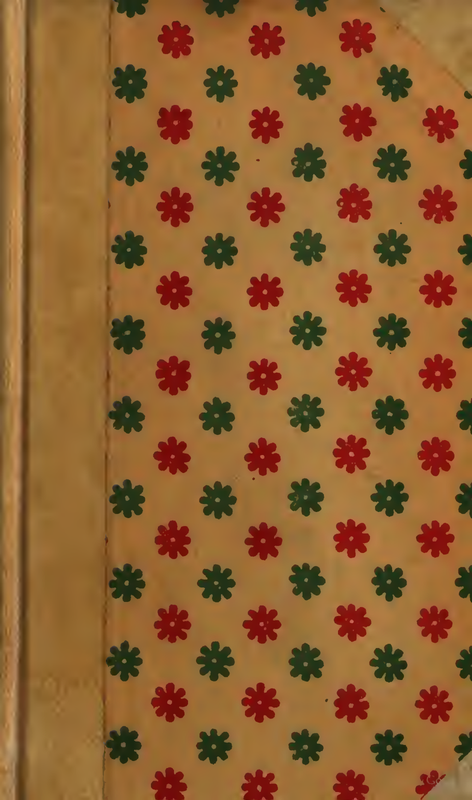


COLLECTION DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME TRENTE-UNIÈME.

SECONDE PARTIE

DES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Genève:

Suivie d'un nouveau choix de LETTRES *de l'Auteur.*

TOME PREMIER.



GENÈVE.

M. DCC. LXXXIX.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

Intus et in cute.

LIVRE SEPTIÈME.

APRÈS deux ans de ſilence & de patience, malgré mes réſolutions, je prends la plume. Lecteur, ſuſpendez votre jugement ſur les raiſons qui m'y forcent. Vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paiſible jeuneſſe dans une vie égale aſſez douce, ſans de grandes traverſes, ni de grandes proſpérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, ſortant du repos par ſecouſſes,

mais y rentrant par laſſitude & par goût, & qui, me ramenant toujours loin des grandes vertus & plus loin des grands vices, à la vie oiſeuſe & tranquille pour laquelle je me ſentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, ſoit en bien ſoit en mal. Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le ſort qui durant trente ans favoriſa mes penchans, les contraria durant les trente autres, & de cette oppoſition continuelle entre ma ſituation & mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouis, & toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adverſité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la ſeconde de mémoire auſſi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux ſouvenirs de mes beaux ans, paſſés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laiſſé mille impreſſions charmantes que j'aime ſans ceſſe à me rappeler. On verra bientôt combien ſont différens ceux du reſte de ma vie. Les rappeler c'eſt en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle

de ma ſituation par ces triſtes retours, je les écarte autant qu'il m'eſt poſſible, & ſouvent j'y réuſſis au point de ne les pouvoir plus retrouver au beſoin. Cette facilité d'oublier les maux eſt une conſolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le ſort devoit un jour accumuler ſur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, eſt l'heureux contrepoids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois raſſemblés pour ſuppléer à ma mémoire & me guider dans cette entrepriſe, paſſés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidelle ſur lequel je puiſſe compter; c'eſt la chaîne des ſentimens qui ont marqué la ſucceſſion de mon être, & par eux celle des événemens qui en ont été la cauſe ou l'effet. J'oublie aiſément mes malheurs, mais je ne puis oublier mes fautes, & j'oublie encore moins mes bons ſentimens. Leur ſouvenir m'eſt trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire

des omiſſions dans les faits, des tranſpoſitions, des erreurs de dates; mais je ne puis me tromper ſur ce que j'ai ſenti, ni ſur ce que mes ſentimens m'ont fait faire, & voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes confeſſions eſt de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les ſituations de ma vie. C'eſt l'hiſtoire de mon ame que j'ai promiſe, & pour l'écrire fidellement je n'ai pas beſoin d'autres mémoires : il me ſuffit, comme j'ai fait juſqu'ici, de rentrer au-dedans de moi.

Il y a cependant, & très-heureuſement, un intervalle de ſix à ſept ans dont j'ai les renſeignemens sûrs dans un recueil tranſcrit de lettres dont les originaux ſont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon ſéjour à l'Hermitage, & ma grande brouillerie avec mes ſoi-diſans amis : époque mémorable dans ma vie, & qui fut la ſource de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me reſter, & qui ſont en très-petit nombre, au lieu de les tranſcrire

à la fuite du recueil, trop volumineux pour que je puiffe efpérer de les fouftraire à la vigilance de mes argus, je les tranfcrirai dans cet écrit même, lorfqu'elles me paroîtront fournir quelque éclairciffement, foit à mon avantage foit à ma charge : car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes confeffions pour croire que je fais mon apologie; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taife la vérité, lorfqu'elle parle en ma faveur.

Au refte, cette feconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage fur elle que par l'importance des chofes. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaifir; avec complaifance, à mon aife, à Wootton ou dans le château de Trie : tous les fouvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouiffances. J'y revenois fans ceffe avec un nouveau plaifir, & je pouvois tourner mes defcriptions fans gêne jufqu'à ce que j'en fuffe content.

Aujourd'hui ma mémoire & ma tête

affoiblies me rendent presque incapable de tout travail; je ne m'occupe de celui-ci que par force & le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans & déchirans. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire, & forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né; les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles; environné d'espions & de surveillans malveillans & vigilans, inquiet & distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est-là de quoi faire des tableaux agréables & leur

donner un coloris bien attrayant! J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture, que rien en la poursuivant ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le désir d'achever de connoître un homme, & l'amour sincère de la justice & de la vérité.

Je me suis laissé dans ma première Partie, partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Espagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les trésors que j'aurois acquis, & comptant sur mon systême de musique, comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes connoissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris & pour vendre mes livres de Géométrie que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. M. & Mde. de Mably marquèrent du plaisir à me revoir, & me donnèrent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'abbé de Mably, comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condil-

lac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entr'autres une pour M. de Fontenelle & une pour le comte de Caylus. L'un & l'autre me furent des connoiſſances très-agréables, ſurtout le premier, qui juſqu'à ſa mort n'a point ceſſé de me marquer de l'amitié, & de me donner dans nos tête-à-têtes des conſeils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes avec lequel j'avois depuis long-temps fait connoiſſance, & qui m'avoit ſouvent obligé de grand cœur & avec le plus vrai plaiſir. En cette occaſion, je le trouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres; & il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis M. l'Intendant dont je devois la connoiſſance à M. Bordes, & à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu qui paſſa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me préſenta à lui, M. de Richelieu me reçut bien, & me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis pluſieurs fois, ſans pourtant que cette haute

connoiſſance, dont j'aurai ſouvent à parler dans la ſuite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le muſicien David qui m'avoit rendu ſervice dans ma détreſſe, à un de mes précédens voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet & des bas que je ne lui ai jamais rendus, & qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous ſoyons revus ſouvent depuis ce temps là. Je lui ai pourtant fait dans la ſuite un préſent à-peu-près équivalent. Je dirois mieux que cela s'il s'agiſſoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, & malheureuſement ce n'eſt pas la même choſe.

Je revis le noble & généreux Perrichon, & ce ne fut pas ſans me reſſentir de ſa magnificence ordinaire, car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Pariſot, le meilleur & le mieux-faiſant des hommes; je revis ſa chère Godefroi qu'il entretenoit depuis dix ans, & dont la douceur de caractère & la bonté de cœur faiſoient à-

peu-près tout le mérite; mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt, ni quitter sans attendrissement; car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchans d'un homme que l'espèce de ses attachemens. (1) Quand on avoit vu la douce Godefroi, on connoissoit le bon Parisot.

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous. Non certainement par ingratitude, mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur;

(*) A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractère par un concours de causes extraordinaires; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification cette conséquence, il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantipe & de Dion par son ami Calippus, ce qui seroit le plus inique & le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste, qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est vrai, foible & plus facile à tromper que je ne l'avois cru; mais pour son caractère pur, excellent, sans malice, il est digne de toute mon estime.

mais il m'en eut moins coûté de leur prouver ma reconnoissance que de la leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces; sitôt que je commence à me relâcher, la honte & l'embarras de réparer ma faute me la font agraver, & je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence & j'ai paru les oublier. Parisot & Perrichon n'y ont pas même fait attention, & je les ai toujours trouvé les mêmes; mais on verra vingt ans après dans M. Bordes jusqu'où l'amour-propre d'un bel-esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais, & qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres. C'est Mlle. Serre dont j'ai parlé dans ma première Partie, & avec laquelle j'avois renouvelé connoissance tandis que j'étois chez M. de Mably.

A ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage; mon cœur se prit, & très-vivement. J'eus quelque lieu de

penser que le sien ne m'étoit pas contraire; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos situations étoient trop semblables pour que nous pussions nous unir, & dans les vues qui m'occupoient j'étois bien éloigné de songer au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. Genève paroissoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il passoit pour l'être. Persuadé qu'elle seroit heureuse avec lui, je desirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite; & pour ne pas troubler leurs innocentes amours je me hâtai de partir, faisant pour le bonheur de cette charmante personne, des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas, bien court; car j'appris dans la suite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je sentis, & j'ai souvent senti depuis lors en y repensant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir & à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les

doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant, non pas toutefois quant à mon logement; car sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel St. Quentin rue des Cordiers proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre; mais où cependant avoient logé des hommes de mérite tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac, & plusieurs autres dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun; mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau, boiteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant le doyen de mes amis, & par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de Narcisse & mon projet de musique pour toute ressource, & ayant par conséquence peu de temps

à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me preſſai de faire valoir mes recommandations.

Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure paſſable, & qui s'annonce par des talens, eſt toujours sûr d'être accueilli. Je le fus ; cela me procura des agrémens ſans me mener à grand choſe. De toutes les perſonnes à qui je fus recommandé, trois ſeules me furent utiles. M. Dameſin, gentilhomme Savoyard, alors écuyer & je crois favori de Mde. la princeſſe de Carignan. M. de B.. ſecrétaire de l'académie des inſcriptions, & garde des médailles du cabinet du Roi, & le P. Caſtel, Jéſuite, auteur du clavecin oculaire.

Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Dameſin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Dameſin pourvut au plus preſſé par deux connoiſſances qu'il me procura. L'une de M. de Gaſc, préſident à Mortier au parlement de Bordeaux, & qui jouoit très-bien du violon : l'autre de M. l'abbé de Léon, qui logeoit alors en Sorbonne ; jeune ſeigneur très-aimable,

qui mourut à la fleur de ſon âge après avoir brillé quelques inſtans dans le monde ſous le nom de chevalier de Rohan. L'un & l'autre eurent la fantaiſie d'apprendre la compoſition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui ſoutinrent un peu ma bourſe tariſſante. L'abbé de Léon me prit en amitié & vouloit m'avoir pour ſon ſecrétaire : mais il n'étoit pas riche & ne put m'offrir en tout que huit cent francs que je refuſai, bien à regret, mais qui ne pouvoient me ſuffire pour mon logement, ma nourriture & mon entretien.

M. de B.. me reçut fort bien. Il aimoit le ſavoir, il en avoit, mais il étoit un peu pédant. Mde. de B.. auroit été ſa fille ; elle étoit brillante & petite-maitreſſe. J'y dînois quelquefois ; on ne ſauroit avoir l'air plus gauche & plus ſot que je ne l'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit & rendoit le mien plus plaiſant. Quand elle me préſentoit une aſſiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modeſtement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit, de ſorte qu'elle rendoit à ſon laquais

l'aſſiette qu'elle m'avoit deſtinée, en ſe tournant pour que je ne la viſſe pas rire. Elle ne ſe doutoit guères que dans la tête de ce campagnard, il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque eſprit. M. de B.. me préſenta à M. de Réaumur ſon ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'Académie des ſciences. Il lui parla de mon projet, & du déſir que j'avois de le ſoumettre à l'examen de l'Académie. M. de Réaumur ſe chargea de la propoſition, qui fut agréée; le jour donné je fus introduit & préſenté par M. de Réaumur, & le même jour 22 Août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'Académie le mémoire que j'avois préparé pour cela. Quoique cette illuſtre aſſemblée fut aſſurément très-impoſante, j'y fus bien moins intimidé que devant Mde. de B.., & je me tirai paſſablement de mes lectures & de mes réponſes. Le mémoire réuſſit, & m'attira des complimens qui me ſurprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une Académie, quiconque n'en étoit pas, pût avoir le ſens commun. Les commiſſaires qu'on me

donna furent Mrs. de Mairan, Hellot, & de Fouchy. Tous trois gens de mérite assurément; mais dont pas un ne savoit la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

Durant mes conférences avec ces Messieurs, je me convainquis avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savans ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent, en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelques foibles, quelques fausses que fussent la plupart de leurs objections, & quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, & en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre & de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent je ne sais où, qu'un moine appelé le P. Souhaitti, avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres. C'en fut assez pour prétendre que mon systême n'étoit pas neuf: & passe pour cela; car bien

que je n'eusse jamais ouï parler du P. Souhaitti, & bien que sa manière d'écrire les sept notes du plain-chant, sans même songer aux octaves, ne méritât en aucune sorte d'entrer en parallèle avec ma simple & commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silences, octaves, mesures, temps, & valeur des notes; choses auxquelles Souhaitti n'avoit pas même songé; il étoit néanmoins très-vrai de dire, que quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là, & sitôt qu'ils voulurent parler du fonds du systême, ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les transpositions & les clefs, ensorte que le même morceau se trouvoit noté & transposé à volonté dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces Messieurs avoient ouï dire aux croquesols de Paris que

la méthode d'exécuter par transpofition ne valoit rien. Ils partirent de-là pour tourner en invincible objection contre mon fyftême, fon avantage le plus marqué, & ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, & mauvaife pour l'inftrumentale ; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale & meilleure pour l'inftrumentale. Sur leur rapport l'Académie m'accorda un certificat plein de très-beaux complimens, à travers lefquels on démêloit, pour le fonds, qu'elle ne jugeoit mon fyftême ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé : *Differtation fur la mufique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occafion combien, même avec un efprit borné, la connoiffance unique mais profonde de la chofe eft préférable, pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des fciences, lorfqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La feule objection folide qu'il y eut à faire à mon fyftême y fut faite

par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué, qu'il en vit le côté foible. Vos signes, me dit-il, sont très-bons, en ce qu'ils déterminent simplement & clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles & montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très-haute, & l'autre très-basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup-d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup-d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans replique, & j'en convins à l'instant : quoiqu'elle soit simple & frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer, & il n'est pas étonnant qu'elle

ne

ne ſoit venue à aucun Académicien ; mais il l'eſt que tous ces grands ſavans qui ſavent tant de choſes, ſachent ſi peu, que chacun ne devroit juger que de ſon métier.

Mes fréquentes viſites à mes commiſſaires & à d'autres Académiciens me mirent à portée de faire connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus diſtingué dans la littérature, & par-là cette connoiſſance ſe trouva toute faite lorſque je me vis dans la ſuite inſcrit tout d'un coup parmi eux. Quant-à-préſent, concentré dans mon ſyſtême de muſique, je m'obſtinai à vouloir par-là faire une révolution dans cet art, & parvenir de la ſorte à une célébrité qui dans les beaux arts ſe conjoint toujours à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre, & travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable à refondre, dans un ouvrage deſtiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'Académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût ſe charger de mon manuſcrit; vu qu'il y avoit quelque dépenſe à faire pour les nouveaux carac-

tères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutans, & qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage me rendit le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilége que je payai seul. Tant fut opéré par le dit Quillau, que j'en fus pour mon privilége, & n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Des Fontaines m'eût promis de la faire aller, & que les autres Journalistes en eussent dit assez de bien.

Le plus grand obstacle à l'essai de mon systême, étoit la crainte que s'il n'étoit pas admis, on ne perdît le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caractères ordinaires, on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Amé-

ricaine appelée Mlle. Des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoiſſance; en trois mois elle fut en état de déchiffrer ſur ma note quelque muſique que ce fût, & même de chanter à livre ouvert, mieux que moi-même, toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce ſuccès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux, mais avec quelque talent pour trouver des choſes utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore caſſée; mais cette ſeconde fois j'avois trente ans, & je me trouvois ſur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces mémoires. Je venois de me donner des mouvemens auſſi grands qu'inutiles; j'avois beſoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au déſeſpoir, je me livrai tranquillement à ma pareſſe & aux ſoins de la Providence, & pour lui donner le temps de faire ſon œuvre, je me mis à manger ſans me preſſer, quelques

louis qui me restoient encore, réglant la dépense de mes nonchalans plaisirs sans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours l'un, & au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant mis de ma vie un sol à cet usage, si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente & solitaire, que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités de ma vie & une des bisarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on pensât à moi, étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer, & la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les Académiciens & autres gens de lettres avec lesquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de Narcisse. Elle lui plut, & il eut la complai-

ſance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à-peu-près de mon âge. Il aimoit la muſique; il en ſavoit la théorie; nous en parlions enſemble; il me parloit auſſi de ſes projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaiſons plus intimes qui ont duré quinze ans, & qui probablement dureroient encore ſi malheureuſement, & bien par ſa faute, je n'euſſe été jeté dans ſon même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court & précieux intervalle qui me reſtoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain: à étudier par cœur des paſſages de poëtes, que j'avois appris cent fois & autant de fois oubliés. Tous les matins vers les dix heures j'allois me promener au Luxembourg un Virgile ou un Rouſſeau dans ma poche, & là juſqu'à l'heure du dîner je remémorois tantôt une ode ſacrée & tantôt une bucolique, ſans me rebuter de ce qu'en repaſſant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuſe, les Athéniens captifs

gagnoient leur vie à réciter les poëmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs, auxquels je consacrois régulièrement chez Maugis les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un M. Husson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, & n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas, cependant, que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous, & c'en étoit assez selon moi pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi, je serai recherché ; les occasions se présenteront, & mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma

raifon, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands & rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma pareffe, & je m'en voilois la honte par des argumens dignes d'elle.

J'attendois ainfi tranquillement la fin de mon argent, & je crois que je ferois arrivé au dernier fol fans m'en émouvoir davantage, fi le P. Caftel, que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Caftel étoit fou, mais bon-homme au demeurant: il étoit fâché de me voir confumer ainfi fans rien faire. Puifque les muficiens, me dit-il, puifque les favans ne chantent pas à votre uniffon, changez de corde & voyez les femmes. Vous réuffirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à Mde. de B.......l; allez la voir de ma part.

C'eft une bonne femme qui verra avec plaifir un pays de fon fils & de fon mari. Vous verrez chez elle Mde. de B.....e fa fille, qui eft une femme d'efprit. Mde. D...n en eft une autre à qui j'ai auffi parlé de vous: portez-lui

votre ouvrage; elle a envie de vous voir, & vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes. Ce font comme des courbes dont les fages font les afymptotes; ils s'en approchent fans ceffe, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, & j'allai voir Mde. de B.....l. Elle me reçut avec bonté: Mde. de B.....e étant entrée dans fa chambre, elle lui dit: ma fille, voilà M. Rouffeau dont le P. Caftel nous a parlé. Mde. de B.....e me fit compliment fur mon ouvrage, & me menant à fon clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à fa pendule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Mde. de B.....l me dit; vous êtes loin de votre quartier, reftez; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart-d'heure après, je compris par quelque mot, que le dîner auquel elle m'invitoit étoit celui de fon office. Mde. de B.....l étoit une très-bonne femme, mais bornée, & trop pleine de fon illuftre nobleffe Polonoife, elle avoit

peu d'idée des égards qu'on doit aux talens. Elle me jugeoit même en cette occasion fur mon maintien plus que fur mon équipage, qui, quoique très-fimple, étoit fort propre, & n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laiffer voir tout mon dépit, je dis à Mde. de B......l qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, & je voulus partir. Mde. de B.....e s'approcha de fa mère, & lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Mde. de B......l fe leva pour me retenir, & me dit: je compte que c'eft avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier feroit faire le fot, & je reftai. D'ailleurs la bonté de Mde. de B.....e m'avoit touché & me la rendoit intéreffante. Je fus fort aife de dîner avec elle, & j'efpérai qu'en me connoiffant davantage, elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le préfident de L.......n, grand ami de la maifon, y dîna auffi. Il avoit ainfi que

Mde. de B.....e, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jaques. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, & je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage! Je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui. J'étois désolé de ma lourdise, & de ne pouvoir justifier aux yeux de Mde. de B.....e ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

Après le dîner je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, & je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de Mde. de B.....e disoient à sa mère: hé bien, Maman! avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros, mais après m'être ainsi vengé, je fus content.

Mde. de B.....e pouſſant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire ſenſation dans Paris, & devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confeſſions du Comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, eſt un mentor dont vous aurez beſoin dans le monde. Vous ferez bien de le conſulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoiſſance pour la main dont il me venoit; mais riant ſouvent de l'opinion que paroiſſoit avoir cette Dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage je déſirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inſpiroit très-bien: c'eſt le ſeul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres (*).

Dès-lors j'oſai compter que Mde. la baronne de B......l & Mde. la marquiſe de B.....e prenant intérêt à moi, ne me

(*) Je l'ai cru ſi long-temps & ſi parfaitement, que c'eſt à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuſcrit de mes Confeſſions. Le défiant J. J. n'a jamais pu croire à la perfidie & à la fauſſeté qu'après en avoir été la victime.

laisseroient pas long-temps sans ressource, & je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez Mde. D...n, qui a eu de plus longues suites.

Mde. D...n étoit, comme on sait, fille de S....l B.....d & de Mde. F......e. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeler les trois grâces. Mde. de la T....e, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de K......n. Mde. D...y, l'amie, l'unique & sincère amie de M. le P....e de C...i; femme adorable, autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit, & par l'inaltérable gaieté de son humeur. Enfin Mde. D...n la plus belle des trois, & la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite.

Elle fut le prix de l'hospitalité de M. D...n, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général & une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me

reçut à sa toilette. Elle avoit les bras nuds, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très-nouveau ; ma pauvre tête n'y tint pas : je me trouble, je m'égare ; & bref, me voilà épris de Mde. D...n.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle ; elle ne s'en apperçut point. Elle accueillit le livre & l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle ; il n'en falloit pas tant pour me rendre fou, je le devins. Elle me permit de la venir voir ; j'usai, j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, j'y dinois deux ou trois fois la semaine. Je mourois d'envie de parler ; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente étoit une porte ouverte à la fortune ; je ne voulois pas, dans ma situation, risquer de me la fermer. Mde. D...n, toute aimable qu'elle étoit, étoit sérieuse & froide ; je ne trouvois rien dans ses manières d'assez agaçant pour m'enhardir. Sa mai-

ſon, auſſi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, raſſembloit des ſociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuſes pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat : les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs, ambaſſadeurs, cordons-bleus. Mde. la princeſſe de Rohan, Mde. la comteſſe de Forcalquier, Mde. de Mirepoix, Mde. de Brignolé, milady Hervey pouvoient paſſer pour ſes amies. M. de Fontenelle, l'abbé de St. Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de ſon cercle & de ſes dîners. Si ſon maintien réſervé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, ſa ſociété d'autant mieux compoſée n'en étoit que plus impoſante, & le pauvre J. J. n'avoit pas de quoi ſe flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'oſai donc parler, mais ne pouvant plus me taire j'oſai écrire. Elle garda deux jours ma lettre ſans m'en parler. Le troiſième jour elle me la rendit, m'adreſſant ver-

balement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira fur mes lèvres: ma fubite paffion s'éteignit avec l'efpérance, & après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, fans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma fottife oubliée; je me trompai. M. de F.......l, fils de M. D...n & beau-fils de Madame, étoit à-peu-près de fon âge & du mien. Il avoit de l'efprit, de la figure, il pouvoit avoir des prétentions; on difoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parce qu'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, & qu'elle vivoit parfaitement avec tous les deux. M. de F.......l aimoit & cultivoit les talens. La mufique, qu'il favoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaifon. Je le vis beaucoup; je m'attachois à lui: tout d'un coup il me fit entendre que Mde. D...n trouvoit mes vifites trop fréquentes, & me prioit de les difcontinuer. Ce compliment auroit pu être à fa place quand elle me rendit ma lettre; mais

huit ou dix jours après & sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre, que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez M. & Mde. de F.......l. J'y allai cependant plus rarement, & j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si par un autre caprice imprévu, Mde. D....n ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à Mde. D...n pouvoit seul me rendre souffrable: je ne m'en serois pas chargé huit autres jours de plus, quand Mde. D...n se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de F.......l me prenoit en amitié, je travaillois avec lui; nous commençâmes ensemble un cours de chymie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel St. Quentin, & vins me loger au jeu-de-paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière où logeoit M. D...n. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une

fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, des pleurésies, & surtout des esquinancies auxquelles j'étois très sujet, dont je ne tiens pas ici le regiftre, & qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence j'eus le temps de réfléchir sur mon état, & de déplorer ma timidité, ma foiblesse & mon indolence, qui, malgré le feu dont je me sentois embrâsé, me laissoient languir dans l'oisiveté d'esprit, toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opéra de Royer qu'on donnoit alors & dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talens des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible, sans chaleur, sans invention. J'osois quelquefois me dire, il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la composition d'un opéra, & l'importance que j'entendois donner par les gens de

l'art à cette entreprise, m'en rebutoient à l'instant même, & me faisoient rougir d'oser y penser. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles, & prendre la peine de les tourner à mon gré ? Ces idées de musique & d'opéra me revinrent durant ma maladie, & dans le transport de ma fièvre je composois des chants, des duos, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione*, dignes peut-être de l'admiration des maîtres, s'ils avoient pu les entendre exécuter. O si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes & sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son délire !

Ces sujets de musique & d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser & même malgré moi, je voulus en avoir le cœur net, & tenter de faire à moi seul un opéra, paroles & musique. Ce n'étoit pas tout-à-fait mon coup d'essai. J'avois fait à Chambéri un opéra-tragédie intitulé: *Iphis & Anaxarete*, que j'avois eu le bon sens

de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé: *la Découverte du nouveau monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet, & à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue & du premier acte, & que David m'eût dit en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes de Buononcini.

Cette fois, avant de mettre la main à l'ouvrage, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois sujets différens en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique, & prenant pour chaque sujet les amours d'un poëte; j'intitulai cet opéra: *les Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit le Tasse: le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide; & le troisième, intitulé Anacréon, devoit respirer la gaieté du Dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, & je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un

ſoir, prêt d'entrer à l'opéra, me ſentant tourmenté, maîtriſé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit, après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer, & là, me livrant à tout l'Oeſtre poëtique & muſical, je compoſai rapidement en ſept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princeſſe de Feriare (car j'étois le Taſſe pour lors) & mes nobles & fiers ſentimens vis-à-vis de ſon injuſte frère, me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuſe que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princeſſe elle-même. Il ne reſta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait; mais ce peu preſque effacé par la laſſitude & le ſommeil, ne laiſſoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois je ne pouſſai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maiſon D. . . n, Mde. de

B......l & Mde. de B.....e, que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de M....... capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambaſſadeur à Veniſe. C'étoit un ambaſſadeur de la façon de Barjac, auquel il faiſoit aſſidument ſa cour. Son frère le chevalier de M....... gentilhomme de la manche de Mgr. le dauphin, étoit de la connoiſſance de ces deux dames, & de celle de l'abbé Alary, de l'Académie françoiſe, que je voyois auſſi quelquefois. Mde. de B.....e, ſachant que l'ambaſſadeur cherchoit un ſecrétaire, me propoſa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on eſt obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent piſtoles, & que je fiſſe le voyage à mes frais. La propoſition étoit ridicule. Nous ne pûmes nous accorder. M. de F......l, qui faiſoit ſes efforts pour me retenir, l'emporta.

Je reſtai, & M. de M....... partit, emmenant un autre ſecrétaire appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau

des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillèrent. Follau voyant qu'il avoit à faire à un fou, le planta-là. Et. M. de M....... n'ayant qu'un jeune abbé appelé M. de B...s, qui écrivoit sous le secrétaire & n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frère, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de secrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage & je partis.

A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du mont-Cenis, pour voir en passant ma pauvre maman. Mais je descendis le Rhône & fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre & par raison d'économie, que pour prendre un passe-port de M. de Mirepoix, qui commandoit alors en Provence & à qui j'étois adressé. M. de M....... ne pouvoit se passer de moi, m'écrivoit lettre sur lettre pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Mes-

ſine. La flotte Angloiſe y avoit mouillé, & viſita la felouque ſur laquelle j'étois.

Cela nous aſſujettit en arrivant à Gênes, après une longue & pénible traverſée, à une quarantaine de vingt-un jours.

On donna le choix aux paſſagers de la faire à bord ou au lazaret, dans lequel on nous prévînt que nous ne trouverions que les quatre murs, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choiſirent la felouque. L'inſupportable chaleur, l'eſpace étroit, l'impoſſibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout riſque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages abſolument nud, où je ne trouvai ni fenêtre, ni lit, ni table, ni chaiſe, pas même un eſcabeau pour m'aſſeoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon ſac de nuit, mes deux malles; on ferma ſur moi de groſſes portes à groſſes ferrures, & je reſtai-là, maître de me promener à mon aiſe de chambre en chambre & d'étage en étage, trouvant partout la même ſolitude & la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque, & comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand à force de changer de linge & de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes & de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousus, une couverture de ma robe-de-chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siège d'une malle posée à plat & une table de l'autre de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai, en manière de bibliothéque, une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai si bien, qu'à l'exception des rideaux & des fenêtres, j'étois presqu'aussi commodément à ce lazaret, absolument nud, qu'à mon jeu-de-paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers,

grenadiers, la bayonnette au bout du fusil, les escortoient ; l'escalier étoit ma salle à manger, le palier me servoit de siège, la marche inférieure me servoit de table, & quand mon dîné étoit servi, l'on sonnoit, en se retirant, une clochette pour m'avertir de me mettre à table.

Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des Protestans qui me servoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port, et d'où je pouvois voir entrer & sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours, & j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée & demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours : je les allai passer chez lui, & je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont son secrétaire étoit un bon garçon, qui me mena tant à Gênes qu'à la campagne, dans

plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez, & je liai avec lui connoissance & correspondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue, & j'arrivai enfin à Venise impatiemment attendu par M. l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau, ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple, & en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine; car outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très-utile; il le sentoit & me traita bien. Un autre motif

l'y portoit encore. Depuis M. de F.....v ſon prédéceſſeur, dont la tête s'étoit dérangée, le conſul de France, appelé M. le Blond, étoit reſté chargé des affaires de l'ambaſſade, & depuis l'arrivée de M. de M....... il continuoit de les faire juſqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de M. ....., jaloux qu'un autre fît ſon métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le conſul, & ſitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de ſecrétaire d'ambaſſade pour me les donner. Elles étoient inſéparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je reſtai près de lui, jamais il n'envoya que moi ſous ce titre au ſénat & à ſon conférent; & dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour ſecrétaire d'ambaſſade un homme à lui, qu'un conſul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma ſituation aſſez agréable, & empêcha ſes gentilshommes, qui étoient Italiens ainſi que ſes pages & la plupart de ſes gens, de me diſputer la primauté dans ſa maiſon. Je me ſervis avec ſuccès de l'autorité qui y étoit

attachée pour maintenir ſon droit de liſte, c'eſt-à-dire, la franchiſe de ſon quartier contre les tentatives qu'on fit pluſieurs fois pour l'enfreindre, & auxquelles ſes officiers Vénitiens n'avoient garde de réſiſter. Mais auſſi je ne ſouffris jamais qu'il s'y réfugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont ſon Excellence n'auroit pas dédaigné ſa part. Elle oſa même la réclamer ſur les droits du ſecrétariat, qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laiſſoit pas d'y avoir bien des expéditions de paſſe-ports. Chacun de ces paſſe-ports payoit un ſequin au ſecrétaire, qui l'expédioit & le contre-ſignoit. Tous mes prédéceſſeurs s'étoient fait payer indiſtinctement ce ſequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet uſage injuſte, & ſans être François je l'abrogeai pour les François: mais j'exigeai ſi rigoureuſement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frère du favori de la reine d'Eſpagne, m'ayant fait demander un paſſe-port ſans m'envoyer le ſequin, je le lui fis demander; hardieſſe que le vindicatif

Italien n'oublia pas. Dès qu'on fut la réforme que j'avois faite dans la taxe des paffe-ports, il ne fe préfenta plus pour en avoir que des foules de prétendus François, qui dans des baraguoins abominables fe difoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille affez fine, je n'en fus guères la dupe, & je doute qu'un feul Italien m'ait fouflé mon fequin, & qu'un feul François l'ait payé. J'eus la bêtife de dire à M. M......., qui ne favoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de fequin lui fit ouvrir les oreilles, & fans me dire fon avis fur la fuppreffion de ceux des François, il prétendit que j'entraffe en compte avec lui fur les autres, me promettant des avantages équivalens. Plus indigné de cette baffeffe qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement fa propofition; il infifta, je m'échauffai. Non, Monfieur, lui dis-je très-vivement, que votre Excellence garde ce qui eft à elle, & me laiffe ce qui eft à moi; je ne lui en céderai jamais un fou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en

prit une autre, & n'eut pas honte de me dire que puiſque j'avois les profits de ſa chancellerie, il étoit juſte que j'en fiſſe les frais. Je ne voulus pas chicaner ſur cet article, & depuis lors j'ai fourni de mon argent, encre, papier, cire, bougie, nompareille, juſqu'au ſceau, que je fis refaire ſans qu'il m'en ait rembourſé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des paſſe-ports à l'abbé de B...s, bon garçon, & bien éloigné de prétendre à rien de ſemblable. S'il étoit complaiſant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, & nous avons toujours bien vécu enſemble.

Sur l'eſſai de ma beſogne, je la trouvai moins embarraſſante que je n'avois craint pour un homme ſans expérience, auprès d'un ambaſſadeur qui n'en avoit pas davantage, & dont, pour ſurcroît, l'ignorance & l'entêtement contrarioient comme à plaiſir tout ce que le bon ſens & quelques lumières m'inſpiroient de bien pour ſon ſervice & celui du roi. Ce qu'il fit de plus raiſonnable fut de ſe lier avec le marquis M..i, ambaſſa-

deur d'Efpagne, homme adroit & fin, qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu, mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le confeilloit d'ordinaire affez bien, fi l'autre n'eût gâté fes confeils en fourrant toujours du fien dans leur exécution. La feule chofe qu'ils euffent à faire de concert, étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protefter de leur fidélité à l'obferver, tandis qu'ils fourniffoient publiquement des munitions aux troupes Autrichiennes & même des recrues, fous prétexte de défertion. M. de M......, qui, je crois, vouloit plaire à la République, ne manquoit pas auffi, malgré mes repréfentations, de me faire affurer dans toutes fes dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement & la ftupidité de ce pauvre homme me faifoit écrire & faire à tout moment des extravagances, dont j'étois bien forcé d'être l'agent, puifqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier infupportable & même prefque impraticable. Il vouloit abfolument, par exemple, que la plus

grande partie de sa dépêche au roi & de celle au ministre fût en chiffres, quoique l'une & l'autre ne contînt absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi, qu'arrivoient les dépêches de la cour, & le samedi, que partoient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres, & à la forte correspondance dont j'étois chargé pour le même courier. Il trouva à cela un expédient admirable; ce fut de faire dès le jeudi la réponse aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même si heureusement trouvée, quoique je pusse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il en fallut passer par-là, & tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me disoit dans la semaine à la volée, & de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci par-là; muni de ces uniques matériaux, je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le samedi,

ſauf quelques additions ou corrections, que je faiſois à la hâte, ſur celles qui devoient venir le vendredi, & auxquelles les nôtres ſervoient de réponſes. Il avoit un autre tic fort plaiſant & qui donnoit à ſa correſpondance un ridicule difficile à imaginer. C'étoit de renvoyer chaque nouvelle à ſa ſource, au lieu de lui faire ſuivre ſon cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Havrincourt celles de Suède, à M. de la Chetardie celles de Pétersbourg, & quelquefois à chacun celles qui venoient de lui-même, & que j'habillois en termes un peu différens. Comme de tout ce que je lui portois à ſigner, il ne parcouroit que les dépêches de la cour, & ſignoit celles des autres ambaſſadeurs ſans les lire, cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, & j'y fis au moins croiſer les nouvelles. Mais il me fut impoſſible de donner un tour raiſonnable aux dépêches eſſentielles; heureux encore quand il ne s'aviſoit pas d'y larder im-promptu quelques lignes de ſon

eſtoc, qui me forçoient de retourner tranſcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, ſans quoi il ne l'auroit pas ſignée. Je fus tenté vingt fois, pour l'amour de ſa gloire, de chiffrer autre choſe que ce qu'il avoit dit; mais ſentant que rien ne pouvoit autoriſer une pareille infidélité, je le laiſſai délirer à ſes riſques, content de lui parler avec franchiſe, & de remplir aux miens mon devoir auprès de lui.

C'eſt ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle & un courage qui méritoient de ſa part une autre récompenſe que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fuſſe une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même m'avoit fait être, & je le fus. Livré à moi ſeul, ſans ami, ſans conſeil, ſans expérience, en pays étranger; ſervant une nation étrangere, au milieu d'une foule de fripons qui, pour leur intérêt

& pour écarter le ſcandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter; loin d'en rien faire, je ſervis bien la France à qui je ne devois rien, & mieux l'ambaſſadeur, comme il étoit juſte, en tout ce qui dépendoit de moi. Irréprochable dans un poſte aſſez en vue, je méritai, j'obtins l'eſtime de la République, celle de tous les ambaſſadeurs avec qui nous étions en correſpondance, & l'affection de tous les François établis à Veniſe, ſans en excepter le conſul même, que je ſupplantois à regret dans des fonctions que je ſavois lui être dues, & qui me donnoient plus d'embarras que de plaiſir.

M. de M......., livré ſans réſerve au marquis M..i, qui n'entroit pas dans le détail de ſes devoirs, les négligeoit à tel point, que ſans moi les François qui étoient à Veniſe ne ſe ſeroient pas apperçus qu'il y eût un ambaſſadeur de leur nation. Toujours éconduits ſans qu'il voulût les entendre, lorſqu'ils avoient beſoin de ſa protection, ils ſe rebutèrent, & l'on n'en voyoit plus aucun, ni à ſa ſuite, ni à ſa table, où il ne les invita jamais. Je fis ſouvent de mon

chef ce qu'il auroit dû faire : je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage ; mais ne pouvant voir personne en place, à cause de la mienne, j'étois forcé de recourir souvent au consul, & le consul, établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagemens à garder, qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois, cependant, le voyant mollir & n'oser parler, je m'aventurois à des démarches hasardeuses dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guères que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû Coralline & sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronese leur père s'étoit engagé avec ses enfans pour la troupe italienne, & après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de St. Luc (*)

(*) Je suis en doute si n'étoit point St. *Samuel*. Les noms propres m'échappent absolument.

où Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de Gesvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père & la fille. M. de M...... me donnant la lettre me dit pour toute instruction, *voyez cela.* J'allai chez M. le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de St. Luc, & qui étoit, je crois, un Zustinian, afin qu'il renvoyât Véronese qui étoit engagé au service du roi. Le Blond, qui ne se soucioit pas trop de la commission, la fit mal.

Zustinian battit la campagne, & Véronese ne fut point renvoyé. J'étois piqué; l'on étoit en carnaval. Ayant pris la bahute & le masque, je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés: Venise n'avoit jamais vu pareille chose. J'entre, je me fais annoncer sous le nom *d'una siora Maschera.* Sitôt que je fus introduit, j'ôte mon masque & je me nomme. Le sénateur pâlit & reste stupéfait. Mon-

ſieur, lui dis-je en vénitien, c'eſt à regret que j'importune V. E. de ma viſite; mais vous avez à votre théâtre de St. Luc un homme nommé Véroneſe, qui eſt engagé au ſervice du roi & qu'on vous a fait demander inutilement : je viens le réclamer au nom de S. M. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de ſon aventure aux inquiſiteurs d'état, qui lui lavèrent la tête. Véroneſe fut congédié le jour même. Je lui fis dire que s'il ne partoit dans la huitaine, je le ferois arrêter, & il partit.

Dans une autre occaſion, je tirai de peine un capitaine de vaiſſeau marchand, par moi ſeul, & preſque ſans le concours de perſonne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marſeille; j'ai oublié le le nom du vaiſſeau. Son équipage avoit pris querelle avec des Eſclavons au ſervice de la république; il y avoit eu des voies de fait, & le vaiſſeau avoit été mis aux arrêts avec une telle ſévérité que perſonne, excepté le ſeul capitaine, n'y pouvoit aborder ni ſortir ſans

permiſſion. Il eut recours à l'ambaſſadeur, qui l'envoya promener; il fut au conſul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce, & qu'il ne pouvoit s'en mêler; ne ſachant plus que faire il revint à moi. Je repréſentai à M de M....... qu'il devoit me permettre de donner ſur cette affaire un mémoire au ſénat; je ne me rappelle pas s'il y conſentit & ſi je préſentai le mémoire, mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutiſſant à rien, & l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réuſſit. J'inſérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, & j'eus même aſſez de peine à engager M. de M...... à laiſſer paſſer cet article.

Je ſavois que nos dépêches, ſans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Veniſe. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette, infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambaſſadeur à ſe plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curioſité pour leur faire peur & les engager à délivrer

le vaiſſeau ; car s'il eut fallu attendre pour cela la réponſe de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fut venue. Je fis plus ; je me rendis au vaiſſeau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé Patizel, chancelier du conſulat, qui ne vint qu'à contre-cœur, tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au ſénat ! Ne pouvant monter à bord à cauſe de la défenſe, je reſtai dans ma gondole, & j'y dreſſai mon verbal, interrogeant à haute voix & ſucceſſivement tous les gens de l'équipage, & dirigeant mes queſtions de manière à tirer des réponſes qui leur fuſſent avantageuſes. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations & le verbal lui-même, ce qui en effet étoit plus de ſon métier que du mien ; il n'y voulut jamais conſentir, ne dit pas un ſeul mot, & voulut à peine ſigner le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie eut cependant un heureux ſuccès, & le vaiſſeau fut délivré longtemps avant la réponſe du miniſtre. Le capitaine voulut me faire un préſent. Sans me fâcher, je lui dis, en lui frappant

ſur l'épaule : Capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de paſſe-port qu'il trouve établi, ſoit homme à leur vendre la protection du roi ? Il voulut au moins me donner ſur ſon bord un dîné que j'acceptai, & où je menai le ſecrétaire d'ambaſſade d'Eſpagne, nommé Carrio, homme d'eſprit & très-aimable, qu'on a vu depuis ſecrétaire d'ambaſſade à Paris & chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimément lié à l'exemple de nos ambaſſadeurs.

Heureux, ſi lorſque je faiſois avec le plus parfait déſintéreſſement tout le bien que je pouvois faire, j'avois ſu mettre aſſez d'ordre & d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe & ſervir les autres à mes dépens. Mais dans des places comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne ſont point ſans conſéquence, j'épuiſois toute mon attention pour n'en point faire contre mon ſervice ; je fus juſqu'à la fin du plus grand ordre & de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir eſſentiel. Hors quelques erreurs

qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, & dont les commis de M. Amelot se plaignirent une fois, ni l'ambassadeur, ni personne n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions, ce qui est à noter pour un homme aussi négligent que moi : mais je manquois par fois de mémoire & de soin dans les affaires particulières dont je me chargeois, & l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement, avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon départ de Venise, & dont j'ai senti le contrecoup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appelé Rousselot, avoit apporté de France un ancien billet de deux cent francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble Vénitien, appelé Z.....o N..i, pour fournitures de perruques. Rousselot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles Vénitiens est de ne jamais payer,

de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger; quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs & de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute & finit par tout abandonner ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. le Blond de parler à Z.....o; celui-ci convint du billet, non du payement. A force de batailler, il promit enfin trois sequins. Quand le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente, survint ma querelle avec l'ambassadeur, & ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rousselot ne se trouva point. M. le Blond m'assura me l'avoir rendu; je le connoissois trop honnête-homme pour en douter, mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Z.....o avoit avoué la dette, je priai M. le Blond de tâcher d'en tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Z.....o sachant le billet perdu, ne

voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rouſſelot les trois ſequins de ma bourſe, pour l'acquit du billet. Il les refuſa, & me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adreſſe. Le perruquier ſachant ce qui s'étoit paſſé, voulut ſon billet ou ſon argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet! Je payai les deux cent francs, & cela dans ma plus grande détreſſe. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le payement de la ſomme entière, tandis que ſi malheureuſement pour lui ce billet ſe fut retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par ſon Excellence Z.....o N..i.

Le talent que je crus me ſentir pour mon emploi me le fit remplir avec goût, & hors la ſociété de mon ami de Carrio, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place St. Marc, du ſpectacle, & de quelques viſites que nous faiſions preſque toujours enſemble, je fis mes ſeuls plaiſirs de

mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, furtout avec l'aide de l'abbé de B...s, comme la correfpondance étoit très-étendue & qu'on étoit en temps de guerre, je ne laiffois pas d'être occupé raifonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, & les jours de courier quelquefois jufqu'à minuit. Je confacrois le refte du temps à l'étude du métier que je commençois, & dans lequel je comptois bien, par le fuccès de mon début, être employé plus avantageufement dans la fuite. En effet, il n'y avoit qu'une voix fur mon compte, à commencer par celle de l'ambaffadeur, qui fe louoit hautement de mon fervice, qui ne s'en eft jamais plaint, & dont toute la fureur ne vint dans la fuite que de ce que m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambaffadeurs & miniftres du roi avec qui nous étions en correfpondance lui faifoient fur le mérite de fon fecrétaire des complimens qui devoient le flatter, & qui dans fa mauvaife tête produifirent un effet tout contraire. Il

en reçut un ſurtout, dans une circonſtance eſſentielle, qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit ſi peu ſe gêner, que le ſamedi même, jour de preſque tous les couriers, il ne pouvoit attendre pour ſortir que le travail fût achevé, & me talonnant ſans ceſſe pour expédier les dépêches du roi & des miniſtres, il les ſignoit en hâte, & puis couroit je ne ſais où, laiſſant la plupart des autres lettres ſans ſignature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoit que des nouvelles, de les tourner en bulletins; mais lorſqu'il s'agiſſoit d'affaires qui regardoient le ſervice du roi, il falloit bien que quelqu'un ſignât, & je ſignois. J'en uſai ainſi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de Lobkowitz marchoit à Naples, & que le comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le ſiècle, & dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. Vincent nous envoyoit

le ſignalement, partoit de Vienne & devoit paſſer à Veniſe allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire ſoulever le peuple à l'approche des Autrichiens.

En l'abſence de M. le comte de M....... qui ne s'intéreſſoit à rien, je fis paſſer à M. le marquis de l'H.....l cet avis ſi à-propos, que c'eſt peut-être à ce pauvre Jean-Jaques ſi bafoué, que la maiſon de Bourbon doit la conſervation du royaume de Naples.

Le marquis de l'H.....l, en remerciant ſon collègue, comme il étoit juſte, lui parla de ſon ſecrétaire & du ſervice qu'il venoit de rendre à la cauſe commune. Le comte de M......., qui avoit à ſe reprocher ſa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, & m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en uſer avec le comte de C........e, ambaſſadeur à Conſtantinople, comme avec le marquis de l'H.....l, quoiqu'en choſes moins importantes. Comme il n'y avoit point d'autre poſte pour Conſtantinople que les couriers que le ſénat envoyoit de

temps en temps à son Bayle, on donnoit avis du départ de ces couriers à l'ambassadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à son collègue, s'il le jugeoit à-propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance: mais on faisoit si peu de cas de M. de M....... qu'on se contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courier; ce qui me mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de C........e en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville; autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître; mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos, & il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger & de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit de la part de l'ambassadeur un légitime sujet de plainte, mais je dirai bien que c'est

c'eſt le ſeul qu'il ait articulé juſqu'au jour de notre ſéparation.

Sa maiſon, qu'il n'avoit jamais miſe ſur un trop bon pied, ſe rempliſſoit de canaille : les François y étoient mal traités, les Italiens y prenoient l'aſcendant, & même parmi eux les bons ſerviteurs, attachés depuis long-temps à l'ambaſſade, furent tous mal-honnêtement chaſſés, entr'autres ſon premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de F.....y, & qu'on appeloit je crois le comte Peati, ou d'un nom très-approchant. Le ſecond gentilhomme, du choix de M. de M....... étoit un bandit de Mantoue appelé Dominique Vitali, à qui l'ambaſſadeur confia le ſoin de ſa maiſon, & qui, à force de patelinage & de baſſe léſine, obtint ſa confiance & devint ſon favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, & du ſecrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme eſt toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine ; mais cette haine avoit une autre cauſe encore, qui la rendit

bien plus cruelle. Il faut dire cette caufe, afin qu'on me condamne, fi j'avois tort.

L'ambaffadeur avoit, felon l'ufage, une loge à chacun des cinq fpectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choififfois après lui, & les gentilshommes difpofoient des autres loges. Je prenois en fortant la clef de la loge que j'avois choifie. Un jour Vitali n'étant pas là je chargeai le valet-de-pied qui me fervoit de m'apporter la mienne dans une maifon que je lui indiquai. Vitali, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit difpofé. J'étois d'autant plus outré, que le valet-de-pied m'avoit rendu compte de ma commiffion devant tout le monde. Le foir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excufe que je ne reçus point. Demain, Monfieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure dans la maifon où j'ai reçu l'affront & devant les gens qui en ont été témoins, ou après demain; quoiqu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi fortirons d'ici. Ce ton décidé lui en impofa. Il vint au lieu & à l'heure,

me faire des excuſes publiques avec une baſſeſſe digne de lui : mais il prit à loiſir ſes meſures, & tout en me faiſant de grandes courbettes, il travailla tellement à la ſourdine, que, ne pouvant porter l'ambaſſadeur à me donner mon congé, il me mit dans la néceſſité de le prendre.

Un pareil miſérable n'étoit aſſurément pas fait pour me connoître, mais il connoiſſoit de moi ce qui ſervoit à ſes vues. Il me connoiſſoit bon & doux à l'excès, pour ſupporter des torts involontaires, fier & peu endurant pour des offenſes préméditées, aimant la décence & la dignité dans les choſes convenables, & non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû, qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'eſt par-là qu'il entreprit & vint à bout de me rebuter. Il mit la maiſon c'en-deſſus-deſſous, il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de règle, de ſubordination, de propreté, d'ordre : une maiſon ſans femme a beſoin d'une diſcipline un peu ſévère pour y faire régner la modeſtie inſéparable de la dignité. Il fit bientôt de la

nôtre un lieu de crapule & de licence, un repaire de fripons & de débauchés. Il donna pour ſecond gentilhomme à S. E., à la place de celui qu'il avoit fait chaſſer, un autre maquereau comme lui, qui tenoit bordel public à la croix de Malte, & ces deux coquins bien d'accord étoient d'une indécence égale à leur inſolence. Hors la ſeule chambre de l'ambaſſadeur, qui même n'étoit pas trop en règle, il n'y avoit pas un ſeul coin dans la maiſon ſouffrable pour un honnête homme.

Comme S. E. ne ſoupoit pas, nous avions le ſoir, les gentilshommes & moi, une table particulière où mangeoient auſſi l'abbé de B...s & les pages. Dans la plus vilaine gargote on eſt ſervi plus proprement, plus décemment, en linge moins ſale, & l'on a mieux à manger. On nous donnoit une ſeule petite chandelle bien noire, des aſſiettes d'étain, des fourchettes de fer.

Paſſe encore pour ce qui ſe faiſoit en ſecret; mais on m'ôta ma gondole: ſeul de tous les ſecrétaires d'ambaſſadeur, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à

pied, & je n'avois plus la livrée de S. E. que quand j'allois au ſénat. D'ailleurs rien de ce qui ſe paſſoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambaſſadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la ſeule cauſe de tout, crioit le plus haut, ſachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plus ſenſible qu'à tous les autres. Seul de la maiſon, je ne diſois rien au-dehors, mais je me plaignois vivement à l'ambaſſadeur, & du reſte, & de lui-même, qui ſecrètement excité par ſon ame damnée, me faiſoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenſer beaucoup pour me tenir au pair de mes confrères & convenablement à mon poſte, je ne pouvois arracher un ſol de mes appointemens, & quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de ſon eſtime & de ſa confiance, comme ſi elle eût dû remplir ma bourſe & pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître qui ne l'avoit déjà pas trop droite, & le ruinoient dans un brocantage conti-

nuel, par des marchés de dupe, qu'ils lui perfuadoient être des marchés d'efcroc. Ils lui firent louer fur la Brenta un Palazzo le double de fa valeur, dont ils partagèrent le furplus avec le propriétaire. Les appartemens en étoient incruftés en mofaique, & garnis de colonnes & de pilaftres de très-beaux marbres, à la mode du pays. M. de M....... fit fuperbement mafquer tout cela d'une boiferie de fapin, par l'unique raifon qu'à Paris les appartemens font ainfi boifés. Ce fut par une raifon femblable que, feul de tous les ambaffadeurs qui étoient à Venife, il ôta l'épée à fes pages, & la canne à fes valets-de-pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement fur ce que je le fervois fidellement.

J'endurai patiemment fes dédains, fa brutalité, fes mauvais traitemens, tant qu'en y voyant de l'humeur je crus n'y pas voir de la haine: mais dès que je vis le deffein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon fervice, je réfolus d'y renoncer. La pre-

mière marque que je reçus de sa mauvaise volonté fut à l'occasion d'un dîné qu'il devoit donner à M. le duc de Modène & à sa famille, qui étoient alors à Venise, & dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abstinsse quand il y viendroit, il étoit de la dignité de S. E. & de mon devoir de n'y pas consentir. Comment, dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, Monsieur, lui repliquai-je; le poste dont m'a honoré V. E. m'ennoblit si bien, tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disant tels, & suis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que le jour que vous ferez votre entrée publique, je suis appelé par l'étiquette, & par un usage immémorial, à vous y suivre en habit de cérémonie, & à l'honneur d'y dîner avec vous au

palais de St. Marc, & je ne vois pas pourquoi un homme qui peut & doit manger en public avec le Doge & le sénat de Venise, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût sans replique, l'ambassadeur ne s'y rendit point: mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès-lors il ne cessa de me donner des désagrémens, de me faire des passedroits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste, pour les transmettre à son cher Vitali, & je suis sûr que s'il eût osé l'envoyer au sénat à ma place, il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de B...s pour écrire dans son cabinet ses lettres particulières : il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi, qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour

l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier & complaire à son favori, mais non pas se défaire de moi. Il sentoit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui sut l'Italien, à cause des réponses du sénat; qui fit toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien; qui joignît au mérite de le bien servir, la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder & me matter, en me tenant loin de mon pays & du sien, sans argent pour y retourner, & il auroit réussi peut-être, s'il s'y fût pris modérément : mais Vitali, qui avoit d'autres vues, & qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services, au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois plus à espérer chez lui que désagrément au-dedans, injustice au-dehors, & que dans le décri

général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti, & lui demandai mon congé, lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux & qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, & lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de S. E., ajoutant que de manière ou d'autre il m'étoit impossible de rester. J'attendis long-temps, & n'eus point de réponse. Je commençois d'être embarrassé : mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il falloit qu'elle fut vive; car, quoiqu'il fût sujet à des emportemens très-féroces, je ne lui en vis jamais un pareil. Après des torrens d'injures abominables ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, & lui demandai d'un ton moqueur, s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu? Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses

gens, pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusques-là j'avois été fort tranquille; mais à cette menace la colère & l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte, & après avoir tiré un bouton qui la fermoit en dedans; non pas, M. le Comte, lui dis-je, en revenant à lui d'un pas grave: vos gens ne se mêleront pas de cette affaire; trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmèrent à l'instant même: la surprise & l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots, puis sans attendre sa réponse j'allai r'ouvrir la porte, je sortis & passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens qui se levèrent à l'ordinaire, & qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi, je descendis l'escalier tout de suite, & sortis sur le champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. le Blond lui conter l'aventure. Il fut peu surpris, il connoissoit l'homme. Il me retint à dîner.

Ce dîner quoiqu'impromptu fut brillant. Tous les François de confidération qui étoient à Venife s'y trouvèrent. L'ambaffadeur n'eut pas un chat. Le conful conta mon cas à la compagnie. A ce récit il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de S. E. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un fol, & réduit pour toute reffource à quelques louis que j'avois fur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourfes me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de fequins dans celle de M. le Blond, autant dans celle de M. de St. Cyr avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaifon; je remerciai tous les autres, & en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du confulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injuftices de l'ambaffadeur.

Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, & lui délaiffé, tout ambaffadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête & fe comporta comme un forcené. Il s'oublia jufqu'à préfenter un mémoire au fénat pour me faire arrêter;

fur l'avis que m'en donna l'abbé de B...s, je réfolus de refter encore quinze jours, au lieu de partir le fur lendemain comme j'avois compté. On avoit vu & approuvé ma conduite; j'étois univerfellement eftimé. La feigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambaffadeur, & me fit dire par le conful que je pouvois refter à Venife auffi long-temps qu'il me plairoit, fans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis: j'allai prendre congé de M. l'ambaffadeur d'Efpagne, qui me reçut très-bien, & du comte de Finochietti miniftre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, & qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin, ne laiffant, malgré mes embarras, d'autres dettes que les emprunts dont je viens de parler, & une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé Morandi, que Carrio fe chargea de payer, & que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous foyons fouvent revus depuis ce temps-là: mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé

je les rembourfai très-exactement, fitôt que la chofe me fut poffible.

Ne quittons pas Venife fans dire un mot des célèbres amufemens de cette ville, ou du moins de la très-petite part que j'y pris durant mon féjour. On a vu dans le cours de ma jeuneffe combien peu j'ai couru les plaifirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainfi. Je ne changeai pas de goût à Venife, mais mes occupations, qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations fimples que je me permettois. La première & la plus douce étoit la fociété des gens de mérite, MM. le Blond, de St. Cyr, Carrio, Altuna, & un gentilhomme Forlan dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, & dont je ne me rappelle point fans émotion l'aimable fouvenir: c'étoit de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie celui dont le cœur reffembloit le plus au mien. Nous étions liés auffi avec deux ou trois Anglois pleins d'efprit & de connoiffances, paffionnés de la mufique ainfi que nous. Tous ces meffieurs avoient leurs femmes ou leurs amies ou leurs maitref-

ſes, ces dernières preſque toutes filles à talens, chez leſquelles on faiſoit de la muſique ou des bals. On y jouoit auſſi, mais très-peu; les goûts vifs, les talens, les ſpectacles nous rendoient cet amuſement inſipide. Le jeu n'eſt que la reſſource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la muſique Italienne; mais j'avois auſſi reçu de la nature cette ſenſibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette muſique la paſſion qu'elle inſpire à ceux qui ſont faits pour en juger. En écoutant des barcaroles je trouvois que je n'avois pas oui chanter juſqu'alors, & bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger & jouer dans les loges quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois ſouvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là, tout ſeul, enfermé dans ma loge, je me livrois malgré la longueur du ſpectacle au plaiſir d'en jouir à mon aiſe & juſqu'à la fin. Un jour au théâtre de St. Chriſoſtome je m'endormis, & bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs

bruyans & brillans ne me réveillèrent point. Mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie, & les chants angéliques de celui qui me réveilla? Quel réveil! quel ravissement! quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles & les yeux! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant que je me rappelle encore, & que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi;

Conservami la bella
Che si m'accende il cor.

Je voulus avoir ce morceau, je l'eus, & je l'ai gardé long-temps; mais il n'étoit pas sur mon papier comme dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, & qui n'a pas sa semblable en Italie ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à des jeunes filles sans bien,

que la république dote ensuite, soit pour le mariage soit pour le cloître. Parmi les talens qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole* on a, durant les vêpres, des motets à grand cœur & en grand orchestre, composés & dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans les tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique: les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, & nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs, les acteurs mêmes de l'opéra venoient se former au grand goût du chant sur ces excellens modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laiss-

ſoient paſſer que des ſons, & me cachoient les anges de beauté dont ils étoient dignes. Je ne parlois d'autre choſe. Un jour que j'en parlois chez le Blond: ſi vous êtes ſi curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il eſt aiſé de vous contenter. Je ſuis un des adminiſtrateurs de la maiſon. Je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laiſſai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le ſalon qui renfermoit ces beautés ſi convoitées, je ſentis un frémiſſement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. le Blond me préſenta l'une après l'autre ces chanteuſes célèbres, dont la voix & le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie, ... elle étoit horrible. Venez, Cattina, ... elle étoit borgne, venez, Bettina, ... la petite vérole l'avoit défigurée. Preſque pas une n'étoit ſans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma ſurpriſe. Deux ou trois cependant me parurent paſſables: elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois déſolé. Durant le goûté on les agaça, elles s'égayèrent. La laideur n'exclud pas les grâces; je leur en trouvai.

Je me difois, on ne chante pas ainfi fans ame : elles en ont. Enfin, ma façon de les voir changea fi bien, que je fortis prefqu'amoureux de tous ces laidrons. J'ofois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me raffurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, & leurs voix fardoient fi bien leurs vifages, que tant qu'elles chantoient, je m'obftinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La mufique en Italie coûte fi peu de chofe que ce n'eft pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, & pour un petit écu j'avois chez moi quatre ou cinq fymphoniftes, avec lefquels je m'exerçois une fois la femaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaifir à l'opéra. Je fis effayer auffi quelques fymphonies de mes *Mufes galantes*. Soit qu'elles pluffent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de St. Jean Chryfoftome m'en fit demander deux, que j'eus le plaifir d'entendre exécuter par cet admirable orcheftre, & qui furent danfés par une petite Bettina, jolie & furtout aimable fille, entretenue par un

efpagnol de nos amis appelé Fagoaga, & chez laquelle nous allions paffer la foirée affez fouvent. Mais à-propos de filles, ce n'eft pas dans une ville comme Venife qu'on s'en abftient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confeffer fur cet article? Oui, j'ai quelque chofe à dire, en effet, & je vais procéder à cette confeffion avec la même naïveté que j'ai mife à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, & je n'avois pas à Venife autre chofe à ma portée; l'entrée de la plupart des maifons du pays m'étant interdite à caufe de ma place. Les filles de M. le Blond étoient très-aimables, mais d'un difficile abord, & je confidérois trop le père & la mère pour penfer même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune perfonne appelée Mlle. de Cataneo, fille de l'agent du roi de Pruffe, mais Carrio étoit amoureux d'elle: il a même été queftion de mariage. Il étoit à fon aife & je n'avois rien; il avoit cent louis d'appointemens, je n'avois que cent piftoles, & outre que je ne voulois pas

aller ſur les briſées d'un ami, je ſavois que partout, & ſurtout à Veniſe, avec une bourſe auſſi mal garnie, on ne doit pas ſe mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeſte habitude de donner le change à mes beſoins; trop occupé pour ſentir vivement ceux que le climat donne, je vécus plus d'un an dans cette ville, auſſi ſage que j'avois fait à Paris, & j'en ſuis reparti au bout de dix-huit mois ſans avoir approché du ſexe que deux ſeules fois, par les ſingulières occaſions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuſe que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amuſemens de Veniſe. Ces Meſſieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentilleſſe des courtiſannes Vénitiennes, & diſant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valuſſent. Dominique dit qu'il falloit que je fiſſe connoiſſance avec la plus aimable de toutes, qu'il vouloit m'y mener, & que j'en ferois content. Je me mis à rire de cette

offre obligeante, & le comte Piati, homme déjà vieux & vénérable, dit avec plus de franchife que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop fage pour me laiffer mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention, ni la tentation; & malgré cela, par une de ces inconféquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laiffer entraîner contre mon goût, mon cœur, ma raifon, ma volonté même, uniquement par foibleffe, par honte de marquer de la défiance, & comme on dit dans ce pays-là *per non parer troppo coglione.* La Padoana chez qui nous allâmes étoit d'une affez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laiffa chez elle; je fis venir des forbetti, je la fis chanter, & au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller en laiffant fur la table un ducat; mais elle eut le fingulier fcrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, & moi la fingulière bêtife de lever fon fcrupule. Je m'en retournai au palais fi perfuadé que j'étois poivré, que la première chofe que je fis en arrivant fut

d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le mal-aise d'esprit que je souffris durant trois semaines, sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la Padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir aisément être infecté; & quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire, & si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoiqu'avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, & quant à son origine, & quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner sur son bord, & que j'y avois mené le secrétaire d'Es-

pagne. Je m'attendois au ſalut du canon. L'équipage nous reçut en haie, mais il n'y eut pas une amorce brûlée, ce qui me mortifia beaucoup à cauſe de Carrio, que je vis en être un peu piqué; & il étoit vrai que ſur les vaiſſeaux marchands, on accordoit le ſalut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas; d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque diſtinction du capitaine. Je ne pus me déguiſer parce que cela m'eſt toujours impoſſible, & quoique le dîné fût très-bon, & qu'Olivet en fit très-bien les honneurs, je le commençai de mauvaiſe humeur, mangeant peu, & parlant encore moins.

A la première ſanté, du moins, j'attendois une ſalve: rien. Carrio qui me liſoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîné je vois approcher une gondole. Ma foi, Monſieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire; il répond en plaiſantant. La gondole aborde, & j'en vois ſortir une jeune perſonne éblouiſſante, fort coquettement miſe & fort leſte, qui dans trois ſauts fut dans la chambre,

&

& je la vis établie à côté de moi avant que j'euſſe apperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit auſſi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien; ſon accent ſeul eut ſuffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en cauſant, elle me regarde, me fixe un moment; puis s'écriant: Bonne Vierge! Ah mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! ſe jette entre mes bras, colle ſa bouche contre la mienne, & me ſerre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu, & quoique la ſurpriſe fît d'abord quelque diverſion, la volupté me gagna très-rapidement, au point que, malgré les ſpectateurs, il fallut bientôt que cette belle me contînt elle-même; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ſes careſſes, mais non dans ſa vivacité, & quand il lui plut de nous expliquer la cauſe vraie ou fauſſe de toute cette pétulance, elle nous dit, que je reſſemblois à s'y tromper à M. de Brémond, directeur des douanes de Toſcane,

qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond, qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parce qu'elle étoit une sotte; qu'elle me prenoit à sa place; qu'elle vouloit m'aimer parce que cela lui convenoit; qu'il falloit par la même raison que je l'aimasse tant que cela lui conviendroit, & que quand elle me planteroit-là, je prendrois patience comme avoit fait son cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda*, sa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, & j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parce qu'elle vouloit se servir de la mienne, & j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place & de prier Carrio de s'y mettre, parce qu'elle avoit à lui parler, & je le fis. Ils causèrent très-long-temps ensemble & tout bas; je les laissai faire. Elle m'appela, je revins. Ecoute, Zanetto, me dit-elle; je ne veux point être aimée à la françoise & même il n'y feroit pas bon. Au premier moment d'ennui, va-t-en; mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après

le dîné voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites breloques qu'elle nous laiſſa payer ſans façon. Mais elle donna partout des tringuelts beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépenſé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit ſon argent & nous laiſſoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle ſe faiſoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice. Elle s'applaudiſſoit du prix qu'on mettoit à ſes faveurs.

Le ſoir nous la ramenâmes chez elle. Tout en cauſant, je vis deux piſtolets ſur ſa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on ſavoir quel en eſt l'uſage? Je vous connois d'autres armes qui ſont feu mieux que celles-là. Après quelques plaiſanteries ſur le même ton, elle nous dit avec une naïve fierté, qui la rendoit encore plus charmante: quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'eſt plus juſte: mais en endurant leurs

careſſes, je ne veux pas endurer leurs inſultes, & je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant, j'avois pris ſon heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in veſtito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, & que je ne m'amuſerai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai ſeulement que ſes manchettes & ſon tour de gorge étoient bordés d'un fil de ſoie garni de pompons couleur de roſe. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis enſuite que c'étoit la mode à Veniſe, & l'effet en eſt ſi charmant que je ſuis ſurpris que cette mode n'ait jamais paſſé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de Mde. de L.....e, dans les tranſports que ſon ſouvenir me rend quelquefois encore; mais quelle étoit vieille & laide & froide auprès de ma Zulietta! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes & les grâces de cette fille enchantereſſe; vous reſteriez trop loin de la vérité. Les jeunes vierges des

cloîtres ſont moins fraîches, les beautés du ſerrail ſont moins vives, les houris du paradis ſont moins piquantes. Jamais ſi douce jouiſſance ne s'offrit au cœur & aux ſens d'un mortel. Ah! du moins, ſi je l'avois ſu goûter pleine & entière un ſeul moment!..... Je la goutai, mais ſans charme. J'en émouſſai tous les délices; je les tuai comme à plaiſir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaiſe tête le poiſon de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il eſt une circonſtance de ma vie qui peine bien mon naturel, c'eſt celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre, me fera mépriſer ici la fauſſe bienſéance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous ſoyez, qui voulez connoître un homme, oſez lire les deux ou trois pages qui ſuivent, vous allez connoître à plein J. J. Rouſſeau.

J'entrai dans la chambre d'une courtiſane comme dans le ſanctuaire de l'amour & de la beauté; j'en crus voir la divinité dans ſa perſonne. Je n'aurois

jamais cru que sans respect & sans estime on pût rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu dans les premières familiarités le prix de ses charmes & de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup au lieu des flammes qui me dévoroient, je sens un froid mortel courir dans mes veines : les jambes me flageolent, & prêt à me trouver mal, je m'assieye, & je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes, & ce qui me passoit par la tête en ce moment? Je me disois : cet objet dont je dispose, est le chef-d'œuvre de la nature & de l'amour ; l'esprit, le corps, tout en est parfait ; elle est aussi bonne & généreuse qu'elle est aimable & belle. Les grands, les princes, devroient être ses esclaves ; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant, la voilà misérable coureuse, livrée au public ; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle ; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle sait qui n'ai rien, à moi dont le mérite qu'elle ne peut connoître doit être nul à

ſes yeux. Il y a là quelque choſe d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, faſcine mes ſens & me rend la dupe d'une indigne ſalope, ou il faut que quelque défaut ſecret que j'ignore détruiſe l'effet de ſes charmes & la rende odieuſe à ceux qui devroient ſe la diſputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'eſprit ſingulière, & il ne me vint pas même à l'eſprit, que la v..... pût y avoir part. La fraîcheur de ſes chairs, l'éclat de ſon coloris, la blancheur de ſes dents, la douceur de ſon haleine, l'air de propreté répandu ſur toute ſa perſonne, éloignoient de moi ſi parfaitement cette idée, qu'en doute encore ſur mon état depuis la Padoana, je me faiſois plutôt un ſcrupule de n'être pas aſſez ſain pour elle, & je ſuis très-perſuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas. Ces réflexions ſi bien placées m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faiſoit ſurement un ſpectacle tout nouveau dans la circonſtance, fut un moment interdite. Mais ayant fait un tour de chambre & paſſé devant ſon miroir, elle comprit, & mes yeux lui con-

firmèrent, que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir & d'effacer cette petite honte. Mais au moment que j'étois prêt à me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la première fois souffrir la bouche & la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avoit un teton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce teton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un teton borgne, & persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner & retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes, & de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce teton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, & dans son humeur folâtre, dit & fit des choses à me faire mourir d'amour. Mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser,

&, ſans dire un ſeul mot, s'aller mettre à ſa fenêtre. Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'aſſeoir ſur un lit de repos, ſe leva le moment d'après, & ſe promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid & dédaigneux: *Zanetto, laſcia le donne, e ſtudia la matematica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous, qu'elle remit au troiſième jour, en ajoutant avec un ſourire ironique que je devois avoir beſoin de repos. Je paſſai ce temps mal à mon aiſe, le cœur plein de ſes charmes & de ſes grâces, ſentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les momens ſi mal employés qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, & néanmoins inquiet encore, malgré que j'en euſſe, de concilier les perfections de cette adorable fille avec l'indignité de ſon état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne ſais ſi ſon tempérament ardent eût été plus content de cette viſite. Son orgueil l'eût été du

moins, & je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Toute aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise ne m'ont fourni de plus à dire, qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant. Ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour, & comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement peu rare à Venise d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant

qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que ſon indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir enſemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cet enfant. Elle étoit blonde & douce comme un agneau, on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très-peu de choſe à Veniſe : nous donnâmes quelque argent à la mère & pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix ; pour lui procurer un talent de reſſource, nous lui donnâmes une épinette & un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux ſequins par mois, & nous en épargnoit davantage en autres dépenſes : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit ſemer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contens d'aller là paſſer les ſoirées, cauſer & jouer très-innocemment avec cet enfant, nous nous amuſions plus agréablement peut-être que ſi nous l'avions poſſédée. Tant il eſt vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes eſt moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. Inſenſiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un

attachement paternel, auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il m'auroit été moins possible de les y faire entrer, & je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette petite fille devenue nubile, comme d'un inceste abominable. Je voyois les sentimens du bon Carrio prendre à son insçu le même tour. Nous nous ménagions sans y penser des plaisirs non moins doux, mais bien différens de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée, & je suis certain que, quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe, arrivée peu de temps après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre, & je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet en sortant de chez M. de M....... étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort écartant les obstacles pût me réunir à ma pauvre maman; mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle, & la sottise qu'il fit

d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, & me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du Theil chargé par intérim des affaires étrangères, après la mort de M. Amelot. Je partis aussitôt que ma lettre: je pris ma route par Bergame, Côme & Domo d'Offola; je traversai le St. Plomb. A Sion M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés, à Genève M. de la Closure m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gauffecourt, dont j'avois quelqu'argent à recevoir. J'avois traversé Nyon sans voir mon père; non qu'il ne m'en coûtât extrêmement, mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre, certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire Du Villard, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause, & pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère, je pris une chaise, & nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. Du Villard s'en fut chercher mon

pauvre père, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble, & après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec Du Villard, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon, mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de M....... J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes & six paires de bas de soie blancs; rien de plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même je fis ajouter cette caisse ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en payement de mes appointemens, & qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appeloit ballot, pesoit onze quintaux, & il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy-de-la-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon & de Mar-

ſeille, que ledit ballot ne peſoit que quarante-cinq livres, & n'avoit payé le port qu'à raiſon de ce poids. Je joignis cet extrait authentique au mémoire de M. de M......., & muni de ces pièces & de pluſieurs autres de la même force, je me rendis à Paris très-impatient d'en faire uſage. J'eus durant toute cette longue route de petites aventures, à Côme, en Valais, & ailleurs. Je vis pluſieurs choſes-là, entr'autres les isles Boromées qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les eſpions m'obsèdent; je ſuis forcé de faire à la hâte, & mal, un travail qui demanderoit le loiſir & la tranquillité qui me manquent. Si jamais la providence jetant les yeux ſur moi me procure enfin des jours plus calmes, je les deſtine à refondre ſi je puis cet ouvrage, ou à y faire au moins un ſupplément dont je ſens qu'il a grand beſoin (*).

Le bruit de mon hiſtoire m'avoit devancé, & en arrivant je trouvai que dans les bureaux & dans le public tout le monde étoit ſcandaliſé des folies de l'am-

(*) J'ai renoncé à ce projet.

baſſadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Veniſe, malgré les preuves ſans replique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune juſtice. Loin d'avoir ni ſatisfaction ni réparation, je fus même laiſſé à la diſcrétion de l'ambaſſadeur pour mes appointemens, & cela par l'unique raiſon, que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, & que c'étoit une affaire particulière entre lui & moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offenſé, lézé, malheureux, que l'ambaſſadeur étoit un extravagant cruel, inique, & que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi! il étoit l'ambaſſadeur; je n'étois, moi, que le ſecrétaire.

Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainſi, vouloit que je n'obtinſſe aucune juſtice, & je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier & de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire, & c'étoit ce que j'attendois, bien réſolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de miniſtre des affaires étrangères. On me

laiſſa clabauder; on m'encouragea même, on faiſoit chorus: mais l'affaire en reſta toujours là, juſqu'à-ce que, las d'avoir toujours raiſon & jamais juſtice, je perdis enfin courage, & plantai-là tout.

La ſeule perſonne qui me reçut mal & dont j'aurois le moins attendu cette injuſtice, fut Mde. de B.......l. Toute pleine des prérogatives du rang & de la nobleſſe, elle ne put jamais ſe mettre dans la tête qu'un ambaſſadeur pût avoir tort avec ſon ſecrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus ſi piqué, qu'en ſortant de chez elle je lui écrivis une des fortes & vives lettres que j'aye peut-être écrites, & n'y ſuis jamais retourné. Le P. Caſtel me reçut mieux; mais à travers le patelinage jéſuitique, je le vis ſuivre aſſez fidellement une des grandes maximes de la ſociété, qui eſt d'immoler toujours le plus foible au plus puiſſant. Le vif ſentiment de la juſtice de ma cauſe & ma fierté naturelle ne me laiſſèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je ceſſai de voir le P. Caſtel, & par-là d'aller aux Jéſuites, où je ne connoiſſois

que lui ſeul. D'ailleurs, l'eſprit tyrannique & intrigant de ſes confrères, ſi différent de la bonhomie du bon père Hemet, me donnoit tant d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, ſi ce n'eſt le P. Berthier que je vis deux ou trois fois chez M. D...n, avec lequel il travailloit de toute ſa force à la réfutation de Monteſquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reſte à dire de M. de M....... Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un ſecrétaire, mais un clerc de procureur. Il ſuivit cet avis, & me donna réellement pour ſucceſſeur un vrai procureur, qui dans moins d'un an lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chaſſa, le fit mettre en priſon, chaſſa ſes gentilshommes avec eſclandre & ſcandale, ſe fit partout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas, & finit à force de folies par ſe faire rappeler & renvoyer planter ſes choux. Apparemment que, parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, ſon affaire avec moi ne fut pas oubliée. Du

moins peu de temps après son retour il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte & me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là; mes dettes de Venise, dettes d'honneur si jamais il en fut, me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter, de même que le billet de Z.....o N..i. Je reçus ce qu'on voulut me donner, je payai toutes mes dettes, & je restai sans un sol comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de M. de M....... qu'à sa mort, que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, & de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit destiné dans ma jeunesse, & dont par moi seul je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice & l'inutilité de mes plaintes

me laiſsèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos ſottes inſtitutions civiles, où le vrai bien public & la véritable juſtice ſont toujours ſacrifiés à je ne ſais quel ordre apparent, deſtructif en effet de tout ordre, & qui ne fait qu'ajouter la ſanction de l'autorité publique à l'oppreſſion du foible & à l'iniquité du fort. Deux choſes empêchèrent ce germe de ſe développer pour lors comme il a fait dans la ſuite: l'une qu'il s'agiſſoit de moi dans cette affaire, & que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand & de noble, ne ſauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juſte & du beau d'y produire. L'autre fut le charme de l'amitié, qui tempéroit & calmoit ma colère par l'aſcendant d'un ſentiment plus doux. J'avois fait connoiſſance à Veniſe avec un Biſcayen, ami de mon ami de Carrio, & digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talens & pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux arts, & n'i-

maginant rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans ſa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délaſſement d'un génie comme le ſien, fait pour cultiver les ſciences, & je lui conſeillai pour en prendre le goût un voyage & ſix mois de ſéjour à Paris. Il me crut & fut à Paris. Il y étoit & m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit la moitié, je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoiſſances. Rien n'étoit au-deſſus de ſa portée; il dévoroit & digéroit tout avec une prodigieuſe rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à ſon eſprit, que le beſoin de ſavoir tourmentoit ſans qu'il s'en doutât lui-même! Quels tréſors de lumières & de vertus je trouvai dans cette ame forte! Je ſentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit: nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes: nous diſputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord ſur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter, & tout en nous contrariant ſans ceſſe,

aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Efpagne feule produit, & dont elle produit trop peu pour fa gloire. Il n'avoit pas ces violentes paffions nationales communes dans fon pays. L'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans fon efprit que le défir dans fon cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, & je lui ai fouvent ouï dire avec beaucoup de fang-froid, qu'un mortel ne pouvoit pas offenfer fon ame. Il étoit galant fans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfans. Il fe plaifoit avec les maîtreffes de fes amis, mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun défir d'en avoir. Les flammes de la vertu, dont fon cœur étoit dévoré, ne permirent jamais à celles de fes fens de naître.

Après fes voyages il s'eft marié, il eft mort jeune, il a laiffé des enfans; & je fuis perfuadé comme de mon exiftence que fa femme eft la première & la feule qui lui ait fait connoître les plaifirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot

comme un Espagnol, mais en-dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi, je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme comment il pensoit en matière de religion. Que son ami fut juif, protestant, turc, bigot, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissoit de religion, même de morale, il se recueilloit, se taisoit, ou disoit simplement: *je ne suis chargé que de moi.* Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'ame avec un esprit de détail porté jusqu'à la minutie. Il partageoit & fixoit d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts-d'heure, & minutes; & suivoit cette distribution avec un tel scrupule, que si l'heure eut sonné tandis qu'il lisoit sa phrase, il eut fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les

visites, pour la musique, pour la peinture; & il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre. Un devoir à remplir, seul, l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions, afin que je m'y conformasse, je commençois par rire, & je finissois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne, ni ne supportoit la gêne, il brusquoit les gens qui par politesse vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur; il entendoit raillerie, & il aimoit à railler. Il y brilloit même & il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit il étoit bruyant & tapageur en paroles; sa voix s'entendoit de loin. Mais tandis qu'il crioit, on le voyoit sourire, & tout à travers ses emportemens, il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand & bien fait

fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes & fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois dans quelques années aller à Ascoytia, pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événemens postérieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours. On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchans qui réussissent, les projets innocens des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée, & dont néanmoins je venois

d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talens, dont enfin je commençois à sentir la mesure, & dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je pris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise ; & pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna je retournai loger à mon ancien hôtel St. Quentin, qui dans un quartier solitaire, & peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon aise, que la bruyante rue St. Honoré.

Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, & qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagère ; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous, ainsi que l'hôtesse. Cette fille, appelée Thérèse le Vasseur, étoit

de bonne famille. Son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, ſa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfans. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père ſe trouva ſur le pavé; la mère ayant eſſuyé des banqueroutes fit mal ſes affaires, quitta le commerce, & vint à Paris avec ſon mari & ſa fille, qui les nourriſſoit tous trois de ſon travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de ſon maintien modeſte & plus encore de ſon regard vif & doux, qui, pour moi, n'eut jamais ſon ſemblable. La table étoit compoſée, outre M. de Bonneſond, de pluſieurs abbés Irlandois, Gaſcons, & autres gens de pareille étoffe. Notre hôteſſe elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi ſeul qui parlât & ſe comportât décemment. On agaça la petite; je pris ſa défenſe. Auſſitôt les lardons tombèrent ſur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compaſſion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières & dans les propos, ſurtout avec le ſexe. Je devins

F 2

hautement ſon champion. Je la vis ſenſible à mes ſoins, & ſes regards, animés par la reconnoiſſance qu'elle n'oſoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrans.

Elle étoit très-timide; je l'étois auſſi. La liaiſon que cette diſpoſition commune ſembloit éloigner, ſe fit pourtant très-rapidement. L'hôteſſe, qui s'en apperçut, devint furieuſe, & ſes brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant d'appui que moi ſeul dans la maiſon, me voyoit ſortir avec peine, & ſoupiroit après le retour de ſon protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos diſpoſitions eut bientôt ſon effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête-homme; elle ne ſe trompa pas. Je crus voir en elle une fille ſenſible, ſimple & ſans coquetterie; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouſerois jamais. L'amour, l'eſtime, la ſincérité naïve furent les miniſtres de mon triomphe, & c'étoit parce que ſon cœur étoit tendre & honnête que je fus heureux ſans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois, recula mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis interdite & confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre, & n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fausse, & bien insultante pour ses mœurs, & croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui durant plusieurs jours empoisonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes & d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes; elle me fit en pleurant l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance & de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris, je fis un cri de joie: Pucelage! m'écriai-je; c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on en cherche!

Ah, ma Thérèse! je suis trop heureux de te posséder sage & saine, & de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait, & que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs, j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un successeur à maman; puisque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève, & en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée & domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul, mon cœur étoit vide, mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors

j'étois seul, car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout & rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois besoin; par elle, je vécus heureux autant que je pouvois l'être selon le cours des événemens.

Je voulus d'abord former son esprit. J'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature; la culture & les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran, sur lequel je m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connoître les heures. A peine les connoît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, & ne connoît pas un seul chiffre, malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases, pour amuser

Mde. de Luxembourg, & ses qui-proquo sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, &, si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent, en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément, & devant les dames du plus haut rang, devant les grands & les princes, ses sentimens, son bon sens, ses réponses & sa conduite lui ont attiré l'estime universelle, & à moi, sur son mérite, des complimens dont je sentois la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime, le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, & l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées.

Je vivois avec ma Thérèse aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la marquise de Monpipeau, faisoit le bel esprit, vouloit

diriger le sien, & gâtoit par son astuce la simplicité de notre commerce.

L'ennui de cette importunité me fit un peu surmonter la sotte honte de n'oser me montrer avec Thérèse en public; & nous faisions, tête-à-tête, de petites promenades champêtres & de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois qu'elle m'aimoit sincèrement, & cela redoubloit ma tendresse. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le présent prolongé: je ne désirois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue & insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse pour mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait, paroles & musique. Il restoit seulement quelques accompagnemens & remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort. Je proposai à Philidor de s'en charger, en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, & fit quel-

ques rempliſſages dans l'acte d'Ovide : mais il ne put ſe captiver à ce travail aſſidu pour un profit éloigné, & même incertain. Il ne revint plus, & j'achevai ma beſogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit iſolé. Je penſai à me faire jour par M. de la Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit. M. de la Poplinière étoit le Mécène de Rameau : Mde. de la Poplinière étoit ſa très-humble écolière. Rameau faiſoit, comme on dit, la pluie & le beau temps dans cette maiſon. Jugeant qu'il protégeroit avec plaiſir l'ouvrage d'un de ſes diſciples, je voulus lui montrer le mien. Il refuſa de le voir, diſant qu'il ne pouvoit lire des partitions, & que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-deſſus, qu'on pouvoit le lui faire entendre, & m'offrit de raſſembler des muſiciens pour en exécuter des morceaux : je ne demandois pas mieux. Rameau conſentit en grommelant & répétant ſans ceſſe que ce devoit être une

belle chofe que de la compofition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, & qui avoit appris la mufique tout feul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou fix morceaux choifis. On me donna une dixaine de fymphoniftes, & pour chanteurs, Albert, Bérard & Mlle. Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par fes éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laiffa paffer aucun morceau fans donner des fignes d'impatience: mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle & fonore, & l'accompagnement très-brillant, il ne put plus fe contenir; il m'apoftropha avec une brutalité qui fcandalifa tout le monde, foutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre, étoit d'un homme confommé dans l'art, & le refte d'un ignorant qui ne favoit pas même la mufique; & il eft vrai que mon travail, inégal & fans règle, étoit tantôt fublime & tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie & que la fcience ne foutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit

pillard sans talent & sans goût. Les assistans, & surtout le maître de la maison, ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu qui, dans ce temps-là, voyoit beaucoup M. & Mde. de la Poplinière, ouït parler de mon ouvrage, & voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour, s'il en étoit content. Il fut exécuté à grand chœur & en grand orchestre aux frais du roi, chez M. de Bonneval, intendant des menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant : M. le duc ne cessoit de s'écrier & d'applaudir, & à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint à moi, & me serrant la main : " M. Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. „

Mde. de la Poplinière, qui étoit là, ne dit pas un mot. Rameau, quoiqu'invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain Mde. de la Poplinière me fit, à sa toilette, un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce, & me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord

ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, & qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. M. le duc arriva peu après & me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talens, & me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la Cour: il en faut faire un autre. Sur ce seul mot, j'allai m'enfermer chez moi; & dans trois semaines, j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talens, & de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque, & mieux soutenue que celle du Tasse. La musique en étoit aussi noble & beaucoup mieux faite; & si les deux autres actes avoient valu celui-là, la pièce entière eût avantageusement soutenu la représentation; mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

L'hiver qui suivit la bataille de Fonte-

noi, il y eut beaucoup de fêtes à Verſailles, entr'autres pluſieurs opéra au théâtre des petites écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire, intitulé: *La princeſſe de Navarre*, dont Rameau avoit fait la muſique, & qui venoit d'être changé & réformé ſous le nom des fêtes de Ramire. Ce nouveau ſujet demandoit pluſieurs changemens aux divertiſſemens de l'ancien, tant dans les vers que dans la muſique.

Il s'agiſſoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, & Rameau, tous deux occupés pour l'opéra du Temple de la gloire, ne pouvant donner des ſoins à celui-là; M. de Richelieu penſa à moi, me fit propoſer de m'en charger, & pour que je puſſe examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya ſéparément le poëme & la muſique. Avant toute choſe, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur, & je lui écrivis à ce ſujet une lettre très-honnête & même reſpectueuſe, comme il convenoit. Voici ſa réponſe.

15 *Décembre* 1745.]

« Vous réuniſſez, Monſieur, deux

„ talens qui ont toujours été féparés „ jufqu'à préfent. Voilà déjà deux bon- „ nes raifons pour moi de vous eftimer, „ & de chercher à vous aimer. Je fuis „ fâché pour vous que vous employiez „ ces deux talens à un ouvrage qui n'en „ eft pas trop digne. Il y a quelques „ mois que M. le duc de Richelieu „ m'ordonna abfolument de faire en un „ clin-d'œil une petite & mauvaife „ efquiffe de quelques fcènes infipides „ & tronquées, qui devoient s'ajufter à „ des divertiffemens qui ne font point „ faits pour elles. J'obéis avec la plus „ grande exactitude, je fis très-vîte & „ très-mal. J'envoyai ce miférable croquis „ à M. le duc de Richelieu, comptant „ qu'il ne ferviroit pas, ou que je le „ corrigerois. Heureufement il eft entre „ vos mains, vous en êtes le maître „ abfolu; j'ai perdu entiérement tout „ cela de vue. Je ne doute pas que vous „ n'ayez rectifié toutes les fautes échap- „ pées néceffairement dans une compo- „ fition fi rapide d'une fimple efquiffe, „ que vous n'ayez fuppléé à tout.

„ Je me souviens qu'entre autres ba-
„ lourdises, il n'est pas dit dans ces
„ scènes qui lient les divertissemens,
„ comment la princesse Grenadine passe
„ tout-d'un-coup d'une prison dans un
„ jardin ou dans un palais. Comme ce
„ n'est point un magicien qui lui donne
„ des fêtes, mais un seigneur Espagnol,
„ il me semble que rien ne doit se faire
„ par enchantement. Je vous prie, Mon-
„ sieur, de vouloir bien revoir cet en-
„ droit dont je n'ai qu'une idée confuse.
„ Voyez s'il est nécessaire que la prison
„ s'ouvre, & qu'on fasse passer notre prin-
„ cesse de cette prison dans un beau pa-
„ lais doré & verni, préparé pour elle.
„ Je sais très-bien que tout cela est fort
„ misérable, & qu'il est au-dessous d'un
„ être pensant de faire une affaire sérieuse
„ de ces bagatelles; mais enfin, puisqu'il
„ s'agit de déplaire le moins qu'on pourra,
„ il faut mettre le plus de raison qu'on
„ peut, même dans un mauvais diver-
„ tissement d'opéra.
„ Je me rapporte de tout à vous &
„ à M. Ballot, & je compte avoir bientôt
„ l'honneur de vous faire mes remerci-

„ mens, & de vous assurer, Monsieur,
„ à quel point j'ai celui d'être, &c. „

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu, & la souplesse courtisanne qu'on lui connoît l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire & dispensé de tous égards pour Rameau, qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis au travail, & en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna, quant aux vers, à très-peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles, & j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long & plus pénible. Outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil, & entr'autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, souvent en peu de vers, & par des modulations très-rapides, des symphonies

& des chœurs dans des tons fort éloignés ; car pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, & surtout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer m'avoit élevé le génie, & je puis dire que dans ce travail ingrat & sans gloire dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce, dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'opéra. Des trois auteurs, je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, & Rameau n'y vint pas, ou se cacha. Les paroles du premier monologue étoient très-lugubres ; en voici le début :

O mort ! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que Mde. de la Poplinière fonda sa censure, en m'accusant avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une musique d'enter-

rement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, & qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire. En ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par Mde. de la Poplinière & justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois à faire à trop forte partie, & il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille, au lieu des éloges que j'attendois, & qui certainement m'étoient dûs, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin; & de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changemens indiqués par Mde. de la Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra, pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, & je la refusai. Comme il n'y avoit plus que

cinq ou six jours jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une, & il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne & d'un style très-nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, & j'appris par M. de Valmalette, maître d'hôtel du roi & gendre de M. Mussard, mon parent & mon ami, que les amateurs avoient été très-contens de mon ouvrage; & que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau : mais celui-ci, de concert avec Mde. de la Poplinière, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs, & où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire; & Rameau aima mieux que son nom fût supprimé que d'y voir associer le mien.

Sitôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. de Richelieu : il n'étoit plus temps. Il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Ecosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard:

Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire; & mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie & l'argent qu'elle me coûta, & tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sol de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi, & pensoit avantageusement de mes talens. Mais mon malheur & Mde. de la Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme, à qui je m'étois efforcé de plaire, & à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes. D'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre, & qui ne veut souffrir aucun concurrent; & de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle, & qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus, il m'expliqua que l'abbé Hubert qui l'étoit, & sincère ami de M. de la Popli-

nière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, & qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable, ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique la Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, & que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme; elle vous hait, elle est méchante, elle est adroite; vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à-peu-près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père, âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autres temps où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère, & dont il tiroit le petit revenu. Je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère, faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, & qu'il leva

en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource, & que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement.

Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, & je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience, dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dédain, Jean-Jaques se laissera-t-il subjuguer à ce point par l'intérêt & par la curiosité? Je remis sur le champ la lettre sur la cheminée. Je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, & me levai le lendemain assez tard, sans plus penser à ma lettre. En m'habillant, je l'apperçus, je l'ouvris sans me presser, j'y trouvai une lettre-de-change. J'eus bien des plaisirs à la fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre.

J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie

de cet argent à ma pauvre maman ; regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes & de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune & la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui referroit le cœur & lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, surtout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après. Le temps s'écouloit & l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple, sa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère en

en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une perſonne avide, & que je n'étois pas ſubjugué par une paſſion folle, je ne faiſois pas des folies. Content de tenir Thérèſe honnêtement, mais ſans luxe, à l'abri des preſſans beſoins, je conſentois que ce qu'elle gagnoit par ſon travail fût tout entier au profit de ſa mère, & je ne me bornois pas à cela; mais par une fatalité qui me pourſuivoit, tandis que maman étoit en proie à ſes croquans, Thérèſe étoit en proie à ſa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois deſtiné. Il étoit ſingulier que la cadette des enfans de Mde. le Vaſſeur, la ſeule qui n'eût point été dotée, la ſeule qui nourriſſoit ſon père & ſa mère, & qu'après avoir été longtemps battue par ſes frères, par ſes ſœurs, même par ſes nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée ſans qu'elle pût mieux ſe défendre de leurs vols que de leurs coups. Une ſeule de ſes nièces, appelée Goton le Duc, étoit aſſez aimable & d'un caractère aſſez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des au-

tres Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appelois la niece *ma nièce*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De-là le nom de *tante* duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, & que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant. On sent que dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, & j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de Narcisse aux Italiens : elle y fut reçue, & j'eus les entrées, qui me firent grand plaisir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce, & ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit, & le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de la Poplinière, je m'é-

tois éloigné de celle de D...n. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble, & ne se voyoient point. Il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, & Thiériot seul vivoit dans l'une & dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. D... n. M. de F.. ...l suivoit alors l'histoire naturelle & la chymie, & faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences; il vouloit pour cela faire un livre, & il jugeoit que je pouvois lui être utile daus ce travail. Mde. D...n qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à-peu-près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une espèce de secrétaire, & c'étoit-là l'objet des semonces de Thiériot.

J'exigeai préalablement que M. de F.....,l employeroit son crédit, avec celui de Jelyote, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra; il y consentit. Les Muses galantes furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, & plusieurs morceaux furent

très-applaudis; cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne passeroit pas, & même qu'elle n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections. Ainsi je la retirai sans mot dire, & sans m'exposer au refus: mais je vis clairement, par plusieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de F.......l m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occasion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni Mde. D...n ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens sur les miens. Cependant comme Mde. D...n m'en a toujours supposé de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée, ou à des recherches de pure érudition; ce reproche, surtout à son égard, eut été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager; j'abandonnai tout projet

d'avancement & de gloire, & sans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps & mes soins à me procurer ma subsistance & celle de ma Thérèse, comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à Mde. D...n & à M. de F.......l. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car avec huit à neuf cent francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins; forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, & payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue St. Jacques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie; j'en fis plusieurs cours avec M. de F.......l chez M. Rouelle, & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science; dont nous possédions à peine les élémens. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Tou-

raine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, & maintenant possédée par M. D...n, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu ; on y faisoit très bonne chère ; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie ; j'y en fis en quinze jours une en trois actes, intitulée : l'*Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une pièce en vers, intitulée : l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher, & cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie, & celui que je faisois auprès de Mde. D...n.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière, & quand j'y

revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui & moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra, chez Mde. la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G......e, vieux débauché, plein de politesse & d'esprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeunesse en officiers

aux gardes & mousquetaires. Le commandeur de N.....t, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Plessis lieutenant colonel retiré, bon & sage vieillard, & Ancelet, (*) officier des mousquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçans, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes & de ceux qu'on distinguoit dans leur métier. M. de Besse, M. de Forcade & d'autres dont j'ai oublié les

(*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée les *Prisonniers de Guerre*, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière & en Bohéme, & que je n'osai jamais avouer ni montrer, & cela par la singulière raison que jamais le Roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués ni de meilleur cœur que dans cette pièce, & que, Républicain & frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté les marques d'un sincère attachement dont j'ai dit l'époque & la cause dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe, que je n'y ai jamais vus, & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table assez nombreuse étoit très-gaie sans être bruyante, & l'on y polissonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur avec tous ses contes gras, quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche, qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de règle à toute la table: tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grâce, & les contes de filles manquoient d'autant moins, que lê magasin étoit à la porte: car l'allée par où l'on alloit chez Mde. la Selle étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très-jolies filles, avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après diner. Je m'y serois amusé comme les autres, si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'osai

jamais. Quant à Mde. la Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amusantes, & j'y pris aussi peu-à-peu, non grâces au ciel jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires, & celui qui peuploit le mieux les Enfans-trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, & dans le fond très-honnêtes gens, & je me dis: puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule, & le seul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèse, à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère, qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit

une ſage-femme prudente & ſûre, appelée Mlle. Gouin, qui demeuroit à la pointe St. Euſtache, pour lui confier ce dépôt, & quand le temps fut venu, Thérèſe fut menée par ſa mère chez la Gouin pour y faire ſes couches. J'allai l'y voir pluſieurs fois, & je lui portai un chiffre que j'avois fait à double, ſur deux cartes, dont une fut miſe dans les langes de l'enfant, & il fut dépoſé par la ſage-femme au bureau des Enfans-trouvés dans la forme ordinaire. L'année ſuivante même inconvénient & même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémiſſant. On verra ſucceſſivement toutes les viciſſitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penſer ainſi que dans ma deſtinée. Quant à préſent tenons-nous à cette première époque. Ses ſuites, auſſi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoiſſance avec Mde. D'.....y, dont le nom reviendra ſouvent dans ces mémoi-

res. Elle s'appeloit Mlle. des C.......s, venoit d'épouser M. D'.....y, fils de M. de L....e de B........e, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de F.......l. Elle étoit musicienne aussi, & la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de F.......l m'introduisit chez Mde. D'.....y; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talens, c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée Mlle. d'E...e, qui passoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V....y, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à Mde. D'.....y, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de F.......l lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, & m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici, si elles ne fussent devenues publiques, au point de n'être pas même cachées à M. D'.....y.

M. de F.......l me fit même ſur cette dame des confidences bien ſingulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, & dont elle ne m'a jamais cru inſtruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce ſoit. Toute cette confiance de part & d'autre rendoit ma ſituation très-embarraſſante, ſurtout avec Mde. de F.......l, qui me connoiſſoit aſſez pour ne pas ſe défier de moi, quoiqu'en liaiſon avec ſa rivale. Je conſolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui ſon mari ne rendoit aſſurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois ſéparément ces trois perſonnes; je gardois leurs ſecrets avec la plus grande fidélité, ſans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, & ſans diſſimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour ſa rivale. Mde. de F.......l, qui vouloit ſe ſervir de moi pour bien des choſes, eſſuya des refus formels, & Mde. D'.....y m'ayant voulu charger une fois d'une lettre pour M. de F.......l, non-ſeulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette que ſi

(·) Son état de santé...

elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition.

Il faut rendre justice à Mde. D'.....y. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de F.......l avec éloge, & ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, & pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur & complaisance, mais toujours avec droiture & fermeté. Malgré ma bêtise & ma gaucherie Mde. D'.....y voulut me mettre des amusemens de la Chevrette, château près de St. Denis, appartenant à M. de B........e. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, & qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de Mde. D'.....y, je fis aussi celle de sa belle-

ſœur Mlle. de B........e qui devint bientôt comteſſe de H......t. La première fois Houdetot que je la vis elle étoit à la veille de ſon mariage; elle me cauſa long-temps avec cette familiarité charmante qui lui eſt naturelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune perſonne feroit un jour le deſtin de ma vie, & m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je ſuis aujourd'hui.

Quoique je n'aye pas parlé de Diderot depuis mon retour de Veniſe, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, & je m'étois ſurtout lié de jour en jour plus intimément avec le premier. Il avoit une Nanette, ainſi que j'avois une Thérèſe; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèſe, auſſi bien de figure que ſa Nanette, avoit une humeur douce & un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme, au lieu que la ſienne, pigrièche & harangère, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaiſe éducation. Il l'épouſa

toutefois : ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier, peut-être, qui ait vu sa portée & qui l'ait estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi, & tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean St. Denis près l'opéra, je faisois mon acte d'Hésiode, il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'essai sur l'origine des connoissances humaines, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence, & la métaphysique, alors très-peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac & de son ouvrage; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir; ils se convinrent. Diderot

engagea le libraire Durand à prendre le manuſcrit de l'abbé, & ce grand métaphyſicien eut de ſon premier livre, & preſque par grâce, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés ſans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous raſſemblions tous trois une fois la ſemaine au Palais-royal, & nous allions dîner enſemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dînés hebdomadaires pluſſent extrêmement à Diderot; car lui, qni manquoit preſque à tous ſes rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai-là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Perſiffleur*, que nous devions faire alternativement, Diderot & moi. J'en eſquiſſai la première feuille, & cela me fit faire connoiſſance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens imprévus nous barrèrent, & ce projet en demeura-là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire Encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une eſpèce de traduction de *Chambers*, ſemblable à-peu-

près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans cette seconde entreprise, & me proposa la partie de la musique, que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fut prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de F.......l, appelé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis de la part des libraires une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les aveugles*, qui n'avoit rien de répréhensible que quelques traits personnels dont Mde. du Pré de St. Maur & M.

de Réaumur ſurent choqués, & pour leſquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoiſſes que me fit ſentir le malheur de mon ami. Ma funeſte imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reſte de ſa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à Mde. de P.......r pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponſe à ma lettre : elle étoit trop peu raiſonnable pour être efficace, & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adouciſſemens qu'on mit quelque temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais ſi elle eut duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je ſerois mort de déſeſpoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reſte, ſi ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en ſuis pas, non plus, beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, & jamais à Diderot lui-même.

Fin du ſeptième Livre.

LES
CONFESSIONS
DE
J. J. ROUSSEAU.

LIVRE HUITIÈME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence dans sa première origine la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez Mde. D...n celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, & du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la P........e celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa

belle édition de Rouſſeau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller paſſer un jour ou deux à Fontenai ſous bois, où le prince avoit une maiſon. Nous y fûmes. En paſſant devant Vincennes, je ſentis à la vue du donjon un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet ſur mon viſage. A ſouper le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accuſa le priſonnier d'imprudence: j'en mis dans la manière impétueuſe dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zèle à celui qu'inſpire un ami malheureux, & l'on parla d'autre choſe. Il y avoit là deux allemands attachés au prince. L'un, appelé M. Klupffell, homme de beaucoup d'eſprit, étoit ſon chapelain, & enſuite ſon gouverneur, après avoir ſupplanté le baron. L'autre étoit un jeune homme, appelé M. G...., qui lui ſervoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, & dont l'équipage très-mince annonçoit le preſſant beſoin de la trouver. Dès ce même ſoir Klupffell & moi commençâmes une liaiſon qui bientôt devint amitié. Celle avec le Sr. G.... n'alla pas

tout-à-fait si vîte; il ne se mettoit guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîner, l'on parla de musique; il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner, on fit apporter de la musique. Nous musicâmes tout le jour au clavecin du prince, & ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, & dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon, & qu'on lui avoit donné le château & le parc de Vincennes pour prison, sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même! mais retenu deux ou trois jours chez Mde. D... n par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable! Il n'étoit pas seul; d'Alembert & le trésorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui. En entrant je

ne vis que lui, je ne fis qu'un ſaut, qu'un cri, je collai mon viſage ſur le ſien, je le ſerrai étroitement ſans lui parler autrement que par mes pleurs & par mes ſanglots; j'étouffois de tendreſſe & de joie. Son premier mouvement, ſorti de mes bras, fut de ſe tourner vers l'eccléſiaſtique, & de lui dire: vous voyez, Monſieur, comment m'aiment mes amis.

Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage. Mais en y penſant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot, ce n'eût pas été là la première idée qui me ſeroit venue.

Je le trouvai très-affecté de ſa priſon. Le donjon lui avoit fait une impreſſion terrible, & quoiqu'il fût fort agréablement au château, & maître de ſes promenades dans un parc qui n'eſt pas même fermé de murs, il avoit beſoin de la ſociété de ſes amis pour ne pas ſe livrer à ſon humeur noire. Comme j'étois aſſurément celui qui compatiſſoit le plus à ſa peine, je crus être auſſi celui dont la

vue lui feroit la plus consolante, & tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très-exigeantes, j'allois, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749 l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied, quand j'étois seul, & j'allois vîte pour arriver plutôt. Les arbres de la route toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre, & souvent rendu de chaleur & de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le mercure de France, & tout en marchant & le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante: *Si le progrès des sciences & des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?*

A l'instant de cette lecture, je vis un autre univers, & je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de

de l'impreſſion que j'en reçus, les détails m'en ſont échappés depuis que je les ai dépoſés dans une de mes quatre lettres à M. de Maleſherbes. C'eſt une des ſingularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me ſert, ce n'eſt qu'autant que je me ſuis repoſé ſur elle, ſitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne, & dès qu'une fois j'ai écrit une choſe, je ne m'en ſouviens plus du tout. Cette ſingularité me ſuit juſques dans la muſique. Avant de l'apprendre, je ſavois par cœur des multitudes de chanſons; ſitôt que j'ai ſu chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun, & je doute que de ceux que j'ai le plus aimés, j'en puſſe aujourd'hui redire un ſeul mot tout entier.

Ce que je me rappelle bien diſtinctement dans cette occaſion, c'eſt qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'apperçut; je lui en dis la cauſe, & je lui lus la proſopopée de Fabricius, écrite en crayon ſur un chêne. Il m'exhorta de donner l'eſſor à mes idées, & de concourir au prix. Je le fis, & dès cet

inſtant je fus perdu. Tout le reſte de ma vie & de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet inſtant d'égarement.

Mes ſentimens ſe montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Toutes mes petites paſſions furent étouffées par l'enthouſiaſme de la vérité, de la liberté, de la vertu, & ce qu'il y a de plus étonnant, eſt que cette effervefcence ſe ſoutint dans mon cœur durant plus de quatre ou cinq ans, à un auſſi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme. Je travaillai ce diſcours d'une façon bien ſingulière, & que j'ai preſque toujours ſuivie dans mes autres ouvrages. Je lui conſacrois les inſomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, & je tournois & retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables; puis quand j'étois parvenu à en être content, je les dépoſois dans ma mémoire juſqu'à ce que je puſſe les mettre ſur le papier: mais le temps de me lever & de m'habiller me faiſoit tout perdre, & quand je m'étois mis à mon papier, il ne me venoit preſ-

que plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire, Mde. le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille & son mari plus près de moi, & c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu & faire mon petit service. A son arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit, & cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, & m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage plein de chaleur & de force manque absolument de logique & d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement, & le plus pauvre de nombre & d'harmonie; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout-d'un-coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense à G..., avec lequel, depuis son entrée chez le comte de F....., je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il

avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, & autour duquel je passois avec lui tous les momens que j'avois de libres, à chanter des airs italiens & des barcarolles sans trève & sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin, & sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez Mde. D...n, on étoit sûr de me trouver chez M. G...., ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la comédie italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la comédie françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, & j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée, c'est-à-dire, que je la voyois moins; car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre, renouvela plus vivement que jamais le désir que j'avois depuis longtemps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse: mais l'embarras de sa nom-

breufe famille, & furtout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoit jufqu'alors retenu. L'occafion de faire un effort fe préfenta, & j'en profitai. M. de F......l & Mde. D...n fentant bien que huit à neuf cent francs par an ne pouvoient me fuffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jufqu'à cinquante louis, & de plus, Mde. D...n apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques fecours pour cela; avec les meubles qu'avoit déjà Thérèfe nous mîmes tout en commun, & ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle St. Honoré, chez de très-bonnes gens, nous nous arrangeâmes comme nous pûmes, & nous y avons demeuré paifiblement & agréablement pendant fept ans, jufqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèfe étoit un vieux bon homme très-doux, qui craignoit extrêmement fa femme, & qui lui avoit donné pour cela le furnom de lieutenant-criminel, que G.... par plaifanterie tranfporta dans la fuite à la fille. Mde.

le Vasseur ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse, elle se piquoit même de politesse & d'airs du grand monde; mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, & cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres & aux miens: du reste assez bonne mère, parce qu'elle trouvoit son compte à l'être, & couvrant les fautes de sa fille, parce qu'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de soins, de petits cadeaux, & dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; & du reste, je puis dire avoir goûté durant ces six ou sept ans le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange; notre attachement croissoit avec notre intimité, & nous sentions davantage de jour en jour combien nous tiéons faits l'un pour l'autre. Si nos plai-

ſirs pouvoient ſe décrire, ils feroient rire par leur ſimplicité. Nos promenades tête-à-tête hors de la ville, où je dépenſois magnifiquement huit ou dix ſols à quelque guinguette. Nos petits ſoupés à la croiſée de ma fenêtre, aſſis en vis-à-vis ſur deux petites chaiſes, poſées ſur une malle qui tenoit la largeur de l'embraſure. Dans cette ſituation la fenêtre nous ſervoit de table, nous reſpirions l'air, nous pouvions voir les environs, les paſſans, &, quoiqu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant.

Qui décrira, qui ſentira les charmes de ces repas, compoſés pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques ceriſes, d'un petit morceau de fromage, & d'un demi-ſeptier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos aſſaiſonnemens ſont délicieux! Quelquefois nous reſtions-là juſqu'à minuit ſans y ſonger, & ſans nous douter de l'heure, ſi la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laiſſons ces détails qui paroîtront inſipides ou riſibles : je l'ai

toujours dit & senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à-peu-près dans le même temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eu à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffell étoit aimable; mes liaisons avec lui n'étoient guères moins étroites qu'avec G...., & devinrent aussi familières; ils mangeoient quelques fois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines & folles polissonneries de Klupffell & par les plaisans germanismes de G...., qui n'étoit pas encore devenu puriste.

La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies, mais la joie y suppléoit, & nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles une petite fille qui ne laissoit pas d'être à tout le monde, parce qu'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vengea galamment en nous mettant du même

fouper, & puis nous raillant à fon tour. Cette pauvre créature me parut d'un affez bon naturel, très-douce, & peu faite à fon métier, auquel une forcière qu'elle avoit avec elle la ftyloit de fon mieux. Les propos & le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire fes honneurs à demi, & nous pafsâmes tous trois fucceffivement dans la chambre voifine avec la pauvre petite, qui ne favoit fi elle devoit rire ou pleurer. G.... a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée: c'étoit donc pour s'amufer à nous impatienter qu'il refta fi longtemps avec elle, & s'il s'en abftint, il eft peu probable que ce fut par fcrupule, puifqu'avant d'entrer chez le comte de F..... il logeoit chez des filles au même quartier St. Roch.

Je fortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, auffi honteux que St. Preux fortit de la maifon où on l'avoit enivré, & je me rappelai bien mon hiftoire en écrivant la fienne. Thérèfe s'apperçut à quelque figne & furtout à mon air confus que j'avois quelque

reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche & prompte confeſſion. Je fis bien, car dès le lendemain G.... vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, & depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le ſouvenir; en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement & volontairement dans ma confidence, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne ſentis mieux qu'en cette occaſion la bonté de cœur de ma Thérèſe : car elle fut plus choquée du procédé de G.... qu'offenſée de mon infidélité, & je n'eſſuyai de ſa part que des reproches touchans & tendres, dans leſquels je n'apperçus jamais la moindre trace de dépit.

La ſimplicité d'eſprit de cette excellente fille égaloit ſa bonté de cœur, c'eſt tout dire; mais un exemple qui ſe préſente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffell étoit miniſtre & chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un miniſtre étoit pour elle un homme ſi ſingulier, que, confondant comiquement les idées les plus diſparates, elle

s'avisa de prendre Klupffell pour le pape; je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, & je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à G.... & à Klupffell, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux, le nom de Papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles; nous étouffions. Ceux qui dans une lettre qu'il leur a plû de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là ni dans ma jeunesse: car assurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

L'année suivante 1750, comme je ne songeois plus à mon discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force, & acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme & de vertu, que mon père & ma patrie & Plutarque y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus

rien de grand & de beau que d'être libre & vertueux, au-dessus de la fortune & de l'opinion, & de se suffire à soi-même. Quoique la mauvaise honte & la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes, & de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, & je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter & la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfans, & mes liaisons avec leur mère sur les lois de la nature, de la justice & de la raison, & sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, & dont ils n'ont plus fait par leurs formules

qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prefcrire l'impoffible, quand on fe difpenfe de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes réfultats, rien n'eft plus étonnant que la fécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, fourds à la douce voix de la nature, au-dedans defquels aucun vrai fentiment de juftice & d'humanité ne germa jamais, cet endurciffement feroit tout fimple. Mais cette chaleur de cœur, cette fenfibilité fi vive, cette facilité à former des attachemens; cette force avec laquelle ils me fubjuguent; ce déchiremens cruels quand il les faut rompre; cette bienveillance innée pour mes femblables; cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du jufte; cette horreur du mal en tout genre; cette impoffibilité de haïr, de nuire & même de le vouloir; cet attendriffement, cette vive & douce émotion que je fens à l'afpect de tout ce qui eft vertueux, généreux, aimable: tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds fans fcrupule le plus doux des devoirs? Non,

je le sens, & le dis hautement; cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie J. J. n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres: je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourroient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfans à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même; en les destinant à devenir ouvriers & paysans, plutôt qu'aventuriers & coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen & de père; & je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé; mais loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garanti par-là du sort de leur père, & de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les aban-

donner. Si je les avois laiffés à Mde. D'.....y ou à Mde. de L........g, qui, foit par amitié, foit par générofité, foit par quelqu'autre motif, ont voulu s'en charger dans la fuite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je fuis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parens : il vaut mieux cent fois qu'ils ne les ayent point connus.

Mon troifième enfant fut donc mis aux Enfans-trouvés, ainfi que les premiers, & il en fut de même des deux fuivans; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut fi bon, fi fenfé, fi légitime, que fi je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère, mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaifons; je le dis à Diderot, à G...., je l'appris dans la fuite à Mde D'.... y, & dans la fuite encore à Mde. de L........g, & cela librement, franchement, fans aucune efpèce de néceffité, & pouvant aifément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une honnête femme,

très-discrète & sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis à qui j'eus quelqu'intérêt de m'ouvrir, fut le médecin Thyerri, qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non-seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfans le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé & nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences, Mde. le Vasseur les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites, elle & sa fille, chez Mde. D...n, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit dans le secret de sa fille. Mde. D...n, qui est bonne & généreuse, & à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité, que, par l'ordre de la mère,

la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, & dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchemens de cœur. J'ignorois que Mde. D... n, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fut si bien instruite: j'ignore encore si Mde. de C.........x sa bru le fut aussi : mais Mde. de F.......l sa belle-fille le fut, & ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante, lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils, & dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre Mde. le Vasseur & sa famille; car les plus déterminantes venoient de-là, & je les tus.

Je suis sûr de la discrétion de Mde. D... n & de l'amitié de Mde. de C.........x; je l'étois de celle de Mde. de F.......l, qui, d'ailleurs, mourut long temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, & ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait, ils sont jugés: sans vouloir me

difculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute eft grande, mais c'eft une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le défir de nuire n'eft pas entré dans mon cœur, & lês entrailles de père ne fauroient parler bien puiffamment pour des enfans qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus faint de tous les pactes, publier les fecrets verfés dans notre fein, déshonorer à plaifir l'ami qu'on a trompé, & qui nous refpecte encore en nous quittant, ce ne font pas là des fautes ; ce font des baffeffes d'ame & des noirceurs.

J'ai promis ma confeffion, non ma juftification ; ainfi je m'arrête ici fur ce point. C'eft à moi d'être vrai, c'eft au lecteur d'être jufte. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de C.........x me rendit la maifon de fa mère encore plus agréable par le mérite & l'efprit de la nouvelle mariée, jeune perfonne très-aimable, & qui parut me diftinguer parmi les fcribes de M. D...n. Elle étoit fille

unique de Mde. la vicomteſſe de R..........t, grande amie du comte de F....., & par contre-coup de G.... qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduiſis chez ſa fille; mais leurs humeurs ne ſe convenant pas, cette liaiſon n'eût point de ſuite, & G...., qui dès-lors viſoit au ſolide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs & qui lui convinſſent, ſans ſe mêler d'aucune intrigue, ni chercher du crédit parmi les grands, Mde. D... n, ne trouvant pas dans Mde. de C.........x toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit ſa maiſon fort triſte, & Mde. de C.........x, fière de ſon mérite, peut-être de ſa naiſſance, aima mieux renoncer aux agrémens de la ſociété, & reſter preſque ſeule dans ſon appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne ſe ſentoit pas faite. Cette eſpèce d'exil augmenta mon attachement pour elle, par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'eſprit métaphyſique & penſeur, quoique par fois un peu ſophiſtique. Sa converſation, qui n'étoit point du tout

celle d'une jeune femme qui sort du couvent, étoit pour moi très-attrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans. Son teint étoit d'une blancheur éblouissante; sa taille eut été grande & belle, si elle se fut mieux tenue. Ses cheveux d'un blond cendré & d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge, & m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes févères que je venois de me faire, & que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle & de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête-à-tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, & à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant, ni lui jeter un œillade. Cinq ou six ans plus tard, je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, & qu'une autre qu'elle auroit les premiers & les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez Mde. D...n je m'étois toujours contenté de mon

fort, sans marquer aucun désir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de F.,....l, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année M. de F.......l, qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large & dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer son caissier étoit vieux, riche, & vouloit se retirer. M. de F.......l m'offrit cette place, & pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que Dudoyer, qui me parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisit pas de bonne foi, j'acquis lentement & mal les connoissances dont j'avois besoin, & tout cet ordre de comptes, embrouillés à dessein, ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante, assez pour pouvoir l'exercer ron-

dement. J'en commençai même les fonctions; je tenois les régiſtres & la caiſſe; je donnois & recevois de l'argent, des récépiſſés, & quoique j'euſſe auſſi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre ſage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureuſement, comme je commençois à me mettre en train, M. de F.......l fit un petit voyage, durant lequel je reſtai chargé de ſa caiſſe, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les ſoucis, l'inquiétude d'eſprit que me donna ce dépôt, me firent ſentir que je n'étois point fait pour être caiſſier, & je ne doute point que le mauvais ſang que je me fis durant cette abſence, n'ait contribué à la maladie où je tombai après ſon retour.

J'ai dit dans ma première partie que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la veſſie me fit éprouver durant mes premières années une rétention preſque continuelle, & ma tante Suſon, qui prit ſoin de moi, eut des

peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant, ma robuste constitution prit enfin le dessus, & ma santé s'affermit tellement durant ma jeunesse, qu'excepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, & de fréquentes ardeurs dans la vessie, que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans, sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus, fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage & les terribles chaleurs que j'avois souffertes renouvelèrent ces ardeurs, & me donnèrent des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, & n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle

je n'ai jamais recouvré ma première ſanté.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au mauſſade travail de cette maudite caiſſe, je retombai plus bas qu'auparavant, & je demeurai dans mon lit cinq ou ſix ſemaines dans le plus triſte état que l'on puiſſe imaginer. Mde. D...n m'envoya le célèbre Morand qui, malgré ſon habileté & la délicateſſe de ſa main, me fit ſouffrir des maux incroyables. Il me conſeilla de recourir à Daran, qui parvint en effet à me ſoulager; mais en rendant compte à Mde. D...n de mon état, Morand lui déclara que dans ſix mois je ne ſerois pas en vie. Ce diſcours, qui me parvint, me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur mon état, & ſur la bêtiſe de ſacrifier le repos & l'agrément du peu de jours qui me reſtoient à vivre à l'aſſujettiſſement d'un emploi pour lequel je ne me ſentois que du dégoût. D'ailleurs comment accorder les ſévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit ſi peu? & n'aurois-je pas bonne grâce, caiſſier d'un receveur-général

général des finances, à prêcher le désintéressement & la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, & durant ma convalescence je me confirmai de sens-froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune & d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance & la pauvreté, le peu de temps qu'il me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, & à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre & les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, & plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être ou du moins le plus utile à la vertu que mortel ait jamais conçu; mais tan-

dis que je foulois aux pieds les jugemens insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands, & des soi-disant sages, je me laissois subjuguer & mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui jaloux de me voir marcher seul dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, & commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie: ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire ; mais ils ne purent me pardonner de donner par ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié, mon humeur facile & douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, & je n'eus pas un seul ennemi. Mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très-grand malheur; un plus grand encore fut d'être

environné de gens qui prenoient ce nom, & qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trâme; je n'en montre ici que l'origine, on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple : ce fut de copier la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût & le seul qui sans assujettissement personnel put me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, & faisant taire la vanité de caissier d'un financier, je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, & je m'en suis si peu repenti que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussitôt que je pourrai.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le

prix, Diderot ſe chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication & l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout par deſſus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un ſuccès pareil.*

Cette faveur du public, nullement briguée & pour un auteur inconnu, me donna la première aſſurance véritable de mon talent, dont malgré le ſentiment interne, j'avois toujours douté juſqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre, & je jugeai qu'un copiſte de quelque célébrité dans les lettres, ne manqueroit vraiſemblablement pas de travail.

Sitôt que ma réſolution fut bien priſe & bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de F.......l pour lui en faire part, pour le remercier, ainſi que Mde. D...n, de toutes leurs bontés, & pour leur demander leur pratique. F.......l ne comprenant rien à ce billet, & me croyant encore dans le tranſport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma réſolution ſi bien priſe qu'il ne put par-

venir à l'ébranler. Il alla dire à Mde. D...n & à tout le monde que j'étois devenu fou ; je laissai dire, & j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure ; je quittai la dorure & les bas blancs, je pris une perruque ronde, je posai l'épée, je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable : Grâce au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est ! M. de F.......l eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur du jeune C........x, & connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* (*). Quelqu'austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau & en quantité, reste de mon équipage de Venise, & pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en

(*) Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment, par F.......l & ses consorts : mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors & long-temps après à tout le monde jusqu'à la formation du complot, & dont les gens de bon sens & de bonne-foi ont dû conserver le souvenir.

faire un objet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne laiſſoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette ſervitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuſes étoient à vêpres & que j'étois au concert ſpirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une leſſive qu'on venoit de faire. On vola tout, & entr'autres quarante-deux chemiſes à moi de très-belle toile, & qui faiſoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voiſins dépeignirent un homme qu'on avoit vu ſortir de l'hôtel portant des paquets à la même heure, Thérèſe & moi ſoupçonnâmes ſon frère, qu'on ſavoit être un très-mauvais ſujet. La mère repouſſa vivement ce ſoupçon, mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous reſta malgré qu'elle en eut. Je n'oſai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne ſe montra plus chez moi, & diſparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le ſort de Thérèſe & le mien, de tenir à une famille ſi mêlée, & je l'exhortai plus

que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, & je n'en ai plus eu depuis lors que de très-commun, plus assortissant aû reste de mon équipage.

Ayant ainsi completté ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide & durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner par la crainte du blâme de ce qui étoit bon & raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, & m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant, & je crois que les médecins auxquels je me livrai me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand,

Daran, Helvétius, Malouin, Thyerri, qui, tous très-favans, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, & m'affoiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisannes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant apperçu que les sondes de Daran, qui seules me faisoient quelqu'effet, & sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un soulagement momentané, je me fis faire à grands fraix d'immenses provisions de sondes pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vint à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut avec tout ce qui m'en reste, que j'en aye acheté pour cinquante louis.

On sent qu'un traitement si coûteux,

ſi douloureux, ſi pénible, ne me laiſſoit pas travailler ſans diſtraction, & qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner ſon pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre diſtraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon diſcours eut-il paru que les défenſeurs des lettres fondirent ſur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits Meſſieurs Joſſe, qui n'entendoient pas même la queſtion, vouloir en décider en maîtres, je pris la plume, & j'en traitai quelques-uns de manière à ne pas laiſſer les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba ſous ma plume, fut rudement mal mené dans une lettre à M. G.... Le ſecond fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort, & ſans manquer de reſpect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je ſavois qu'un Jéſuite, appelé le P. de Menou, y avoit mis la

main; je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince & ce qui étoit du moine, & tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai chemin faisant un anachorisme, que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier & plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir à faire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, & j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit : *J'ai mon compte, je ne*

m'y frotte plus. Depuis lors je reçus de lui diverses marques d'estime & de bienveillance; dont j'aurai quelques-unes à citer, & mon écrit courut tranquillement la France & l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire auquel je ne m'étois pas attendu : ce même M. Bordes, de Lyon, qui dix ans auparavant m'avoit fait beaucoup d'amitiés & rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse, & je ne lui avois pas envoyé mes écrits faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort, & il m'attaqua, honnêtement toutefois, & je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien; mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs pour faire contre moi d'affreux libelles, & fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de

temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité & peu de profit pour ma bourse. Pissot, alors mon libraire, me donnant toujours très-peu de chose de mes brochures, souvent rien du tout; &, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps, en tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit; cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers, c'étoit le moyen de faire mal l'un & l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujettissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité : l'on vouloit connoître cet homme bisarre qui ne recherchoit personne, & ne se soucioit de rien que de vivre libre & heureux à sa manière : c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus

ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance, & de quelque façon que je m'y prisse, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre & indépendant. Je voulois vivre de mon métier; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle, à tant par personne. Je ne connois pas d'assujettissement plus avilissant & plus cruel que celui-là. Je n'y vis de remède que de refuser les cadeaux grands & petits, & de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma résistance & me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu, si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres, & pour se venger de les voir

rejetées, taxoit mes refus d'arrogance & d'oſtentation.

On ſe doutera bien que le parti que j'avois pris, & le ſyſtême que je voulois ſuivre n'étoient pas du goût de Mde. le Vaſſeur. Tout le déſintéreſſement de la fille ne l'empêchoit pas de ſuivre les directions de ſa mère, & les *gouverneuſes*, comme les appeloit Gauſſecourt, n'étoient pas toujours auſſi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choſes, j'en vis aſſez pour juger que je ne voyois pas tout, & cela me tourmenta moins par l'accuſation de connivence, qu'il m'étoit aiſé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout ſans ſuccès; la maman me faiſoit paſſer pour un grondeur éternel, pour un bourru. C'étoient avec mes amis des chuchoteries continuelles; tout étoit myſtère & ſecret pour moi dans mon ménage, & pour ne pas m'expoſer ſans ceſſe à des orages, je n'oſois plus m'informer de ce qui s'y paſſoit. Il auroit fallu pour me

tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je favois crier & non pas agir; on me laiffoit dire & l'on alloit fon train.

Ces tiraillemens continuels & les importunités journalières auxquelles j'étois affujetti me rendirent enfin ma demeure & le féjour de Paris défagréables. Quand mes incommodités me permettoient de fortir, & que je ne me laiffois pas entraîner ici ou là par mes connoiffances, j'allois me promener feul, je rêvois à mon grand fyftême, j'en jetois quelque chofe fur le papier, à l'aide d'un livret blanc & d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les défagrémens imprévus d'un état de mon choix me jetèrent par diverfion tout-à-fait dans la littérature, & voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile & l'humeur qui m'en faifoient occuper.

Une autre chofe y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde fans en avoir le ton, fans être en état de le prendre & de m'y pouvoir affujettir, je m'avifai d'en prendre un à moi qui m'en

dispensât. Ma sotte & maussade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris pour m'enhardir le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique & caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu, & c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux & plus long-temps qu'on n'auroit dû l'attendre d'un effet si contraire à mon naturel. Cependant, malgré la réputation de misantropie que mon extérieur & quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que dans le particulier je soutins toujours mal mon personnage, que mes amis & mes connoissances menoient cet ours si farouche comme un agneau, & que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fut.

Le Devin du village acheva de me

mettre à la mode, & bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances, mais deux seuls amis de choix, Diderot & G..... Par un effet du désir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils se convinrent, & s'unirent encore plus étroitement entr'eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoissances sans nombre, mais G...., étranger & nouveau venu, avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez Mde. de C.........x, chez Mde. D'.....y, chez le baron d'H.....k, avec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens, cela étoit tout simple; mais aucun des siens ne

devint jamais le mien ; voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de F....., il nous donnoit souvent à dîner chez lui ; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de F....., ni du comte de S.......g son parent, très-familier avec G...., ni d'aucune des personnes tant hommes que femmes avec lesquelles G.... eut par eux des liaisons J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, & m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long-temps avant que G.... le connût lui-même, & je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse & d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à-peu-près au temps dont je parle, envers le même G...., avec lequel il étoit très-étroitement lié. G...., après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle.

F.., s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux & de vouloir supplanter C.....c. La belle se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique, & s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passoit les jours & les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe; & du reste, sans agitation, sans douleur, sans fièvre, & restant comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal & moi nous partageâmes sa garde: l'abbé, plus robuste & mieux portant, y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble, & l'un ne partoit jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de F....., alarmé, lui amena Sénac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne seroit rien, & n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du mé-

decin, & je le vis fourire en fortant. Cependant le malade refta plufieurs jours immobile, fans prendre ni bouillon ni quoique ce fût que des cerifes confites que je lui mettois de temps en temps fur la langue, & qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il fe leva, s'habilla & reprit fon train de vie ordinaire, fans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je fache, à l'abbé Raynal, ni à perfonne de cette fingulière léthargie, ni des foins que nous lui avions rendus, tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laiffa pas de faire du bruit, & c'eut été réellement une anecdote merveilleufe que la cruauté d'une fille d'opéra eut fait mourir un homme de défefpoir. Cette belle paffion mit G.... à la mode; bientôt il paffa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute efpèce. Cette opinion le fit rechercher & fêter dans le grand monde, & par-là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait; car tous les fentimens vifs dont il faifoit parade étoient ceux qu'avec moins

de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réussit dans le monde, mais je n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour: G...., vous me négligez, je vous le pardonne; quand la première ivresse des succès bruyans aura fait son effet, & que vous sentirez le vide, j'espère que vous reviendrez à moi, & vous me retrouverez toujours : quant à présent ne vous gênez point; je vous laisse libre & je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, & se mit si bien à son aise que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec Mde. D'.....y qu'il le fut dans la suite, étoit la maison du baron d'H.... .k. Ce dit baron étoit un fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune dont il usoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres & de mérite, & par son savoir & ses lumières, tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis longtemps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que

mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis : Vous êtes trop riche. Il s'obstina, & vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance qui devint amitié, sitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit plusieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la C.......e chez Mde. D'.....y, avec laquelle il étoit très-bien. Nous ne fîmes que dîner ensemble, il repartit le même jour. Mais nous causâmes quelques momens après le dîné. Mde. D'.....y lui avoit parlé de moi & de mon opéra des Muses galantes. Duclos, doué de trop grands talens pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant, renforcé par la connoissance, ma timidité, ma paresse me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de

lui que sa complaisance : mais encouragé par mon premier succès & par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir; & ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, & à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture & la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, & dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, & durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme sitôt vu qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme, cependant, qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut Mde. la marquise de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frère avoit précédé M. de M....... dans l'ambassade de Venise, & que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Mde. de Créqui m'écrivit ; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelque-

fois; j'y vis plusieurs gens de lettres, & entr'autres M. S....., l'auteur de Spartacus, de Barnevelt, &c. devenu depuis lors mon implacable ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien cruellement persécuté.

On voit que pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, & qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois pour le bien faire; aussi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes, ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable, & me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont Mde. le Vasseur connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. G.... y vint une fois avec nous (*). Le vicaire avoit de

(*) Puisque j'ai négligé de raconter une petite

la voix, chantoit bien, & quoiqu'il ne sût pas la musique, il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité & de précision. Nous y passions le temps à chanter les trios que j'avois composés à C........x. J'y en fis deux ou trois nouveaux sur des paroles que G.... & le vicaire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trois faits & chantés dans des momens de bien pure joie, & que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique Mlle. Davenport en a peut-être déjà fait des papillottes; mais ils méritoient d'être conservés, & sont pour la plupart d'un très-bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages, où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, & où je m'égayois fort aussi, que j'écrivis au vicaire fort rapidement & fort mal une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

mais mémorable aventure, que j'eus là avec ledit M. G...., un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de St. Vandrille, je n'y reviendrai pas; mais en y repensant dans la suite, j'en conclus qu'il couvoit dès-lors au fond de son cœur le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

J'avois, plus près de Paris, une autre ſtation fort de mon goût, chez M. Muſſard, mon compatriote, mon parent & mon ami, qui s'étoit fait à Paſſy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paiſibles momens. M. Muſſard étoit un joailler, homme de bon ſens, qui, après avoir acquis dans ſon commerce une fortune honnête, & avoir marié ſa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent-de-change, & maître d'hôtel du roi, prit le ſage parti de quitter ſur ſes vieux jours le négoce & les affaires, & de mettre un intervalle de repos & de jouiſſance entre les tracas de la vie & la mort. Le bon-homme Muſſard, vrai philoſophe de pratique, vivoit ſans ſouci dans une maiſon très-agréable, qu'il s'étoit bâtie, & dans un très-joli jardin, qu'il avoit bâti de ſes mains. En fouillant à fond de cuve les terraſſes de ce jardin, il trouva des coquillages foſſiles, & il en trouva en ſi grande quantité, que ſon imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, & qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, & que

la terre entière n'étoit que du crou. Toujours occupé de cet objet & de ses singulières découvertes, il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se feroient enfin tournées dans sa tête en systême, c'est-à-dire, en folie, si très-heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis auxquels il étoit cher, & qui trouvoient chez lui l'asyle le plus agréable, la mort ne fut venue le leur enlever par la plus étrange & cruelle maladie. C'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que, durant très-long-temps, on en trouvât la cause, & qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler sans des serremens de cœur les derniers temps de ce pauvre & digne homme, qui nous recevant encore avec tant de plaisir, Lenieps & moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure; qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux les repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes

d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai paffé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête, je mets l'abbé Prévôt, homme très-aimable & très-fimple, dont le cœur vivifioit fes écrits, dignes de l'immortalité, & qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans la fociété du fombre coloris qu'il donnoit à fes ouvrages; le médecin Procope, petit Efope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur pofthume du defpotifme oriental, & qui, je crois, étendoit les fyftêmes de Muffard fur la durée du monde. En femmes, Mde. D...., nièce de V......., qui, n'étant alors qu'une bonne femme, ne faifoit pas encore du bel efprit; Mde. Vanloo, non pas belle affurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; Mde. de Valmalette elle-même, qui chantoit auffi, & qui, quoique fort maigre, eût été fort aimable, fi elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à-peu-près la fociété de M. Muffard, qui m'auroit affez plu, fi fon tête-à-tête avec fa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage,

& je puis dire que pendant plus de ſix mois j'ai travaillé à ſon cabinet avec autant de plaiſir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Paſſy me ſeroient ſalutaires, & qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, & je fus paſſer à Paſſy huit à dix jours, qui me firent plus de bien, parce que j'étois à la campagne, que parce que j'y prenois les eaux. Muſſard jouoit du violoncelle, & aimoit paſſionnément la muſique italienne. Un ſoir nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, & ſurtout des *opere buffe* que nous avions vues l'un & l'autre en Italie, & dont nous étions tous deux tranſportés. La nuit ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car les amours de Ragonde n'y reſſembloient point du tout. Le matin en me promenant & prenant les eaux, je fis quelques manières de vers très à la hâte; & j'y adaptai des chants qui me vinrent

en les faifant. Je barbouillai le tout dans une efpèce de fallon voûté qui étoit au haut du jardin, & au thé je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Muffard & à Mlle. Du Vernois fa gouvernante, qui étoit en vérité une très-bonne & aimable fille. Les trois morceaux que j'avois efquiffés étoient le premier monologue : *J'ai perdu mon ferviteur ;* l'air du Devin : *l'Amour croît s'il s'inquiète ;* & le dernier duo : *A jamais, Colin, je t'engage*, &c. J'imaginois fi peu que cela valut la peine d'être fuivi, que, fans les applaudiffemens & les encouragemens de l'un & de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons & n'y plus penfer, comme j'ai fait tant de fois pour des chofes du moins auffi bonnes ; mais ils m'excitèrent fi bien, qu'en fix jours mon drame fut écrit, à quelques vers près, & toute ma mufique efquiffée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif & tout le rempliffage, & j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois femaines mes fcènes furent mifes au net & en état d'être repréfentées. Il n'y manquoit que le di-

vertissement, qui ne fut fait que longtemps après.

Echauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, & j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées; comme on dit que Lulli fit une fois jouer Armide pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement pour jouir de ma pièce la faire passer à l'opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées, & d'ailleurs, le mauvais succès des Muses galantes me faisoit prévoir celui du Devin, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, & se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition, & les *petits violons* (*) qui la dirigèrent ne furent

(*) C'est ainsi qu'on appeloit Rebel & Francœur, qui s'étoient fait connoître dès leur jeunesse en allant ensemble jouer du violon dans les maisons.

eux-mêmes quel en étoit l'auteur, qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain dans toutes les sociétés on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des Menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, & le débat entr'eux devint si vif, qu'un jour à l'opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi; je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, & la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché, & où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle, & marchoit avec le débit de la

parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil & Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quand tout fut prêt, & le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec Mlle. F.., G....., & je crois l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'opéra & de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin, Mlle. Fel Colette, Cuvillier le Devin; les chœurs étoient ceux de l'opéra. Je dis peu de chose; c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait, & malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeûner au café du grand commun. Il y avoit-là beaucoup de

monde. On parloit de la répétition de la veille, & de la difficulté qu'il y avoit d'y entrer. Un officier qui étoit-là, dit qu'il y étoit entré sans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très-clair que celui qui parloit si savamment de cette répétition n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat & avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de St. Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit malgré son impudence & malgré moi: tandis qu'il débitoit ses mensonges, je rougissois, je baissois les yeux, j'étois sur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire

dans l'erreur & de bonne foi. Enfin tremblant que quelqu'un ne me reconnût & ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire, & baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plutôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroroient sur sa relation. Je m'apperçus dans la rue que j'étois en sueur, & je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu & nommé avant ma sortie, on m'auroit vû la honte & l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces momens critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parce qu'il est presqu'impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essayerai toutefois de rapporter comment & sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe & perruque assez mal peignée.

Prenant ce défaut de déçence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale & toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, & qui étoit la sienne. C'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se place le roi avec Mde. de Pompadour. Environné de dames & seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise; je me demandai si j'étois à ma place? si j'y étois mis convenablement? & après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis: oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis: je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, & qu'après tout,

personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail & de mes talens. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis, si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir en quelque lieu que ce soit d'être mis selon l'état que j'ai choisi; mon extérieur est simple & négligé, mais non crasseux, ni mal-propre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, & que selon les temps & les modes elle est quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent; eh que m'importe! je dois savoir endurer le ridicule & le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide si j'eusse eu besoin de l'être. Mais soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'apperçus rien que d'obligeant & d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même & sur le sort de

ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjugua si bien, que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut très-mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée & bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise & d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, & pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce & l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges, & qui s'entre-

disoient à demi-voix: cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, & je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treitorens. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs, mais elle fut courte; & je me livrai bientôt pleinement & sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur, & sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré comme je l'étois sans cesse du désir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, & surtout à la cour, un jour de

première repréſentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en ſouvenir; car l'effet en fut unique.

Le même ſoir M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain ſur les onze heures, & qu'il me préſenteroit au roi. M. de Cury qui me fit ce meſſage, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agiſſoit d'une penſion, & que le roi vouloit me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui ſuivit une auſſi brillante journée fut une nuit d'angoiſſe & de perplexité pour moi? Ma première idée, après celle de cette préſentation, ſe porta ſur un fréquent beſoin de ſortir qui m'avoit fait beaucoup ſouffrir le ſoir même au ſpectacle; & qui pouvoit me tourmenter le lendemain quand je ſerois dans la gallerie ou dans les appartemens du roi parmi tous ces grands, attendant le paſſage de ſa Majeſté. Cette infirmité étoit la principale cauſe qui me tenoit écarté des cercles, & qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes L'idée ſeule de l'état où ce beſoin pouvoit me mettre, étoit capable de me le donner au point de

m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa Majesté, qui daignoit s'arrêter & m'adresser la parole. C'étoit-là qu'il falloit de la justesse & de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité, qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire? Je voulois, sans quitter l'air & le ton févère que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande & utile vérité dans une louange belle & méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire, & j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment & sous les yeux de toute la cour, s'il alloit m'é-

chapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires ? Ce danger m'allarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, à ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eut imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance & de désintéressement ? Il ne falloit plus que flatter ou me taire en recevant cette pension : encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée ? Que de pas à faire, que de gens à solliciter ! Il m'en coûteroit plus de soins, & bien plus désagréables, pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc en y renonçant prendre un parti très-conséquent à mes principes, & sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à G.... qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, & je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, & fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde,

m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plutôt fait, & contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même qu'il ne se seroit pas conduit ainsi. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet, où il me détailla les succès de ma pièce & l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, Sa Majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur, j'ai perdu tout mon bonheur.* Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une seconde représentation du Devin, qui constatoit aux yeux de tout le public le plein succès de la première.

Deux jours après, comme j'entrois le soir sur les neuf heures chez Mde. D'... .y, où j'allois souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit signe d'y monter; j'y monte : c'étoit Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que, sur pareil sujet, je n'aurois pas attendu d'un philosophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi, mais il m'en fit un terrible de mon

indifférence pour la penſion. Il me dit que ſi j'étois déſintéreſſé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de Mde. le Vaſſeur & de ſa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen poſſible & honnête de leur donner du pain; & comme on ne pouvoit pas dire après tout que j'euſſe refuſé cette penſion, il ſoutint que puiſqu'on avoit paru diſpoſé à me l'accorder, je devois la ſolliciter & l'obtenir à quelque prix que ce fût. Quoique je fuſſe touché de ſon zèle, je ne pus goûter ſes maximes, & nous eûmes à ce ſujet une diſpute très-vive, la première que j'aie eue avec lui; & nous n'en avons jamais eu que de cette eſpèce, lui me preſcrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, & moi m'en défendant, parce que je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener ſouper chez Mde. D'.....y, il ne le voulut point; & quelqu'effort que le déſir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps, pour l'engager à la voir, juſqu'à la mener à ſa porte, qu'il nous tint fer-

mée, il s'en eſt toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très-mépriſans. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle & avec lui, qu'ils ſe lièrent, & qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot & G.... ſemblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuſes ; leur faiſant entendre que ſi elles n'étoient pas plus à leur aiſe, c'étoit mauvaiſe volonté de ma part, & qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de ſel, un bureau à tabac, & je ne ſais quoi encore, par le crédit Mde. D'.....y. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainſi que d'H.....k, dans leur ligue, mais le premier s'y refuſa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manège ; mais je ne l'appris bien diſtinctement que long-temps après, & j'eus ſouvent à déplorer le zèle aveugle & peu diſcret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triſte ſolitude, travailloient dans leur idée à me rendre heu-

reux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

Le carnaval suivant 1753, le Devin fut joué à Paris, & j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture & le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, & dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très-agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'opéra, on ne m'entendit seulement pas, & il fallut coudre des chants & des danses à l'ordinaire: cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne déparent point les scènes; réussit très-médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, & je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord & qu'il est gravé; & ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire, traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, & a paru, même au public, tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, & je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pour-

tant fait une feconde avec fon confentement; mais il a dû fe tenir encore plus honoré de cette exception que fi je n'en avois fait aucune.

J'ai fur cette pièce beaucoup d'anecdotes fur lefquelles des chofes plus importantes à dire ne me laiffent pas le loifir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le fupplément. Je n'en faurois pourtant omettre une qui peut avoir trait à tout ce qui fuit. Je vifitois un jour dans le cabinet du baron d'H.....k fa mufique; après en avoir parcouru de beaucoup d'efpèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin: voilà des pièces qui ont été compofées pour moi; elles font pleines de goût, bien chantantes, perfonne ne les connoît ni ne les verra que moi feul. Vous en devriez choifir quelqu'une pour l'inférer dans votre divertiffement. Ayant dans la tête des fujets d'airs & de fymphonies, beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me fouciois très-peu des fiens. Cependant il me preffa tant, que par complaifance je choifis une paftorelle que j'abrégeai, &

que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après, & tandis qu'on repréfentoit le Devin, entrant un jour chez G...., je trouvai du monde autour de fon clavecin, d'où il fe leva brufquement à mon arrivée. En regardant machinalement fur fon pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'H.....k ouvert précifément à cette même pièce qu'il m'avoit preffée de prendre, en m'affurant qu'elle ne fortiroit jamais de fes mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert fur le clavecin de M. D'.....y, un jour qu'il y avoit mufique chez lui. G..... ni perfonne ne m'a jamais parlé de cet air, & je n'en parle ici moi-même que parce qu'il fe répandit quelque temps après un bruit, que je n'étois pas l'auteur du Devin du village. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je fuis perfuadé que fans mon dictionnaire de mufique, on auroit dit à la fin que je ne la favois pas. (*)

(*) Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le dictionnaire.

Quelque

Quelque temps avant qu'on donnât le Devin du village, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer fur le théâtre de l'opéra, fans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fuffent déteftables & que l'orcheftre, alors très-ignorant, eftropiât à plaifir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laifsèrent pas de faire à l'opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaifon de ces deux mufiques, entendues le même jour fur le même théâtre, déboucha les oreilles françoifes; il n'y eut perfonne qui pût endurer la traînerie de leur mufique après l'accent vif & marqué de l'italienne; fitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre & de mettre les bouffons à la fin. On donnoit Eglé, Pigmalion, le Sylphe; rien ne tenoit. Le feul Devin du village foutint la comparaifon, & plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je compofai mon Intermède, j'avois l'efprit rempli de ceux-là; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, & j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les pafferoit en revue à côté de

lui. Si j'euſſe été un pillard, que de vols feroient alors devenus manifeſtes, & combien on eut pris foin de les faire fentir! Mais rien : on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma muſique la moindre réminiſcence d'aucune autre, & tous mes chants comparés aux prétendus originaux, ſe ſont trouvés auſſi neufs que le caractère de muſique que j'avois créé. Si l'on eut mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en feroient fortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la muſique italienne des ſectateurs très-ardens. Tout Paris ſe diviſa en deux partis plus échauffés que s'il ſe fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puiſſant, plus nombreux, compoſé des grands, des riches & des femmes, ſoutenoit la muſique françoiſe; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthouſiaſte, étoit compoſé des vrais connoiſſeurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit pelotton ſe raſſembloit à l'opéra ſous la loge de la reine. L'autre parti rempliſſoit le reſte du parterre & de la ſalle; mais ſon foyer principal étoit ſous la loge du roi. Voilà

d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *Coin du roi* & de *Coin de la reine.* La dispute en s'animant produisit des brochures. Le Coin du roi voulut plaisanter; il fut moqué par le *Petit Prophête*; il voulut se mêler de raisonner; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise.* Ces deux petits écrits, l'un de G.... & l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle; tous les autres sont déjà morts.

Mais le Petit Prophête, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, & ne fit pas la moindre peine à son auteur; au lieu que la Lettre sur la musique fut prise au sérieux, & souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement & du clergé. Le parlement venoit d'être exilé; la fermentation étoit au comble : tout menaçoit d'un prochain soulèvement. La brochure parut; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées : on ne

songea qu'au péril de la musique françoise, & il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille & l'exil, & la lettre-de-cachet alloit être expédiée, si M. de Voyer n'en eut fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote.

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes; ma vie même fut en danger. L'orchestre de l'opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirois. On me le dit; je n'en fus que plus assidu à l'opéra, & je ne sus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot, en me faisant escorter à mon insçu à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'opéra. Le premier ex-

ploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, & cela de la façon la plus malhonnête qu'il fut possible, c'est-à-dire, en me les faisant refuser publiquement à mon passage ; de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité : car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, & que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés ; mais outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les règles, ce paiement n'avoit rien de commun avec le droit d'entrées formellement stipulé, & qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité & de brutalité, que le public, alors dans sa plus

grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimément choqué, & tel qui m'avoit insulté la veille crioit le lendemain tout haut dans la salle qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, & qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien *qu' ogn' un ama la giustizia in casa d' altrui.*

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre; c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'A......., qui avoit le département de l'opéra, & je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans replique, & qui demeura sans réponse & sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, & ne contribua pas à augmenter l'estime très-médiocre que j'eus toujours pour son caractère & pour ses talens. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'opéra en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort ce seroit voler, du fort au foible c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, & suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de Mde. de Pompadour pour la représentation de Bellevue, où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'opéra, & cinq cent francs de Pissot pour la gravure; ensorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur & ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'Emile, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation & trois ans de travail: mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce par les chagrins infinis qu'elle m'attira. Elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans G...., ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance, cette cor-

dialité, cette franchise, ce plaisir de me voir que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassembloit par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, & je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai long-temps ce choquant abandon, & voyant que Mde. d'H.....k, qui étoit douce & aimable, me recevoit toujours bien, je supportois les grossiéretés de son mari tant qu'elles furent supportables. Mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, & avec une telle brutalité devant Diderot, qui ne dit pas un mot, & devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur & la modération de mes réponses, qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui & de sa maison; tandis qu'il ne s'exprimoit jamais sur mon compte qu'en termes outrageans, méprisans, sans me désigner autrement que par ce *petit cuistre*, & sans pouvoir cependant arti-

culer aucun tort d'aucune efpèce que j'aie eu jamais avec lui ni avec perfonne à laquelle il prit intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions & mes craintes. Pour moi, je crois que mefdits amis m'auroient pardonné de faire des livres, & d'excellens livres, parce que cette gloire ne leur étoit pas étrangère, mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les fuccès brillans qu'eut cet ouvrage, parce qu'aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'afpirer aux mêmes honneurs. Duclos feul, au-deffus de cette jaloufie, parut même augmenter d'amitié pour moi, & m'introduifit chez Mlle. Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de careffes, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'H.....k.

Tandis qu'on jouoit le Devin du village à l'opéra, il étoit auffi queftion de fon auteur à la comédie françoife, mais un peu moins heureufement. N'ayant pu dans fept ou huit ans faire jouer mon Narciffe aux italiens; je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des

acteurs dans le françois, & j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux françois plutôt que chez eux. Je parlai de ce désir au comédien La Noue, avec lequel j'avois fait connoissance, & qui, comme on sait, étoit homme de mérite & auteur. Narcisse lui plut, il se chargea de le faire jouer anonyme, & en attendant, il me procura les entrées, qui me furent d'un grand agrément; car j'ai toujours préféré le théâtre françois aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement, & représentée sans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens & bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gaussin & Grandval jouoient les rôles d'amoureuses, & quoique l'intelligence du tout fût manquée à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris & touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, & d'en souffrir même une seconde représentation, sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai

tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin, & sortant du spectacle j'entrai au café de Procope où je trouvai Boissi & quelques autres, qui probablement s'étoient ennuyés comme moi. Là je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement où fièrement l'auteur de la pièce, & en parlant comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe fut fort admiré, & me parut très-peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait, & je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler qu'il n'y auroit eu de sotte honte à se taire. Cependant, comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée à la représentation, soutenoit la lecture, je la fis imprimer, & dans la préface, qui est un de mes bons écrits, je commençai à mettre à découvert mes principes un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait dans un ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je

penſe, en cette année 1753 que parut le Programme de l'académie de Dijon ſur l'origine de l'inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande queſtion, je fus ſurpris que cette académie eût oſé la propoſer; mais puiſqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, & je l'entrepris.

Pour méditer à mon aiſe ce grand ſujet, je fis à St. Germain un voyage de ſept ou huit jours avec Thérèſe, notre hôteſſe, qui étoit une bonne femme, & une de ſes amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faiſoit très-beau; ces bonnes femmes ſe chargèrent des ſoins & de la dépenſe; Thérèſe s'amuſoit avec elles, & moi, ſans ſouci de rien, je venois m'égayer ſans gêne aux heures des repas. Tout le reſte du jour, enfoncé dans la forêt, j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'hiſtoire; je faiſois main-baſſe ſur les petits menſonges des hommes, j'oſois dévoiler à nud leur nature, ſuivre le progrès du temps & des choſes qui l'ont défiguré, & comparant l'homme

de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon ame exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevoit auprès de la divinité, & voyant de-là mes semblables suivre dans l'aveugle route de leurs préjugés celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous!

De ces méditations résulta le discours sur l'inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, & pour lequel ses conseils me furent les plus utiles, (*) mais qui ne

(*) Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot & de G...., sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur & cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du Philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux, est de sa façon, & il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle

trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, & aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix, je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, & sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade & cette occupation firent du bien à mon humeur & à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de mon mal, je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans l'alléger, avoient épuisé mes forces & détruit mon tempérament. Au retour de St. Germain, je me trouvai plus de forces & me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication, & résolu de guérir ou mourir sans médecins & sans remèdes, je leur dis adieu pour jamais, & je me mis à vivre au jour la journée, restant coi quand je ne pouvois aller, & marchant sitôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à pré-

que lui avoit donné le donjon de Vincennes, & dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

tentions étoit ſi peu de mon goût ; les cabales des gens de lettres, leurs honteuſes querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchans dans le monde m'étoient ſi odieux, ſi antipathiques; je trouvois ſi peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchiſe dans le commerce même de mes amis, que, rebuté de cette vie tumultueuſe, je commençois à ſoupirer ardemment après le ſéjour de la campagne, & ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins paſſer les heures que j'avois de libres. Pendant pluſieurs mois, d'abord après mon dîné, j'allois me promener ſeul au bois de Boulogne, méditant des ſujets d'ouvrages, & je ne revenois qu'à la nuit.

G.........t avec lequel j'étois alors extrêmement lié, ſe voyant obligé d'aller à Genève pour ſon emploi, me propoſa ce voyage, j'y conſentis. Je n'étois pas aſſez bien pour me paſſer des ſoins de la gouverneuſe : il fut décidé qu'elle ſeroit du voyage, que ſa mère garderoit la maiſon, & tous nos arrangemens pris, nous partîmes tous trois enſemble le premier Juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience, qui, jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, & auquel je m'étois toujours livré sans réserve & sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très-petites journées. Je descendois & marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec G.........t, & que quand, malgré ses prières, je voulois descendre, elle descendoit & marchoit aussi. Je la grondai long-temps de ce caprice & même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à-ce qu'elle se vît forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. de G.........t, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs & de jouissances, travailloit depuis notre départ à corrompre une personne qui

n'étoit plus ni belle ni jeune, qui appartenoit à son ami, & cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, & par la vue des figures infâmes dont il étoit plein. Thérèse indignée lui lança une fois son vilain livre par la portière, & j'appris que le premier jour une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avoit employé tout le temps de ce tête-à-tête à des tentatives & des manœuvres plus dignes d'un satyre ou d'un bouc que d'un honnête-homme, auquel j'avois confié ma compagne & moi même. Quelle surprise! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi! Moi, qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentimens aimables & nobles qui font tout son charme, pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dedain, & d'ôter ma confiance & mon estime à un homme que j'aime & dont je me crois aimé! Le malheureux me cachoit sa turpitude; pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé

de lui cacher mon mépris, & de receler au fond de mon cœur des ſentimens qu'il ne devoit pas connoître. Douce & ſainte illuſion de l'amitié! G.........t leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber!

A Lyon, je quittai G.........t pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me réfoudre à paſſer derechef ſi près de maman ſans la revoir. Je la revis.... dans quel état, mon Dieu! quel aviliſſement! que lui reſtoit-il de ſa vertu première? Etoit-ce la même Mde. de Warens, jadis ſi brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adreſſé? Que mon cœur fut navré! Je ne vis plus pour elle d'autre reſſource que de ſe dépayſer. Je lui réitérai vivement & vainement les inſtances que je lui avois faites pluſieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paiſiblement avec moi, qui voulois conſacrer mes jours & ceux de Thérèſe à rendre les ſiens heureux. Attachée à ſa penſion, dont, cependant, quoiqu'exactement payée, elle ne tiroit rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je

lui fis encore quelque légère part de ma bourſe, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait ſi je n'euſſe été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un ſou. Durant mon ſéjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais, & vint me voir à Grange-canal. Elle manquoit d'argent pour achever ſon voyage; je n'avois pas ſur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèſe. Pauvre maman! Que je diſe encore ce trait de ſon cœur. Il ne lui reſtoit pour dernier bijou qu'une petite bague. Elle l'ôta de ſon doigt pour la mettre à celui de Thérèſe, qui la remit à l'inſtant au ſien en baiſant cette noble main qu'elle arroſa de ſes pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette! Il falloit tout quitter pour la ſuivre, m'attacher à elle juſqu'à ſa dernière heure, & partager ſon ſort quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Diſtrait par un autre attachement, je ſentis relâcher le mien pour elle, faute d'eſpoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis ſur elle, & ne la ſuivis pas. De tous les remords que j'ai ſentis en

ma vie, voilà le plus vif & le plus permanent. Je méritai par-là les châtimens terribles, qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler; puissent-ils avoir expié mon ingratitude! Elle fut dans ma conduite, mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris j'avois esquissé la dédicace de mon discours sur l'inégalité. Je l'achevai à Chambéry, & la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France, ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique, & honteux d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Evangile étant le même pour tous les Chrétiens, & le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on se mêloit d'ex-

pliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer & le culte & ce dogme inintelligible, & qu'il étoit par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme & de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon aversion naturelle pour la dispute & pour les partis. L'étude de l'homme & de l'univers m'avoit montré partout les causes finales & l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la Bible, & surtout de l'Evangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriser les basses & sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable deux manières d'être Chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est forme & discipline étoit dans chaque pays du ressort des

lois. De ce principe ſi ſenſé, ſi ſocial, ſi pacifique, & qui m'a attiré de ſi cruelles perſécutions, il s'enſuivoit que voulant être citoyen, je devois être proteſtant & rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me ſoumis même aux inſtructions du paſteur de la paroiſſe où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je déſirai ſeulement de n'être pas obligé de paroître en conſiſtoire. L'édit eccléſiaſtique, cependant, y étoit formel; on voulut bien y déroger en ma faveur, & l'on nomma une commiſſion de cinq ou ſix membres pour recevoir en particulier ma profeſſion de foi. Malheureuſement, le miniſtre Perdriau, homme aimable & doux, avec qui j'étois lié, s'aviſa de me dire qu'on ſe réjouiſſoit de m'entendre parler dans cette petite aſſemblée. Çette attente m'effraya ſi fort, qu'ayant étudié jour & nuit pendant trois ſemaines un petit diſcours que j'avois préparé, je me troublai lorſqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un ſeul mot, & je fis dans cette conférence le rôle du plus ſot écolier.

Les commiſſaires parloient pour moi, je répondois bêtement *oui* & *nom :* enſuite je fus admis à la communion & réintégré dans mes droits de citoyen : je fus inſcrit comme tel dans le rôle des gardes que payent les ſeuls citoyens & bourgeois, & j'aſſiſtai à un conſeil-général *extraordinaire* pour recevoir le ferment du ſyndic Muſſard. Je fus ſi touché des bontés que me témoignèrent en cette occaſion le conſeil, le conſiſtoire, & des procédés obligeans & honnêtes de tous les magiſtrats, miniſtres & citoyens que, preſſé par le bon-homme De Luc qui m'obſédoit ſans ceſſe, & encore plus par mon propre penchant, je ne ſongeai à retourner à Paris que pour diſſoudre mon ménage, mettre en règle mes petites affaires, placer Mde. le Vaſſeur & ſon mari, ou pourvoir à leur ſubſiſtance, & revenir avec Thérèſe m'établir à Genève pour le reſte de mes jours.

Cette réſolution priſe, je fis trève aux affaires ſérieuſes pour m'amuſer avec mes amis juſqu'au temps de mon départ. De tous ces amuſemens celui qui me plut davantage fut une promenade

autour du lac que je fis en bateau avec De Luc père, sa bru, ses deux fils, & ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, & dont je fis la description quelques années après dans la nouvelle Héloïse.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les De Luc dont j'ai parlé, furent le jeune V..... que j'avois déjà connu à Paris, & dont j'augurois mieux alors que je n'ai fait dans la suite; M. Perdriau, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société pleine de douceur & d'aménité me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller & syndic, auquel je lus mon discours sur l'inégalité (mais non pas la dédicace) & qui en parut transporté; le professeur Lullin avec lequel jusqu'à sa mort je suis resté en correspondance, & qui m'avoit même chargé d'emplettes

de

de livres pour la bibliothéque ; le professeur V ....., qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement & de confiance qui l'auroient dû toucher, si un t......... pouvoit être touché de quelque chose ; C....... commis & successeur de Gauffecourt qu'il voulut supplanter, & qui bientôt fut supplanté lui-même ; M..... de M..... ancien ami de mon père & qui s'étoit aussi montré le mien, mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique & prétendant aux Deux-cent, changea de maximes & devint ridicule avant sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage, fut M...... jeune homme de la plus grande espérance par ses talens, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, & qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, & le vengeur de son ami.

Au milieu de ces diſſipations je ne perdis ni le goût, ni l'habitude de mes promenades ſolitaires, & j'en faiſois ſouvent d'aſſez grandes ſur les bords du lac, durant leſquelles ma tête accoutumée au travail ne demeuroit pas oiſive. Je digérois le plan déjà formé de mes inſtitutions politiques, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une hiſtoire du Valais, un plan de tragédie en proſe, dont le ſujet, qui n'étoit pas moins que Lucrèce, ne m'ôtoit pas l'eſpoir d'attirer les rieurs, quoique j'oſaſſe laiſſer paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus ſur aucun théâtre françois. Je m'eſſayois en même temps ſur Tacite, & je traduiſis le premier livre de ſon hiſtoire, qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de ſéjour à Genève, je retournai au mois d'Octobre à Paris, & j'évitai de paſſer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec G.........t. Comme il entroit dans mes arrangemens de ne revenir à Genève que le printemps ſuivant, je repris pendant l'hiver mes habitudes & mes occupations,

dont la principale fut de voir les épreuves de mon discours sur l'inégalité, que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la République, & que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au Conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable, & cette dédicace, que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le Conseil, & des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils. Je reçus des particuliers, entr'autres de De Luc & de Jalabert, quelques complimens, & ce fut-là tout: je ne vis point qu'aucun Genevois me fut un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que dînant un jour à Clichy chez Mde. D...n avec C. ......n résident de la république & avec M. de Mairan, celui-ci

dit en pleine table que le Conseil me devoit un présent & des honneurs publics pour cet ouvrage, & qu'il se déshonoroit s'il y manquoit. C........n qui étoit un petit homme noir & méchant, n'osa rien répondre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire Mde. D...n. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen, qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, & que j'ai perdu dans la suite pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissans sur mon cœur n'y avoient concouru. M. D'.....y voulant ajouter une aîle qui manquoit au château de la C.......e, faisoit une dépense immense pour l'achever. Etant allé voir un jour avec Mde. D'.....y ces ouvrages, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin jusqu'au réservoir des eaux du parc qui touchoit la forêt de Montmorency, & où étoit un joli potager avec une

petite loge fort délabrée qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu ſolitaire & très-agréable m'avoit frappé quand je le vis pour la première fois avant mon voyage de Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon tranſport: Ah, Madame, quelle habitation délicieuſe! voilà un aſyle tout fait pour moi. Mde. D'.....y ne releva pas beaucoup mon diſcours; mais à ce ſecond voyage, je fus tout ſurpris de trouver au lieu de la vieille maſure, une petite maiſon preſqu'entièrement neuve, fort bien diſtribuée & très-logeable pour un petit ménage de trois perſonnes. Mde. D'.....y avoit fait faire cet ouvrage en ſilence & à très-peu de frais, en détachant quelques matériaux & quelques ouvriers de ceux du château. Au ſecond voyage elle me dit en voyant ma ſurpriſe : mon ours, voilà votre aſyle; c'eſt vous qui l'avez choiſi; c'eſt l'amitié qui vous l'offre; j'eſpère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été de mes jours plus vivement, plus délicieuſement ému; je mouillai de pleurs la main bienfaiſante de

mon amie, & si je ne fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Mde. D'....y, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela Mde. le Vasseur & sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage, & en attendant que le bâtiment fut sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, ensorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève; je compris que cet homme y feroit révolution, que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassoient de Paris, qu'il me faudroit batailler sans cesse, & que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite, que celui d'être un pédant insupportable, ou un lâche & mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans

ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, & je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussai-je fait seul, timide & parlant très-mal, contre un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde (*), & déjà l'idôle des femmes & des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même; mais je doute qu'avec tout mon zèle ardent & patriotique, j'eusse fait rien de grand & d'utile pour mon pays.

T....... qui dans le même temps à-peu-près fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris, & en emporta des trésors. A son arrivée il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Mde.

(*) Vieux mot qui signifie éloquence. *Note de l'Editeur.*

D'.....y souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai T....... à l'aller voir. Ils commencèrent ainsi sous mes auspices des liaisons qu'ils resserrèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée : sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les T.......s .... leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le D.....r pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, & cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournois dans ce temps-là chez M. d'H.....k. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée, ainsi que celle de Mde. F.......l, durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je

regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis fur ce fujet à M. d'H.....k. Ce trifte événement me fit oublier tous fes torts, & lorfque je fus de retour de Genève, & qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France, qu'il avoit fait pour fe diftraire, avec G..... & d'autres amis, j'allai le voir, & je continuai jufqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on fut dans fa cotterie que Mde. D'.....y, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les farcafmes tombèrent fur moi comme la grêle, fondés fur ce qu'ayant befoin de l'encens & des amufemens de la ville, je ne foutiendrois pas la folitude feulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laiffai dire & j'allai mon train. M. d'H.....k ne laiffa pas de m'être utile (*) pour placer le

(*) Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Long-temps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre en caufant avec ma femme de fon vieux bon-homme de père, que ce ne fut point M. d'H.....k, mais M. de Chenonceaux, alors un des adminiftrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois fi totalement perdu l'idée, & j'avois celle de M. d'H.....k fi préfente, que j'aurois juré pour ce dernier.

vieux bon-homme le Vaſſeur qui avoit plus de quatre-vingt ans, & dont ſa femme, qui s'en ſentoit ſurchargée, ne ceſſoit de me prier de la débarraſſer. Il fut mis dans une maiſon de charité où l'âge, & le regret, de ſe voir loin de ſa famille, le mirent au tombeau preſque en arrivant. Sa femme & ſes autres enfans le regrettèrent peu. Mais Therèſe, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu ſe conſoler de ſa perte, & d'avoir ſouffert que ſi près de ſon terme, il allât loin d'elle achever ſes jours.

J'eus à-peu-près dans le même temps une viſite à laquelle je ne m'attendois guères, quoique ce fut une bien ancienne connoiſſance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me ſurprendre un beau matin lorſque je ne penſois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé! Au lieu de ſes anciennes grâces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti ſon eſprit, ou tout ſon premier éclat tenoit à celui de

la jeunesse qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, & nous nous séparâmes assez froidement. Mais quand il fut parti, le souvenir de nos anciendes liaisons me rappela si vivement celui ne mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés à cette femme angelique, qui maintenant n'étoit guères moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de *Toune*, passée avec tant d'innocence & de jouissance entre ces deux charmantes filles, dont une main baisée avoit été l'unique faveur, & qui, malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs, si touchans, si durables, tous ces ravissans délires d'un jeune cœur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, & dont je croyois le temps passé pour jamais : toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée & sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah! combien j'en aurois versé sur leur retour tardif & funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris j'eus pendant

l'hiver qui précéda ma retraite un plaisir bien selon mon cœur, & que je goûtai dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nancy, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Luneville devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour, en jouant dans ce drame un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux & qui n'aimoit pas la satyre, fut indigné qu'on osât ainsi personaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit par l'ordre de ce prince à d'Alembert & à moi, pour m'informer que l'intention de Sa Majesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grâce du sieur Palissot. La grâce fut accordée, & M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je repliquai que c'étoit moins accorder une grâce que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins à force d'instances qu'il ne seroit

ſait mention de rien dans les régiſtres, & qu'il ne reſteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Treſſan, de témoignages d'eſtime & de conſidération dont je fus extrêmement flatté, & je ſentis en cette occaſion que l'eſtime des hommes qui en ſont dignes eux-mêmes, produit dans l'ame un ſentiment bien plus doux & plus noble que celui de la vanité. J'ai tranſcrit dans mon recueil les lettres de M. de Treſſan avec mes réponſes, & l'on en trouvera les originaux.

Je ſens bien que ſi jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le ſouvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace; mais j'en tranſmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entrepriſe toujours préſent à mes yeux, l'indiſpenſable devoir de la remplir dans toute ſon étendue, ne m'en laiſſeront point détourner par de plus foibles conſidérations qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique ſituation où je

me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports bons & mauvais. Mes confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens: je fais les unes & les autres avec la même franchise en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagemens que je n'en ai pour moi-même, & voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste & vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, & qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage? Mes Confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes qui y sont péniblement intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée & de celle de cet écrit, il ne verroit le jour qu'après ma mort & la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissans oppresseurs pour en effacer les traces, me for-

cent à faire pour les conſerver tout ce que me permettent le droit le plus exact & la plus ſévère juſtice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre perſonne, je ſouffrirois un opprobre injuſte & paſſager ſans murmure: mais puiſqu'enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de tranſmettre avec lui le ſouvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, & non tel que d'injuſtes ennemis travaillent ſans relâche à le peindre.

Fin du huitième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE NEUVIÈME.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison, & sitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la cotterie H...chique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, & qu'on me reverroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes chères Charmet-

tes & la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la retraite & la campagne; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs: à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement. A Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole, toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient par leur souvenir me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs & des désirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zèle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeois par ma situation particulière être en état de m'en passer, & pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois

pas un sou de rente, mais j'avois un nom, des talens ; j'étois sobre, & je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être, & ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr. On me savoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, & il pouvoit me suffire pour vivre en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du Devin du village & de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit, & plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier me promettoient, sans rançonner les libraires, des supplémens suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, & même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'oc-

cupoient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins & à mes désirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse & durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif, & au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits, qui, du vol que j'avois pris & que je me sentois en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance & même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentois qu'écrire pour avoir du pain, eut bientôt étouffé mon génie & tué mon talent, qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, & né uniquement d'une façon de penser élevée & fière, qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être, m'eut fait faire plus vîte que bien. Si le besoin du succès ne m'eut

pas plongé dans les cabales, il m'eut fait chercher à dire moins des choſes utiles & vraies que des choſes qui pluſſent à la multitude, & d'un auteur diſtingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non, j'ai toujours ſenti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illuſtre & reſpectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il eſt trop difficile de penſer noblement quand on ne penſe que pour vivre. Pour pouvoir, pour oſer dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de ſon ſuccès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, ſans aucun ſouci du reſte. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi je n'avois pas beſoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir ſi mes livres ne ſe vendoient pas, & voilà préciſément ce qui les faiſoit vendre.

Ce fut le 9 Août 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts ſéjours que j'ai fait depuis, tan

à Paris qu'à Londres & dans d'autres villes, mais toujours de paſſage, ou toujours malgré moi. Mde. D'.....y vint nous prendre tous trois dans ſon caroſſe; ſon fermier vint charger mon petit bagage, & je fus inſtallé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée & meublée ſimplement, mais proprement & même avec goût. La main qui avoit donné ſes ſoins à cet ameublement, le rendoit à mes yeux d'un prix ineſtimable, & je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maiſon de mon choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fit froid & qu'il y eut même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes & des prime-vères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, & la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du roſſignol, qui ſe fit entendre preſque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maiſon. Après un léger ſommeil, oubliant à mon réveil ma tranſplantation, je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup

ce ramage me fit treſſaillir, & je m'écriai dans mon tranſport: enfin tous mes vœux ſont accomplis! Mon premier ſoin fut de me livrer à l'impreſſion des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, & il n'y eut pas un ſentier, pas un taillis, pas un boſquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'euſſe parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la ſentois faite pour moi. Ce lieu ſolitaire plutôt que ſauvage me tranſportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, & jamais en s'y trouvant tranſporté tout d'un coup, on n'eut pu ſe croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je ſongeai à ranger mes paperaſſes & à régler mes occupations. Je deſtinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, & mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc & de mon crayon:

car n'ayant jamais pu écrire & penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, & je comptois bien que la forêt de Montmorenci, qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets, mais dans les tracas de la ville, l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente, & pour un homme souvent malade, souvent à la C......e, à E....y, à Eaubonne, au château de Montmorenci, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, & toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte & mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis

long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, & qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelqu'occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, & que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci: Quelle est la nature de gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente: Quel est le gouvernement qui par sa nature se tient

toujours

toujours le plus près de la loi? De-là, qu'eſt-ce que la loi? & une chaîne de queſtions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre-humain, mais ſurtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois & de la liberté aſſez juſtes, ni aſſez nettes à mon gré, & j'avois cru cette manière indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ſes membres, & à me faire pardonner d'avoir pu voir là-deſſus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou ſix ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette eſpèce demandent de la méditation, du loiſir, de la tranquillité. De plus, je faiſois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, & je n'avois voulu communiquer mon projet à perſonne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le ſiecle & le pays où j'écrivois, & que l'effroi de mes amis (*) ne

(*) C'étoit ſurtout la ſage ſévérité de Duclos qui

me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il feroit fait à temps, & de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir fans contrainte donner à mon fujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que, n'ayant point l'humeur fatyrique, & ne voulant jamais chercher d'application, je ferois toujours irrépréhenfible en toute équité. Je voulois ufer pleinement, fans doute, du droit de penfer que j'avois par ma naiffance; mais toujours en refpectant le gouvernement fous lequel j'avois à vivre, fans jamais défobéir à fes lois, & très-attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à fes avantages.

J'avoue même qu'étranger & vivant

m'infpiroit cette crainte : car pour Diderot, je ne fais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre fatyrique & mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le confulter fur une entreprife où je voulois mettre uniquement toute la force du raifonnement, fans aucun veftige d'humeur & de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du Contrat Social, qui en eft tiré.

en France, je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que continuant, comme je voulois faire, à ne rien imprimer dans l'Etat sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes & de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de Mde. D'.....y, & renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'Emile, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très-simple & cependant très-

adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eut chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire, mes livres n'auroient pas moins été faits, & peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos, on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages, & de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement, que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très-peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jaques, & le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits, étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs, je sais seulement que si

mes principes manifeſtés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai ſoufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puiſque celui de tous mes écrits où ces principes ſont manifeſtés avec le plus de hardieſſe, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir ſon effet, même avant ma retraite à l'Hermitage, ſans que perſonne eut ſongé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher ſeulement la publication de l'ouvrage en France, où il ſe vendoit auſſi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la nouvelle Héloïſe parut encore avec la même facilité, j'oſe dire avec le même applaudiſſement, &, ce qui ſemble même incroyable, la profeſſion de foi de cette même Héloïſe mourante eſt exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le Contrat Social étoit auparavant dans le Diſcours ſur l'inégalité; tout ce qu'il y a de hardi dans l'Emile, étoit auparavant dans la Julie. Or ces choſes hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvra-

ges ; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entreprise à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment : c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de St. Pierre, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremise de Mde. D...n, qui avoit une forte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de St. Pierre avoit été l'enfant gâté, & si elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagé au moins avec Mde. d'A.......n. Elle conservoit pour la mémoire du bonhomme un respect & une affection qui faisoient honneur à tous deux, & son amour-propre eut été flatté de voir ressusciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient pas de contenir d'excellentes choses, mais si mal dites, que

la lecture en étoit difficile à soutenir, & il est étonnant que l'abbé de St. Pierre, qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même, & comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui trouvant la peine de penser très-fatigante, aimoit mieux, en choses de son goût, éclaircir & pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs, en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, & je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de St. Pierre, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise, au reste, n'étoit pas légère : il ne s'agissoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt trois volumes diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou faus-

ſes, parmi leſquelles il en falloit pêcher quelques-unes, grandes, belles, & qui donnoient le courage de ſupporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même ſouvent abandonné, ſi j'euſſe honnêtement pu m'en dédire; mais en recevant les manuſcrits de l'abbé, qui me furent donnés par ſon neveu le comte de St. Pierre, à la ſollicitation de St. Lambert, je m'étois en quelque ſorte engagé d'en faire uſage, & il falloit ou les rendre ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuſcrits à l'Hermitage, & c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loiſirs.

J'en méditois un troiſième dont je devois l'idée à des obſervations faites ſur moi-même, & je me ſentois d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avois lieu d'eſpérer de faire un livre vraiment utile aux hommes, & même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, ſi l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes ſont dans le cours de leur vie ſouvent diſ-

femblables à eux-mêmes, & femblent fe transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chofe auffi connue que je voulois faire un livre: j'avois un objet plus neuf & même plus important. C'étoit de chercher les caufes de ces variations, & de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs & plus sûrs de nous. Car il eft, fans contredit, plus pénible à l'honnête homme de réfifter à des défirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes défirs dans leur fource, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté réfifte une fois, parce qu'il eft fort, & fuccombe une autre fois, parce qu'il eft foible; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas fuccombé.

En fondant en moi-même & en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverfes manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impreffion antérieure des objets exté-

rieurs, & que modifiés continuellement par nos ſens & par nos organes, nous portions, ſans nous en appercevoir, dans nos idées, dans nos ſentimens, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes & nombreuſes obſervations que j'avois recueillies étoient au-deſſus de toute diſpute, & par leurs principes phyſiques, elles me paroiſſoient propres à fournir un régime extérieur qui, varié ſelon les circonſtances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on ſauveroit à la raiſon, que de vices on empêcheroit de naître, ſi l'on ſavoit forcer l'économie animale à favoriſer l'ordre moral qu'elle trouble ſi ſouvent! Les climats, les ſaiſons, les ſons, les couleurs, l'obſcurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le ſilence, le mouvement, le repos, tout agit ſur notre machine, & ſur notre ame par conſéquent; tout nous offre mille priſes preſqu'aſſurées pour gouverner dans leur origine les ſentimens dont nous nous laiſſons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'eſquiſſe

ſur le papier, & dont j'eſpérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés qui, aimant ſincèrement la vertu, ſe défient de leur foibleſſe, qu'il me paroiſſoit aiſé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à compoſer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale ſenſitive*, ou *le matérialiſme du ſage*. Des diſtractions, dont on apprendra bientôt la cauſe, m'empêchèrent de m'en occuper, & l'on ſaura auſſi quel fut le ſort de mon eſquiſſe, qui tient au mien de plus près qu'il ne ſembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un ſyſtême d'éducation dont Mde. de C.........x, que celle de ſon mari faiſoit trembler pour ſon fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faiſoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Auſſi de tous les ſujets dont je viens de parler, celui-là eſt-il le ſeul que j'ai conduit à ſa fin. Celle que je m'étois propoſée en y travaillant, méritoit, ce ſemble, à l'auteur une autre deſtinée.

Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet. Je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, & ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de musique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportois quelques livres dont j'avois besoin pour cela; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la bibliothéque du roi, & dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, & que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, &

même ensuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faisant d'autres, & trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement, pendant quelque temps, la distribution que je m'étois prescrite, & je m'en trouvois très-bien; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment Mde. D'.....y à E....y ou à la C..... .e, je trouvai que des soins qui, d'abord, ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que Mde. D'......y avoit des qualités très-aimables: elle aimoit bien ses amis, elle les servoit avec beaucoup de zèle, & n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids: j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses.

Mde. D'.....y s'en prévalut pour me faire une propofition qui paroiffoit m'arranger, & qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle feroit feule ou à-peu-près. J'y confentis, fans voir à quoi je m'engageois. Il s'enfuivit de-là que je ne lui faifois plus de vifite à mon heure, mais à la fienne, & que je n'étois jamais sûr de pouvoir difpofer de moi-même un feul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaifir que j'avois pris jufqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promife, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais, & pour une fois ou deux que j'en voulus effayer, il y eut tant de meffages, tant de billets, tant d'allarmes fur ma fanté, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excufe d'être à plat de lit qui put me difpenfer de courir à fon premier mot. Il falloit me foumettre à ce joug; je le fis, & même affez volontiers pour un auffi grand ennemi de la dépendance, l'attachement fincère que j'avois pour elle m'empêchant en grande partie de fentir le bien qui s'y joignoit. Elle

remplissoit ainsi tant bien que mal les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusemens. C'étoit pour elle un supplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aisément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, & qu'elle s'étoit fourrée dans la tête de faire bon gré malgré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, & d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire, & s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fut sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail. Je n'avois guères l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose, & cela non-seulement dans la société de Mde. D'.....y, mais dans celle de M. d'H.....k, & partout où M. G.... donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le

tête-à-tête, où je ne favois quelle contenance tenir, n'ofant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide & craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de Mde. D'.....y, & ne m'y feroit peut-être pas venue une feule fois en ma vie, quand je l'aurois paffée entière auprès d'elle: non que j'euffe pour fa perfonne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme amant. Je fentois du plaifir à la voir, à caufer avec elle. Sa converfation, quoiqu'affez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne, qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand fecours. Honteux d'un trop long filence, je m'évertuois pour relever l'entretien, & quoiqu'il me fatiguât fouvent, il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aife de lui rendre de petits foins, de lui donner de petits baifers bien fraternels, qui ne me paroiffoient pas plus fenfuels pour elle; c'étoit-là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche,

de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eut suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes soins n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eut pas des tetons, & d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, & le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Mde. D'.....y, qui d'ordinaire passoit l'été presqu'entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de G.... lui rendit moins agréable le séjour de la C........e. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, où durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse & sa mere, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter, & ces voyages, toujours faits avec des gens

à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques, dont je n'entrevoyois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres & des plus ennuyeux montreurs de tout cela : j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs & de grands soupers, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré; quand je humois, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrein de la chanson des bisquières, je donnois au diable & le rouge & les falbalas & l'ambre, & regrettant le dîné de la ménagére & le vin du crû, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à Monsieur le chef & à Monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais surtout à Messieurs les laquais, qui dévoroient des yeux mes

morceaux, & fous peine de mourir de foif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un afyle agréable & folitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale & paifible, pour laquelle je me fentois né. Avant de dire l'effet que cet état, fi nouveau pour moi, fit fur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections fecrètes, afin qu'on fuive mieux dans fes caufes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèfe comme celui qui fixa mon être moral. J'avois befoin d'un attachement, puifqu'enfin celui qui devoit me fuffire avoit été fi cruellement rompu. La foif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieilliffoit & s'aviliffoit! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureufe ici-bas. Reftoit à chercher un bonheur qui me fut propre, ayant perdu tout efpoir de jamais partager le fien. Je flottai quelque temps d'idée en idée & de

projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer, avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, surtout dans les entreprises pénibles & de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre, & regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps & des torts, & que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que, jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on ſaura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point ſéparer, qu'après vingt-cinq ans paſſés avec elle, en dépit du ſort & des hommes, j'ai fini ſur mes vieux jours par l'épouſer, ſans attente & ſans ſollicitation de ſa part, ſans engagement ni promeſſe de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degré à la dernière extravagance; & on le croira bien plus encore, quand on ſaura les raiſons particulières & fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que penſera donc le lecteur, quand je lui dirai dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis, juſqu'à ce jour, je n'ai jamais ſenti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus déſiré de la poſſéder que Mde. de Warens, & que les beſoins des ſens, que j'ai ſatisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du ſexe, ſans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement conſtitué qu'un autre homme, je fus incapable de ſen-

tir l'amour, puiſqu'il n'entroit point dans les ſentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment funeſte approche où vous ne ferez que trop bien déſabuſé.

Je me répète, on le ſait; il le faut. Le premier de mes beſoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le beſoin d'une ſociété intime & auſſi intime qu'elle pouvoit l'être : c'étoit ſurtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce beſoin ſingulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y ſuffire : il m'auroit fallu deux ames dans le même corps; ſans cela je ſentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus ſentir. Cette jeune perſonne, aimable par mille excellentes qualités, & même alors par la figure, ſans ombre d'art ni de coquetterie, eut borné dans elle ſeule mon exiſtence, ſi j'avois pu borner la ſienne en moi, comme je l'avois eſpéré. Je n'avois rien à craindre

de la part des hommes; je ſuis sûr d'être le ſeul qu'elle ait véritablement aimé, & ſes tranquilles ſens ne lui en ont guères demandé d'autres, même quand j'ai ceſſé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille; elle en avoit une; & cette famille, dont tous les naturels différoient trop du ſien, ne ſe trouva pas telle que j'en puſſe faire la mienne. Là fut la première cauſe de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de ſa mère! Je fis tout pour y parvenir, & n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts; cela me fut impoſſible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, & même à celui de ſa fille, qui, déjà, n'en étoit plus ſéparé. Elle & ſes autres enfans & petits-enfans devinrent autant de ſangſues, dont le moindre mal qu'ils fiſſent à Thérèſe étoit de la voler. La pauvre fille, accoutumée à fléchir, même ſous ſes nièces, ſe laiſſoit dévaliſer & gouverner ſans mot dire; & je voyois avec douleur, qu'épuiſant ma bourſe & mes leçons, je ne faiſois rien pour elle dont elle pût profiter. J'eſſayai de la détacher

de sa mère; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance & l'en estimois davantage: mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice & au mien. Livrée à sa mère & aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux; enfin si, grâce à son amour pour moi, si, grâce à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée; c'en fut assez, du moins, pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment, dans un attachement sincère & réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée, pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raison

raiſon du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à Mde. de F.......l, fut pourtant la ſeule que je n'oſai lui dire. J'aimai mieux être moins diſculpé d'un blâme auſſi grave, & ménager la famille d'une perſonne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de ſon malheureux frère, ſi jamais, quoiqu'on en pût dire, je devois expoſer mes enfans à recevoir une éducation ſemblable à la ſienne.

Ne pouvant goûter dans ſa plénitude cette intime ſociété dont je ſentois le beſoin, j'y cherchois des ſupplémens qui n'en rempliſſoient pas le vide, mais qui me le laiſſoient moins ſentir. Faute d'un ami qui fut à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulſion ſurmontât mon inertie : c'eſt ainſi que je cultivai, que je reſſerrai mes liaiſons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis avec G.... une nouvelle, plus étroite encore, & qu'enfin je me trouvai par ce malheureux diſcours, dont j'ai raconté l'hiſtoire, rejeté ſans y ſonger dans la littérature dont je me croyois ſorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus sans enthousiasme envisager la simple & fière économie. Bientôt à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur & folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression & misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges; & jugeant que pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui, d'abord, me rendit ridicule, & qui m'eut enfin rendu respectable, s'il m'eut été possible d'y persévérer.

Jusques-là j'avois été bon : dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien; je devins en effet tel que je parus, & pen-

dant quatre ans au moins que dura cette effervefcence dans toute fa force, rien de grand & de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme, dont je ne fuffe capable entre le ciel & moi. Voilà d'où nâquit ma fubite éloquence, voilà d'où fe répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment célefte qui m'embrafoit, & dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé ; mes amis, mes connoiffances ne me reconnoiffoient plus. Je n'étois plus cet homme timide & plutôt honteux que modefte, qui n'ofoit ni fe préfenter ni parler; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faifoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois partout une affurance d'autant plus ferme qu'elle étoit fimple, & réfidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient infpiré pour les mœurs, les maximes & les préjugés de mon fiècle, me rendoit infenfible aux railleries de ceux qui les avoient, & j'écrafois leurs petits bons-

O 2

mots avec mes ſentences, comme j'écraſerois un inſecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétoit les âcres & mordans ſarcaſmes de ce même homme, qui, deux ans auparavant & dix ans après, n'a jamais ſu trouver la choſe qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel; on trouvera celui-là. Qu'on ſe rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre, & ceſſois d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont je parle; mais au lieu de durer ſix jours, ſix ſemaines, il dura près de ſix ans, & dureroit peut-être encore, ſans les circonſtances particulières qui le firent ceſſer, & me rendirent à la nature, au-deſſus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença ſitôt que j'eus quitté Paris, & que le ſpectacle des vices de cette grande ville ceſſa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inſpirée. Quand je ne vis plus les hommes, je ceſſai de les mépriſer; quand je ne vis plus les méchans, je ceſſai de les haïr. Mon cœur peu fait pour la haine, ne

fit plus que déplorer leur misère & n'en diftinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins fublime, amortit bientôt l'ardent enthoufiafme qui m'avoit tranfporté fi long-temps; & fans qu'on s'en apperçut, fans prefque m'en appercevoir moi-même, je redevins craintif, complaifant, timide, en un mot le même Jean-Jaques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eut fait que me rendre à moi-même & s'arrêter-là, tout étoit bien; mais malheureufement elle alla plus loin & m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès-lors mon ame en branle n'a plus fait que paffer par la ligne de repos, & fes ofcillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y refter. Entrons dans le détail de cette feconde révolution: époque terrible & fatale d'un fort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loifir & la folitude devoient naturellement refferrer notre intimité. C'eft auffi ce qu'ils firent entre Thérèfe & moi. Nous paffions tête-à-tête fous les ombra-

ges des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, & m'apprit de sa mère & de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une & l'autre avoient reçu de Mde. D...n des multitudes de présens faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit appropriée pour elle & pour ses autres enfans, sans en rien laisser à Thérèse, & avec très-sévères défenses de m'en parler; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot & G.... avoient eu souvent avec l'une & l'autre pour les détacher de moi, & qui n'avoient pas réussi, par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquens & secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entr'eux. Elle savoit seulement que les petits pré-

ſens s'en étoient mêlés, & qu'il y avoit de petites allées & venues dont on tâchoit de lui faire myſtère, & dont elle ignoroit abſolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avoit déjà longtemps que Mde. le Vaſſeur étoit dans l'uſage d'aller voir M. G.... deux ou trois fois par mois, & d'y paſſer quelques heures à des converſations ſi ſecrètes que le laquais de G.... étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer par Mde. D'.....y un regrat de ſel, un bureau à tabac, & les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit repréſenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même à cauſe d'elle parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en ſavois pas abſolument mauvais gré. Il n'y avoit que le myſtère qui me révoltât, ſurtout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuſe

& plus pateline avec moi; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me disoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, & qu'elle en seroit la dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, & à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son avidité, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savoit si bien qui faisois mon bonheur presque unique de celui de sa fille & du sien? Ce que j'avois fait pour sa fille, je l'avois fait pour moi, mais ce que j'avois fait pour elle, méritoit de sa part quelque reconnoissance; elle en auroit dû savoir gré, du moins à sa fille, & m'aimer pour l'amour d'elle qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère, elle tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes ces connoissances dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit long-temps nourrie de son travail, & la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle

tenoit tout de cette fille pour laquelle elle n'avoit rien fait, & ses autres enfans qu'elle avoit dotés, pour lesquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à subsister, dévoroient encore sa subsistance & la mienne. Je trouvois que dans une pareille situation, elle devoit me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur, & loin de me faire un secret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'avertir fidellement de tout ce qui pouvoit m'intéresser, quand elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fausse & mystérieuse? Que devois-je penser surtout des sentimens qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, & de lui marquer en toutes choses presque les égards & la considération d'un

fils; mais il eſt vrai que je n'aimois pas à reſter long-temps avec elle, & il n'eſt guère en moi de ſavoir me gêner.

C'eſt encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près ſans pouvoir l'atteindre, & ſans qu'il y eût de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme ſe fut trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois juſqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant ſeul fut reſté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choſes, & vous jugerez ſi j'ai pu la changer.

Mde. le Vaſſeur, qui vit que j'avois gagné du terrain ſur le cœur de ſa fille, & qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre; & au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa, fut d'appeler ſa famille à ſon aide. J'avois prié Thérèſe de n'en faire venir perſonne à l'Hermitage, elle me le promit. On les fit venir en mon abſence, ſans la conſulter, & puis on lui fit promettre de n'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reſte fut facile; quand une fois on

fait à quelqu'un qu'on aime un fecret de quelque chofe, on ne fe fait bientôt plus guères de fcrupule de lui en faire fur tout. Sitôt que j'étois à la C.......e, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouiffoit affez bien. Une mère eft toujours bien forte fur une fille d'un bon naturel; cependant de quelque façon que s'y prit la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèfe dans fes vues, & l'engager à fe liguer contre moi. Pour elle, elle fe décida fans retour, & voyant d'un côté fa fille & moi, chez qui l'on pouvoit vivre, mais c'étoit tout; de l'autre, Diderot, G...., d'H....k, Mde. D'....y, qui promettoient beaucoup & donnoient quelque chofe, elle n'eftima pas qu'on put jamais avoir tort dans le parti d'une fermière générale & d'un baron. Si j'euffe eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourriffois un ferpent dans mon fein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on put vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer; en voyant ourdir autour de moi mille tra-

mes, je ne ſavois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, & qui vouloient, ſelon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèſe refusât d'entrer dans la ligue avec ſa mère, elle lui garda derechef le ſecret : ſon motif étoit louable ; je ne dirai pas ſi elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des ſecrets aiment à babiller enſemble : cela les rapprochoit, & Thérèſe, en ſe partageant, me laiſſoit ſentir quelquefois que j'étois ſeul ; car je ne pouvois plus compter pour ſociété celle que nous avions tous trois enſemble. Ce fut alors que je ſentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaiſons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit ſon amour, pour l'orner de talens & de connoiſſances, qui, nous tenant plus rapprochés dans notre retraite, auroient agréablement rempli ſon temps & le mien, ſans jamais nous laiſſer ſentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarit entre nous, & qu'elle parut s'ennuyer dans nos promenades ;

mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin : nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire & dire des quolibets. C'est surtout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-têtes en bonne fortune ; sa mère, qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi ; c'est tout dire ; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour

éluder les promenades que je lui propoſois, je ceſſai de lui en propoſer, ſans lui ſavoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Lé plaiſir n'eſt point une choſe qui dépende de la volonté. J'étois sûr de ſon cœur, ce m'étoit aſſez. Tant que mes plaiſirs étoient les ſiens, je les goûtois avec elle: quand cela n'étoit pas, je préférois ſon contentement au mien.

Voilà comment à demi-trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un ſéjour de mon choix, avec une perſonne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me ſentir preſque iſolé. Ce qui me manquoit m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur & de jouiſſances il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru néceſſaire. Je reprends à préſent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des tréſors dans les manuſcrits que m'avoit donnés le comte de St. Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit preſque que le recueil des ouvrages imprimés de ſon oncle, annotés & corrigés de ſa main, avec

quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai par ses écrits de morale dans l'idée que m'avoient donné quelques lettres de lui, que Mde. de Créqui m'avoit montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru, mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais impraticables par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissemens qu'il proposoit, & source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle & de son espèce, & le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systêmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, &

qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires en penſant travailler pour ſes contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelqu'embarras ſur la forme à donner à mon ouvrage. Paſſer à l'auteur ſes viſions, c'étoit ne rien faire d'utile : les réfuter à la rigueur étoit faire une choſe malhonnête, puiſque le dépôt de ſes manuſcrits, que j'avois accepté & même demandé, m'impoſoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux & le plus utile. Ce fut de donner ſéparément les idées de l'auteur & les miennes, & pour cela d'entrer dans ſes vues, de les éclaircir, de les étendre, & de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être compoſé de deux parties abſolument ſéparées ; l'une, deſtinée à expoſer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait ſon effet, j'aurois porté mon jugement ſur ces mêmes projets, ce qui,

je l'avoue, eut pu les expofer quelquefois au fort du fonnet du mifantrope. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur pour laquelle j'avois ramaffé d'affez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de St. Pierre dans fa vieilleffe, & la vénération que j'avois pour fa mémoire m'étoit garante, qu'à tout prendre, M. le comte ne feroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité fon parent.

Je fis mon effai fur la paix perpétuelle, le plus confidérable & le plus travaillé de tous les ouvrages qui compofoient ce recueil, & avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire abfolument tout ce que l'abbé avoit écrit fur ce beau fujet, fans jamais me rebuter par fes longueurs & par fes redites. Le public a vu cet extrait, ainfi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, & j'ignore s'il le fera jamais: mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je paffai de-là à la polyfynodie, ou pluralité des confeils; ouvrage fait fous le régent pour

favoriser l'administration qu'il avoit choisie, & qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de St. Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente, dont la duchesse du Maine & le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait; mais je m'en tins-là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, & il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de St. Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, & il y en avoit même de si libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais dans les bureaux des ministres on avoit de tout temps regardé l'abbé de St. Pierre comme une espèce de prédicateur plutôt que comme un vrai politique, & on le laissoit dire tout à son aise, parce qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à

le faire écouter, le cas eut été différent. Il étoit François, je ne l'étois pas, & en m'avisant de répéter ses censures, quoique sous son nom, je m'exposois à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlois. Heureusement, avant d'aller plus loin, je vis la prise que j'allois donner sur moi, & me retirai bien vîte. Je savois que vivant seul au milieu des hommes, & d'hommes tous plus puissans que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils vouloient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendît de moi; c'étoit de faire ensorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime, qui me fit abandonner l'abbé de St. Pierre, m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adversité, seroient bien surpris s'ils savoient tous les soins que j'ai pris en ma vie, pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs: *tu les as bien mérité.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder, & cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât; je n'avois plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination. Il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes désirs: Je n'en avois plus à former, & j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, & pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant je sentois qu'elle me manquoit encore, & la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes auxquels j'étois attaché par la plus pure ami-

tié, par la plus parfaite eſtime; je comptois ſur le plus vrai retour de leur part, & il ne m'étoit pas même venu dans l'eſprit de douter une ſeule fois de leur ſincérité, cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce, par leur obſtination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, tellement qu'il me ſuffiſoit de paroître déſirer une choſe qui n'intéreſſoit que moi ſeul, & qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous ſe liguer à l'inſtant même, pour me contraindre d'y renoncer. Cette obſtination de me contrôler en tout dans mes fantaiſies, d'autant plus injuſte que loin de contrôler les leurs je ne m'en informois pas même, me devint ſi cruellement onéreuſe, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres ſans ſentir en l'ouvrant un certain effroi qui n'étoit que trop juſtifié par ſa lecture. Je trouvois que pour des gens tous plus jeunes que moi, & qui tous auroient eu grand beſoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, c'étoit auſſi trop me traiter en enfant: Aimez-moi, leur

difois-je, comme je vous aime, & du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres; voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante, maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode, sans que personne eut à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté: je n'avois pas un seul jour dont, en me levant, je pusse dire: j'employerai ce jour comme il me plaira. Bien plus; outre ma dépendance des arrangemens de Mde. D'.....y, j'en avois une autre, bien plus importune, du public & des survenans. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vint journellement des tas de désœuvrés, qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins j'étois impitoyablement assailli,

& rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelqu'arrivant.

Bref, au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse, & je m'écriois quelquefois en soupirant : Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes !

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, & je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, & croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presqu'aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentimens que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance, & qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui

vivre c'etoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami; moi qui me sentois si bien fait pour l'être? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans l'avoir jamais pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, & mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné.

A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, & me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle

belle saison de l'année, au mois de Juin, sous des ombrages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur & sévère où venoit de me monter une longue effervescence, m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, & ma rencontre avec ces deux charmantes filles dans la même saison & dans des lieux à-peu-près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeunesse, Mlle. Galley, Mlle. de G..........d, Mlle. de Breil, Mde. Bazile, Mde. de Larnage, mes jolies écolières, & jusqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris, de mes anciennes connoissances pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment

nouveau. Mon sang s'allume & pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnans, & voilà le grave citoyen de Genève, l'austère Jean-Jaques à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi, quoique si prompte & si folle, fut si durable & si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue & terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fut portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge & ma situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le désirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé; je sentois trop le ridicule des galans surannés, pour y tomber, & je n'étois pas homme à devenir avantageux & confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages

domeſtiques, & j'aimois trop ſincèrement ma Thérèſe pour l'expoſer au chagrin de me voir porter à d'autres des ſentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inſpiroit.

Que fis-je en cette occaſion? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait ſuivi juſqu'ici. L'impoſſibilité d'atteindre aux êtres réels, me jeta dans le pays des chimères, & ne voyant rien d'exiſtant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination eut bientôt peuplé d'êtres ſelon mon cœur. Jamais cette reſſource ne vint plus à propos & ne ſe trouva ſi féconde. Dans mes continuelles extaſes je m'enivrois à torrens des plus délicieux ſentimens qui jamais ſoient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des ſociétés de créatures parfaites, auſſi céleſtes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidelles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainſi dans l'empyrée au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré, que j'y paſſois

les heures, les jours sans compter, & perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer, ni cacher mon dépit, & n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misantropie, par tout ce qui m'en eut acquis une bien contraire, si l'on eut mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, & remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eut soulagé, & cela fit trève à mes angeliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination qui s'anime à la campagne & sous les arbres, languit & meurt dans la chambre & sous

les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades; c'eut infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Mde. le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insçu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, & qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret, pouvoit-elle en avoir pour moi? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime? La cotterie H.........e, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse en campagne, & que je ne fusse assez fou pour y demeurer.

Là, commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler.

indirectement à la ville. Diderot, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher De Leyre, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit & me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que De Leyre en vit le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce & folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire & de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités & de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, & trouver toujours que tout étoit mal; je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, & de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable; puisque son dieu prétendu n'est

qu'un être malfaifant qui, felon lui, ne prend de plaifir qu'à nuire. L'abfurdité de cette doctrine, qui faute aux yeux, eft furtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute efpèce qui, du fein du bonheur, cherche à défefpérer fes femblables par l'image affreufe & cruelle de toutes les calamités dont il eft exempt. Autorifé plus que lui à compter & pefer tous les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, & je lui prouvai que de tous ces maux, il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût difculpée, & qui n'eût fa fource dans l'abus que l'homme fait de fes facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la confidération, tout le ménagement, & je puis dire avec tout le refpect poffibles. Cependant lui connoiffant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin fon médecin & fon ami, avec plein-pouvoir de la donner ou fupprimer, felon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Vol-

taire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade & garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, & ne dit pas un mot sur la question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils. Depuis lors Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de Candide, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, & c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes; mais ma mauvaise étoile fut la plus forte, & à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête & mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec

un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guères moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plûs à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différens, de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance & la sensibilité. Je fis l'une brune & l'autre blonde, l'une vive & l'autre douce, l'une sage & l'autre foible, mais d'une foiblesse si touchante que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, & même quelque chose de plus, mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, & que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégra-

dât la nature. Epris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant & l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable & jeune, lui donnant au surplus les vertus & les défauts que je me sentois.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter si je les avois vues; mais mon imagination fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui put lui servir de point d'appui, & me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre Je songeai long-temps aux isles Boromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté, mais j'y trouvai trop d'ornement & d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac, & je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps

mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse & la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, & j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. Voilà ce que j'imaginai du premier bond ; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague, parce-qu'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, & mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, & se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offroient, & rappelant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avois pu satisfaire, & dont je me sentois dévoré.

Je jetai d'abord quelques lettres éparses sans suite & sans liaison, & lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable & de très-vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, & même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de Mde. d'H......, la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comtesse d'H....... étoit fille de feu M. de B........e, fermier-général, sœur de M. D'.....y & de MM. de L..... & de la B..... , qui, depuis, ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux

fêtes de la C...... e chez Mde. D'.....y sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle tant à la C.......e qu'à E....y, non-seulement je la trouvai toujours très-aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un & l'autre, & l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant, je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié & même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de St. L.....t, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante, & c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui, pour lors, étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage: son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre & faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçoit dans

la crotte, ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, & enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, & perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver : il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut, & je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien Il étoit tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, & parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante; mais, hélas! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde des fruits de M. D'.....y. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la C.......e : il y avoit un jardin clos de murs & garni d'espaliers, & d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. D'.....y que son potager de la C.......e, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin & de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits, mais

à mesure qu'ils mûrissoient je les voyois disparoître, sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, & le fruit n'en disparoissoit pas moins. Je guettai si bien qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorenci, d'où il venoit les nuits avec sa femme & ses enfans, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit fait pendant la journée, & qu'il faisoit vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eut eu un jardin à lui. Ce misérable que je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfans, & dont je nourrissois presque le père, qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre, & dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Mde. D'....y me pria de le payer, de le

mettre dehors, & d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bàton ferré qui avoit l'air d'une massue, & suivi d'autres vauriens de son espèce; pour rassurer les gouverneuses, que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; & cela ne tranquillisant pas encore, je fis demander à Mde. D'....y un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, & de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que put prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. De Leyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, & ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris, il en voulut amuser Diderot à son tour, &

voilà comment la cotterie H..... e apprit que je voulois tout de bon paſſer l'hiver à l'Hermitage. Cette conſtance qu'ils n'avoient pu ſe figurer les déſorienta, & en attendant qu'ils imaginaſſent quelqu'autre tracaſſerie pour me rendre mon ſéjour déplaiſant, ils me détachèrent, par Diderot, ce même De Leyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes ſimples, finit par les trouver inconſéquentes à mes principes, & pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaiſanteries amères, & aſſez piquantes pour m'offenſer, ſi mon humeur eût été tournée de ce côté-là. Mais alors ſaturé de ſentimens affectueux & tendres, & n'étant ſuſceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ſes aigres ſarcaſmes que le mot pour rire, & ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eût trouvé extravagant.

A force de vigilance & de ſoins, je parvins à garder ſi bien le jardin, que quoique la récolte du fruit eût preſque manqué cette année, le produit fut triplé de celui des années précédentes, & il eſt vrai que je ne m'épargnois point pour le préſerver, juſqu'à eſcorter les

envois que je faisois à la C..... e & à E... y, jusqu'à porter des paniers moi-même, & je me souviens que nous en portâmes un si lourd la tante & moi, que prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, & n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois par-tout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles, pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à fait séduit par elles, & je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelqu'ordre & quelque suite pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement & si hautement. Après les prin-

cipes févères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes auftères que j'avois fi fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui refpiroient l'amour & la molleffe, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant que de me voir tout d'un coup m'infcrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois fi durement cenfurés? Je fentois cette inconféquence dans toute fa force, je me la reprochois, j'en rougiffois, je m'en dépitois : mais tout cela ne put fuffire pour me ramener à la raifon. Subjugué complètement, il fallut me foumettre à tout rifque, & me réfoudre à braver le qu'en dira-t-on; fauf à délibérer dans la fuite fi je me réfoudrois à montrer mon ouvrage ou non : car je ne fuppofois pas encore que j'en vinffe à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, & à force de les tourner & retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'efpèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit affurément le meilleur parti qui fe pût tirer de mes

folies : l'amour du bien qui n'eſt jamais ſorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, & dont la morale eût pu faire ſon profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs grâces, ſi le doux coloris de l'innocence y eût manqué.

Une fille foible eſt un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéreſſant & qui ſouvent n'eſt pas moins aimable : mais qui peut ſupporter ſans indignation le ſpectacle des mœurs à la mode, & qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidelle, qui foulant ouvertement aux pieds tous ſes devoirs, prétend que ſon mari ſoit pénétré de reconnoiſſance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas ſe laiſſer prendre ſur le fait? Les êtres parfaits ne ſont pas dans la nature, & leurs leçons ne ſont pas aſſez près de nous. Mais qu'une jeune perſonne, née avec un cœur auſſi tendre qu'honnête, ſe laiſſe vaincre à l'amour étant fille, & retrouve étant femme des forces pour le vaincre à ſon tour, & redevenir vertueuſe : quiconque vous dira que ce tableau dans ſa tota-

lité eſt ſcandaleux & n'eſt pas utile, eſt un menteur & un hypocrite; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs & d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre ſocial, je m'en fis un plus ſecret de concorde & de paix publique, objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, & du moins pour le moment où l'on ſe trouvoit. L'orage excité par l'Encyclopédie, loin de ſe calmer, étoit alors dans ſa plus grande force. Les deux partis déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, reſſembloient bientôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens & des philoſophes qui veulent réciproquement s'éclairer, ſe convaincre, & ſe ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un & à l'autre que des chefs remuans qui euſſent du crédit, pour dégénérer en guerre civile, & Dieu ſait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout eſprit de parti, j'avois dit franchement aux uns

& aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avifai d'un autre expédient, qui dans ma fimplicité me parût admirable : c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruifant leurs préjugés, & de montrer à chaque parti le mérite & la vertu dans l'autre, dignes de l'eftime publique & du refpect de tous les mortels. Ce projet peu fenfé, qui fuppofoit de la bonne foi dans les hommes, & par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de St. Pierre, eut le fuccès qu'il devoit avoir, il ne rapprocha point les partis, & ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eut fait fentir ma folie, je m'y livrai, j'ofe le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'infpiroit, & je deffinai les deux caractères de Volmar & de Julie, dans un raviffement qui me faifoit efpérer de les rendre aimables tous les deux, & qui plus eft, l'un par l'autre.

Content d'avoir groffièrement efquiffé mon plan, je revins aux fituations de détail que j'avois tracées, & de l'arrangement que je leur donnai réfultèrent

les deux premières parties de la Julie, que je fis & mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur & d'argent pour sécher l'écriture, de la nompareille bleue pour coudre mes cahiers; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois & relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglotoit avec moi d'attendrissement; sa mère qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, & se contentoit dans les momens de silence de me répéter toujours : *Monsieur, cela est bien beau.*

Mde. D'....y, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois dans une maison isolée, envoyoit très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, & jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages,

qu'elle m'envoya ſon portrait, & qu'elle me demanda des inſtructions pour avoir le mien, peint par La Tour, & qui avoit été expoſé au ſallon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ſes attentions, qui paroîtra riſible, mais qui fait trait à l'hiſtoire de mon caractère par l'impreſſion qu'elle fit ſur moi. Un jour qu'il geloit très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de pluſieurs commiſſions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de deſſous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, & dont elle vouloit que je fiſſe un gilet. Ce ſoin, plus qu'amical, me parut ſi tendre, comme ſi elle ſe fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baiſai vingt fois en pleurant le billet & le jupon : Thérèſe me croyoit devenu fou. Il eſt ſingulier que de toutes les marques d'amitié que Mde. D'....y m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, & que même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repenſé ſans attendriſſement. J'ai long-tems conſervé ſon petit billet, & je l'aurois encore, s'il n'eût eu

eu le ſort de mes autres billets du même temps.

Quoique mes maux me laiſſaſſent alors peu de relâche en hiver, & qu'une partie de celui-ci je fuſſe occupé d'y chercher du ſoulagement, ce fut pourtant à tout prendre, la ſaiſon que depuis ma demeure en France, j'ai paſſée avec le plus de douceur & de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des ſurvenans, je ſavourai plus que je n'ai fait avant & depuis, cette vie indépendante, égale & ſimple, dont la jouiſſance ne faiſoit pour moi qu'augmenter le prix, ſans autre compagnie que celle des deux gouverneuſes en réalité, & celle des deux couſines en idée. C'eſt alors ſurtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon ſens de prendre, ſans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; & quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand De Leyre & Mde. D'.....y me parloient dans leurs lettres du trouble & de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remer-

ciai le ciel de m'avoir éloigné de ces ſpectacles d'horreurs & de crimes, qui n'euſſent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuſe que l'aſpect des déſordres publics m'avoit donnée; tandis que ne voyant plus autour de ma retraite que des objets rians & doux, mon cœur ne ſe livroit qu'à des ſentimens aimables.

Je note ici avec complaiſance le cours des derniers momens paiſibles qui m'ont été laiſſés. Le printemps qui ſuivit cet hiver ſi calme, vit éclore le germe des malheurs qui me reſtent à décrire, & dans le tiſſu deſquels on ne verra plus d'intervalle ſemblable où j'aie eu le loiſir de reſpirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, & juſqu'au fond de ma ſolitude, je ne reſtai pas tout-à-fait tranquille de la part des H.........s. Diderot me ſuſcita quelque tracaſſerie, & je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des cauſes qu'on ſaura dans la ſuite, il m'eſt reſté peu de monumens sûrs de cette époque, ceux même qu'on

m'a laiſſés ſont très-peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ſes lettres. Mde. D'.....y, Mde. d'H....... ne datoient guères les leurs que du jour de la ſemaine, & De Leyre faiſoit comme elles le plus ſouvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu ſuppléer en tâtonnant des dates incertaines ſur leſquelles je ne puis compter. Ainſi ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après, dans un ſeul article, tout ce que je puis m'en rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, & dans mes érotiques transports, j'avois compoſé pour les dernières paeties de la Julie, pluſieurs lettres qui ſe ſentent du raviſſement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entr'autre celle de l'Elyſée, & de la promenade ſur le lac, qui, ſi je m'en ſouviens bien, ſont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en liſant ces deux lettres, ne ſent pas amollir & fondre ſon cœur dans l'attendriſſement qui me les dicta,

doit fermer le livre, il n'eſt pas fait pour juger des choſes de ſentiment.

Préciſément dans le même temps j'eus de Mde. d'H......, une ſeconde viſite imprévue. En l'abſence de ſon mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, & de ſon amant, qui ſervoit auſſi, elle étoit venue à Eaubonne, au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une aſſez jolie maiſon. Ce fut de-là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excurſion. A ce voyage elle étoit à cheval & en homme. Quoique je n'aime guères ces ſortes de maſcarades, je fus pris à l'air romaneſque de celle-là, & pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier & l'unique en toute ma vie, & que ſes ſuites le rendront à jamais mémorable & terrible à mon ſouvenir, qu'il me ſoit permis d'entrer dans quelque détail ſur cet article.

Mde. la comteſſe d'H....... approchoit de la trentaine, & n'étoit point belle, ſon viſage étoit marqué de la petite-vérole, ſon teint manquoit de fineſſe, elle avoit la vue baſſe & les yeux un peu ronds; mais elle avoit de grands

cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarrêt : sa taille étoit mignonne, & elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie & de la grâce tout à-la-fois. Elle avoit l'esprit très-naturel & très-agréable; la gaieté, l'étourderie & la naïveté s'y marioient heureusement : elle abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, & qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère, il étoit angelique, la douceur d'ame en faisoit le fond, mais hors la prudence & la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis ceux, ou plutôt celles qui la haïssoient, car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, & je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï

parler mal des abſens, pas même de ſa belle-ſœur. Elle ne pouvoit ni déguiſer ce qu'elle penſoit à perſonne, ni même contraindre aucun de ſes ſentimens, & je ſuis perſuadé qu'elle parloit de ſon amant à ſon mari même, comme elle en parloit à ſes amis, à ſes connoiſſances & à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve ſans replique la pureté, la ſincérité de ſon excellent naturel, c'eſt qu'étant ſujette aux plus énormes diſtractions & aux plus riſibles étourderies, il lui en échappoit ſouvent de très-imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offenſantes pour qui que ce fut.

On l'avoit mariée très-jeune & malgré elle au comte d'H......., homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très-peu aimable, & qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de St. L.....t tous les mérites de ſon mari avec des qualités plus agréables, de l'eſprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque choſe aux mœurs du ſiècle, c'eſt ſans doute un attachement que ſa durée épure, que ſes effets honorent, & qui ne s'eſt cimenté que par une eſtime

réciproque. C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à St. L.....t qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, & il avoit raiſon de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette ſociété agréable à tous les trois. Elle ſavoit que j'étois inſtruit de leurs liaiſons, & pouvant me parler de lui ſans gêne, il étoit naturel qu'elle ſe plut avec moi. Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour ſans objets, cette ivreſſe faſcina mes yeux, cet objet ſe fixa ſur elle, je vis ma Julie en Mde. d'H......., & bientôt je ne vis plus que Mde. d'H......., mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idôle de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de St. L.....t en amante paſſionnée. Force contagieuſe de l'amour! en l'écoutant, en me ſentant auprès d'elle, j'étois ſaiſi d'un frémiſſement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de perſonne. Elle parloit & je me ſentois ému; je croyois me faire que m'intéreſſer à ſes ſentimens, quand j'en prenois de ſemblables; j'avalois à longs traits la coupe

empoisonnée dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en apperçusse & sans qu'elle s'en apperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'apperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à Mde. d'H..... Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les

yeux; j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer, & de lui en laisser deviner la cause: c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune & aimable, & que dans la suite Mde. d'H....... eut été foible, je blâmerois ici sa conduite; mais tout cela n'étoit pas, je ne puis que l'applaudir & l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité & de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi, sans en dire la cause à St. L.....t, qui l'avoit lui-même engagée à me voir; c'étoit exposer deux amis à une rupture, & peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime & de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie, sans la flatter elle la plaignit & tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant & à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime & douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable; elle ne se bornoit pas tou-

jours à ces exhortations amicales, & ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même: sitôt que je fus seul je revins à moi; j'étois plus calme après avoir parlé: l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable.

La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en eut dû guérir, si la chose eut été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer! Mes mœurs, mes sentimens; mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit, ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir : passion de plus, qui, loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération, qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire

d'une folie nuifible à moi feul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour Mde. d'H.......? Ne diroit-on pas, à mes préfomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure vont la féduire? Eh! pauvre Jean-Jaques, aime à ton aife, en sûreté de confcience, & ne crains pas que les foupirs nuifent à St. L.....t.

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeuneffe. Cette façon de penfer étoit dans mon tour d'efprit, elle flattoit ma paffion; c'en fut affez pour m'y livrer fans réferve, & rire même de l'impertinent fcrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raifon. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de furprendre, en fe mafquant toujours de quelque fophifme, & fouvent de quelque vertu.

Coupable fans remords, je le fus bientôt fans mefure; & de grâce, qu'on voie comment ma paffion fuivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble

pour me raſſurer, & pour me rendre entreprenant, elle pouſſa cette humilité juſqu'à la défiance. Mde. d'H......., ſans ceſſer de me rappeler à mon devoir, à la raiſon, ſans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reſte avec la plus grande douceur, & prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eut ſuffi, je le proteſte, ſi je l'avois crue ſincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour, déſormais ſi peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de Mde. d'H......., que cette jeune folle ne vouloit que ſe divertir de moi & de mes douceurs ſurannées, qu'elle en avoit fait confidence à St. L.....t, & que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer ſon amant dans ſes vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête & me perſiffler. Cette bêtiſe qui m'avoit fait extravaguer à vingt-ſix ans auprès de Mde. de L.....e, que je ne connoiſſois pas, m'eut été pardonnable à quarante-cinq, auprès de Mde. d'H......., ſi j'euſſe

ignoré qu'elle & son amant étoient trop honnêtes gens l'un & l'autre, pour se faire un aussi barbare amusement.

Mde. d'H....... continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer & de l'oser dire, j'aurois été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eut détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses : mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons ; elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auroient été l'effet ; elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna sur mes injustes craintes des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant, le pas étoit délicat.

Il eſt étonnant, il eſt unique peut-être, qu'une femme ayant pu venir juſqu'à marchander; s'en ſoit tirée à ſi bon compte. Elle ne me refuſa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui put la rendre infidelle, & j'eus l'humiliation de voir que l'embraſement dont ſes légères faveurs allumoient mes ſens, n'en porta jamais aux ſiens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux ſens, quand on veut leur refuſer quelque choſe. Pour connoître combien cette maxime ſe trouva fauſſe avec Mde. d'H......., & combien elle eut raiſon de compter ſur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs & fréquens tête-à-têtes, & les ſuivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous paſsâmes enſemble, dans une intimité preſque ſans exemple, entre deux amis de différens ſexes, qui ſe renferment dans les bornes dont nous ne ſortîmes jamais. Ah! ſi j'avois tardé ſi long-temps à ſentir le véritable amour, qu'alors mon cœur & mes ſens lui payèrent bien l'arrérage! & quels ſont

donc les tranſports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé, qui nous aime, ſi même un amour non-partagé peut en inſpirer de pareils!

Mais j'ai tort de dire un amour non-partagé; le mien l'étoit en quelque ſorte; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fut pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un & l'autre; elle pour ſon amant, moi pour elle; nos ſoupirs, nos délicieuſes larmes ſe confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre, nos ſentimens avoient tant de rapport, qu'il étoit impoſſible qu'ils ne ſe mêlaſſent pas en quelque choſe; & toutefois au milieu de cette délicieuſe ivreſſe, jamais elle ne s'eſt oubliée un moment; & moi je proteſte, je jure que ſi, quelquefois égaré par mes ſens, j'ai tenté de la rendre infidelle, jamais je ne l'ai véritablement déſiré. La véhémence de ma paſſion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur; en ſouiller la divine image eut été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime, il a cent fois été com-

mis dans mon cœur : mais avilir ma Sophie? ah ! cela se pouvoit-il jamais ? Non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même ; eussai-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts momens de délire, j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne ; dans mes fréquens voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher ; un soir après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très-beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée, & qu'elle avoit fait exécuter.

Souvenir immortel d'innoceuce & de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle, sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première & l'unique fois

de ma vie ; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre & le plus ardent peut porter d'aimable & de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux ! que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable, & jamais amant n'aima comme vous ! Mais votre ami St. L.....t nous écoute, & mon cœur ne sauroit aimer deux fois. Je me tus en soupirant ; je l'embrassai : .... quel embrassement ! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule, c'est-à-dire, loin de son amant & de son mari ; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours, & toujours l'amour en tiers entr'elle & moi. Nous avions soupé tête-à-tête, nous étions seuls, dans un bosquet au clair de la lune, & après deux heures de l'entretien le plus vif & le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet & des bras de son ami aussi intacte, aussi pure de corps & de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes ſens me laiſſoient tranquille, comme auprès de Thérèſe & de maman. Je l'ai déjà dit, c'étoit de l'amour cette fois, & l'amour dans toute ſon énergie & dans toutes ſes fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémiſſemens, ni les palpitations, ni les mouvemens convulſifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement; on en pourra juger par l'effet que ſa ſeule image faiſoit ſur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne : je paſſois par les côteaux d'Andilly, qui ſont charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil careſſant qu'elle me feroit, au baiſer qui m'attendoit à mon arrivée. Ce ſeul baiſer, ce baiſer funeſte, avant même de le recevoir, m'embraſoit le ſang à tel point, que ma tête ſe troubloit; un éblouiſſement m'aveugloit, mes genoux tremblans ne pouvoient me ſoutenir, j'étois forcé de m'arrêter, de m'aſſeoir; toute ma machine étoit dans un déſordre inconcevable: j'étois prêt à m'évanouir. Inſtruit du danger, je tâchois en partant de me diſtraire & de penſer à

autre chofe. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes fouvenirs & tous les accidens qui en étoient la fuite revenoient m'affaillir, fans qu'il me fût poffible de m'en délivrer, & de quelque façon que je m'y fois pu prendre, je ne crois pas qu'il me foit jamais arrivé de faire feul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne foible, epuifé, rendu, me foutenant à peine. A l'inftant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne fentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuifable & toujours inutile. Il y avoit fur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terraffe agréable, appelée le mont Olimpe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier, j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me diftraire, j'effayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon fang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lifible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chofe que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état,

& furtout fa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle & de privation, me jeta dans un épuifement dont je n'ai pu me tirer de plufieurs années, & finit par me donner une incommodité que j'emporterai, ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la feule jouiffance amoureufe de l'homme du tempérament le plus combuftible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'ayent été comptés fur la terre: ici commence le long tiffu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie, que mon cœur tranfparent comme le criftal, n'a jamais fu cacher, durant une minute entière, un fentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut poffible de cacher long-temps mon amour pour Mde. d'H....... Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni fecret ni myftère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir befoin, & comme Mde. d'H....... avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne fe repro-

choit point; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice; elle, franche, distraite, étourdie: moi, vrai, mal-adroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prises que nous n'aurions fait, si nous en eussions été coupables. Nous allions l'un & l'autre à la C......e; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire; nous promenant tous les jours tête-à-tête en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de Mde. D'.....y; sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner, & se croyant bravée, elle assouvissoit son cœur par ses yeux, de rage & d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, surtout quand elle est vive. Mde. D'.....y, violente mais réfléchie, posséde surtout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner, & dans le même temps qu'elle

redoubloit avec moi d'attentions, de foins, & presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle-sœur de procédés malhonnêtes, & de marques d'un dédain, qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens contraires, en même temps que j'étois touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à Mde. d'H....... La douceur angelique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, & même sans lui en savoir plus mauvais gré.

Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, & toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que ne voyant rien que Sophie, (c'étoit un des noms de Mde. d'H.......) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison & des survenans. Le baron d'H..... k qui n'étoit jamais venu que je sache à la C.......e, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu

dans la ſuite, j'aurois fort ſoupçonné Mde. D'.....y d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amuſant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors ſi bête que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma ſtupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à ſon ordinaire. Au lieu de me regarder en noir ſelon ſa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux ſans rien répondre: Mde. D'.....y ſe tenoit les côtés de rire; je ne ſavois ſur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne paſſoit encore les bornes de la plaiſanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire, ſi je m'en étois apperçu, eut été de m'y prêter. Mais il eſt vrai qu'à travers la railleuſe gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ſes yeux une maligne joie, qui m'auroit peut-être inquiété, ſi je l'euſſe auſſi bien remarquée alors, que je me la rappelai dans la ſuite.

Un jour que j'allai voir Mde. d'H....... à Eaubonne, au retour d'un de ſes voya-

ges de Paris, je la trouvai triste, & je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre, parce que Mde. de B........e, sœur de son mari, étoit-là : mais sitôt que je pus trouver un moment je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit-elle en soupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. St. L.....t est instruit & mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tû de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérois vous guérir, & dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservi ; on m'a fait tort, mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut-là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute, devant une jeune femme dont j'éprouvois les justes

juftes reproches, & dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en reffentis contre moi-même eut fuffi peut-être pour furmonter ma foibleffe, fi la tendre compaffion que m'en infpiroit la victime, n'eut encore amolli mon cœur. Hélas! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorfqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétroient de toutes parts? Cet attendriffement fe changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un fentiment criminel, mais involontaire, fans croire, fans imaginer même la fincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne reftâmes pas long-temps en doute fur la main d'où partoit le coup.

Nous favions l'un & l'autre que Mde. D'.....y étoit en commerce de lettres avec St. L.....t. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit fufcité à Mde. d'H..., dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, & que les fuccès de quelques-uns de ces efforts faifoient trembler pour la fuite. D'ailleurs; G...., qui, ce me femble, avoit fuivi M. de C......s à l'armée, étoit en Weftphalie auffi bien que

St. L.....t; ils se voyoient quelquefois. G.... avoit fait auprès de Mde. d'H...... quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. G.... très-piqué cessa tout-à-coup de la voir. Qu'on juge du sang-froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus âgé que lui, & dont lui G....., depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme son protégé.

Mes soupçons sur Mde. D'.....y se changèrent en certitude, quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la C......e, Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Mde. D'.....y lui avoit demandé, si nous ne nous écrivions pas Md. d'H...... & moi. Sur son aveu, Mde. D'.....y la pressa de lui remettre les lettres de Mde. d'H......, l'assurant qu'elle les recachetteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thèrèse sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, & même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle

m'apportoit : précaution très-heureuſe, car Mde. D'.....y la faiſoit guetter à ſon arrivée, & l'attendant au paſſage, pouſſa plusieurs fois l'audace juſqu'à chercher dans ſa bavette. Elle fit plus : s'étant un jour invitée à venir avec M. de M......y dîner à l'Hermitage pour la première fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec M......y pour entrer dans mon cabinet avec la mère & la fille, & les preſſer de lui montrer les lettres de Mde. d'H...,., Si la mère eût ſu où elles étoient, les lettres étoient livrées ; mais heureuſement la fille ſeule le ſavoit, & nia que j'en euſſe conſervé aucune. Menſonge aſſurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. Mde. D'.....y voyant qu'elle ne pouvoit la ſéduire, s'efforça de l'irriter par la jalouſie, en lui reprochant ſa facilité & ſon aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entr'eux un commerce criminel ? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez beſoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce

qu'il faut faire pour les avoir : vous dites qu'il déchire les lettres de Mde. d'H......., auſſitôt qu'il les a lues. Hé bien, recueillez avec ſoin les pièces & donnez-les moi ; je me charge de les raſſembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèſe eut la diſcrétion de me taire aſſez long-temps toutes ces tentatives ; mais voyant mes perplexités, elle ſe crut obligée à me tout dire, afin que, ſachant à qui j'avois à faire, je priſſe mes meſures pour me garantir des trahiſons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut ſe décrire. Au lieu de diſſimuler avec Mde. D'.....y à ſon exemple, & de me ſervir de contre-ruſes, je me livrai ſans meſure à l'impétuoſité de mon naturel, & avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres ſuivantes, qui montrent ſuffiſamment la manière de procéder de l'un & de l'autre en cette occaſion.

Billet de Mde. D'.....y.

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas, » mon cher ami ? Je ſuis inquiète de

„ vous. Vous m'aviez tant promis de ne „ faire qu'aller & venir de l'Hermitage „ ici. Sur cela, je vous ai laiffé libre; „ & point du tout, vous laiffez paffer „ huit jours. Si on ne m'avoit pas dit „ que vous étiez en bonne fanté, je „ vous croirois malade. Je vous attendois „ avant-hier ou hier, & je ne vous vois „ point arriver. Mon Dieu, qu'avez-vous „ donc ? Vous n'avez point d'affaires: „ vous n'avez pas non plus de chagrins; „ car je me flatte que vous feriez venu „ fur le champ me les confier. Vous êtes „ donc malade! tirez-moi d'inquiétude „ bien vîte, je vous en prie. Adieu mon „ cher ami: que cet adieu me donne un „ bonjour de vous. „

Réponfe.

„ Je ne puis rien vous dire encore. „ J'attends d'être mieux inftruit, & je le „ ferai tôt ou tard. En attendant, foyez „ sûre que l'innocence accufée trouvera „ un défenfeur affez ardent pour donner „ quelque repentir aux calomniateurs „ quels qu'ils foient. „

Second Billet de la même.

„ Savez-vous que votre lettre m'effraie ?

„ qu'eſt-ce qu'elle veut donc dire ? Je
„ l'ai relue plus de vingt-cinq fois. En
„ vérité, je n'y comprends rien. J'y vois
„ ſeulement que vous êtes inquiet &
„ tourmenté, & que vous attendez que
„ vous ne le ſoyez plus pour m'en par-
„ ler. Mon cher ami, eſt-ce là ce dont
„ nous étions convenus ? qu'eſt-donc
„ devenue cette amitié, cette confiance,
„ & comment l'ai-je perdue ? Eſt-ce con-
„ tre moi ou pour moi que vous êtes
„ fâché ? Quoiqu'il en ſoit, venez dès ce
„ ſoir, je vous en conjure ; ſouvenez-
„ vous que vous m'avez promis, il n'y
„ a pas huit jours, de ne rien garder ſur
„ le cœur, & de me parler ſur le champ.
„ Mon cher ami, je vis dans cette con-
„ fiance.... Tenez, je viens encore de
„ lire votre lettre ; je n'y conçois pas da-
„ vantage, mais elle me fait trembler. Il me
„ ſemble que vous êtes cruellement agité.
„ Je voudrois vous calmer, mais comme
„ j'ignore le ſujet de vos inquiétudes, je
„ ne ſais que vous dire, ſinon que me
„ voilà tout auſſi malheureuſe que vous,
„ juſqu'à ce que je vous aie vu. Si vous
„ n'êtes pas ici ce ſoir à ſix heures, je

„ pars demain pour l'Hermitage quelque „ temps qu'il faſſe, & dans quelqu'état „ que je ſois; car je ne ſaurois tenir à „ cette inquiétude. Bonjour, mon cher „ bon ami. A tout haſard je riſque de „ vous dire, ſans ſavoir ſi vous en avez „ beſoin ou non, de tâcher de prendre „ garde & d'arrêter les progrès que fait „ l'inquiétude dans la ſolitude. Une mou- „ che devient un monſtre, je l'ai ſou- „ vent éprouvé. „

Réponſe.

„ Je ne puis vous aller voir, ni rece- „ voir votre viſite, tant que durera l'in- „ quiétude où je ſuis. La confiance dont „ vous parlez, n'eſt plus, & il ne vous „ ſera pas aiſé de la recouvrer. Je ne vois „ à préſent dans votre empreſſement que „ le déſir de tirer des aveux d'autrui, „ quelqu'avantage qui convienne à vos „ vues, & mon cœur, ſi prompt à s'épan- „ cher dans un cœur qui s'ouvre pour „ le recevoir, ſe ferme à la ruſe & à „ la fineſſe. Je reconnois votre adreſſe „ ordinaire dans la difficulté que vous „ trouvez à comprendre mon billet. Me „ croyez-vous aſſez dupe pour penſer

„ que vous ne l'ayez pas compris ? Non ; „ mais je ſaurai vaincre vos ſubtilités à „ force de franchiſe. Je vais m'expliquer „ plus clairement. afin que vous m'en- „ tendiez encore moins.

„ Deux amans bien unis & dignes de „ s'aimer, me ſont chers : je m'attends „ bien que vous ne ſaurez pas qui je „ veux dire, à moins que je ne vous „ les nomme. Je préſume qu'on a tenté „ de les déſunir, & que c'eſt de moi „ qu'on s'eſt ſervi pour donner de la „ jalouſie à l'un des deux. Le choix n'eſt „ pas fort adroit, mais il a paru com- „ mode à la méchanceté : & cette méchan- „ ceté, c'eſt vous que j'en ſoupçonne. „ J'eſpère que ceci devient plus clair.

„ Ainſi donc la femme que j'eſtime le „ plus, auroit, de mon ſçu, l'infamie de „ partager ſon cœur & ſa perſonne entre „ deux amans, & moi celle d'être un de „ ces deux lâches ? Si je ſavois qu'un „ ſeul moment de la vie vous euſſiez „ pu penſer ainſi d'elle ou de moi, je „ vous haïrois juſqu'à la mort. Mais c'eſt „ de l'avoir dit, & non de l'avoir penſé, „ que je vous taxe. Je ne comprends

„ pas, en pareil cas, auquel c'eſt des trois „ que vous avez voulu nuire ; mais ſi „ vous aimez le repos, craignez d'avoir „ eu le malheur de réuſſir. Je n'ai caché „ ni à vous ni à elle tout le mal que je „ penſe de certaines liaiſons, mais je veux „ qu'elles finiſſent par un moyen auſſi „ honnête que ſa cauſe, & qu'un amour „ illégitime ſe change en une éternelle „ amitié. Moi qui ne fis jamais de mal „ à perſonne, ſervirois-je innocemment à „ en faire à mes amis? Non, je ne vous „ le pardonnerois jamais, je deviendrois „ votre irréconciliable ennemi. Vos ſecrets „ ſeuls ſeroient reſpectés ; car je ne ſerai „ jamais un homme ſans foi.

„ Je n'imagine pas que les perplexités „ où je ſuis puiſſent durer bien long- „ temps. Je ne tarderai pas à ſavoir ſi je „ me ſuis trompé. Alors j'aurai peut-être „ de grands torts à réparer, & je n'aurai „ rien fait en ma vie de ſi bon cœur. „ Mais ſavez-vous comment je rachette- „ rai mes fautes durant le peu de temps „ qui me reſte à paſſer près de vous? „ En faiſant ce que nul autre ne fera que „ moi ; en vous diſant franchement ce

„ qu'on penfe de vous dans le monde;
„ & les brèches que vous avez à réparer
„ à votre réputation. Malgré tous les pré-
„ tendus amis qui vous entourent, quand
„ vous m'aurez vu partir, vous pourrez
„ dire adieu à la verité; vous ne trou-
„ verez plus perfonne qui vous la dife. „

Troifieme Lettre de la même.

“ Je n'entendois pas votre lettre de ce
„ matin: je vous l'ai dit, parce que cela
„ étoit. J'entend celle de ce foir, n'ayez
„ pas peur que j'y réponde jamais; je
„ fuis trop preffée de l'oublier, & quoi-
„ que vous me faffiez pitié, je n'ai pu
„ me défendre de l'amertume dont elle
„ me remplit l'ame. Moi! ufer de rufes,
„ de fineffes avec vous! moi! accufee
„ de la plus noire des infamies! Adieu,
„ je regrette que vous ayez la..... adieu,
„ je ne fais ce que je dis.... adieu: je
„ ferai bien preffée de vous pardonner.
„ Vous viendrez quand vous voudrez;
„ vous ferez reçu mieux que ne l'exige-
„ roient vos foupçons. Difpenfez-vous
„ feulement de vous mettre en peine de
„ ma réputation. Peu m'importe celle
„ qu'on me donne. Ma conduite eft

„ bonne, & cela me suffit. Au surplus, „ j'ignorois absolument ce qui est arrivé „ aux deux personnes qui me sont aussi „ chères qu'à vous. „

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras & me replongea dans un autre qui n'étoit guères moindre. Quoique toutes ces lettres & réponses fussent allées & venues dans l'espace d'un jour avec une extrême rapidité, cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur; & pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Mde. d'H...... ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, & d'éviter, surtout dans le moment même, toute rupture & tout éclat; & moi, par les insultes les plus ouvertes & les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre de sa part qu'une réponse si fière, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu sans la plus indigne lâcheté m'abstenir de quitter sa maison

ſur le champ. Heureuſement, plus adroite encore que je n'étois emporté, elle évita par le tour de ſa réponſe de me réduire à cette extrêmité. Mais il falloit ou ſortir ou l'aller voir ſur le champ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarraſſé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer ſans compromettre ni Mde. d'H...... ni Thérèſe? & malheur à celle que j'aurois nommée! il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable & intrigante ne me fit craindre pour celle qui en ſeroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de ſoupçons dans mes lettres, afin d'être diſpenſé d'énoncer mes preuves. Il eſt vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcuſables, nuls ſimples ſoupçons ne pouvant m'autoriſer à traiter une femme, & ſurtout une amie, comme je venois de traiter Mde. D'.....y. Mais ici commence la grande & noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes & mes ſoibleſſes cachées, en me chargeant de fautes plus graves dont j'étois incapable, & que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avois redoutée, & j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, Mde. D'...... y me sauta au cou en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, & de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement : je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens ; elle m'en dit quelques-uns qui en avoient encore moins, & tout finit là. On avoit servi ; nous allâmes à table, où, dans l'attente de l'explication que je croyois remise après le souper, je fis mauvaise figure ; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne la saurois cacher aux moins clair-voyans. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage ; cependant elle ne risqua point l'aventure : il n'y eut pas plus d'explication après soupé qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain, & nos silencieux tête-à-têtes ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui pro-

teſtois avec bien de la vérité, que s'ils ſe trouvoient mal fondés, ma vie entière feroit employée à réparer leur injuſtice. Elle ne marqua pas la moindre curioſité de ſavoir préciſément quels étoient ces ſoupçons, ni comment ils m'étoient venus, & tout notre raccommodement, tant de ſa part que de la mienne, conſiſta dans l'embraſſement du premier abord. Puiſqu'elle étoit ſeule offenſée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclairciſſement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, & je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reſte à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt preſqu'entièrement cette querelle, & je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parce qu'elle paroiſſoit ne s'en plus ſouvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le ſeul chagrin que m'attira ma foibleſſe; mais j'en avois d'autres non moins ſenſibles que je ne m'étois point attirés, & qui n'avoient pour cauſe que le deſir de m'arracher de ma ſolitude (*)

(*) C'eſt-à-dire d'en arracher la vieille, dont on

à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot & des H......... s. Depuis mon établiſſement à l'Hermitage, Diderot n'avoit ceſſé de m'y harceler, ſoit par lui-même, ſoit par De Leyre, & je vis bientôt aux plaiſanteries de celui-ci, ſur mes courſes boſcareſques, avec quel plaiſir ils avoient traveſti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas queſtion de cela dans mes priſes avec Diderot; elles avoient des cauſes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec intérêt & l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En liſant l'eſpèce de Poétique en dialogue qu'il y a jointe, je fus ſurpris & même un peu contriſté, d'y trouver parmi pluſieurs choſes déſobligeantes, mais tolérables contre les ſolitaires, cette âpre & dure ſentence, ſans aucun adouciſſement: *Il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul.* Cette ſentence eſt équivoque

avoit beſoin pour arranger le complot. Il eſt étonnant que, durant tout ce long orage, ma ſtupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle qu'on vouloit ravoir à Paris.

& préſente deux ſens, ce me ſemble; l'un très-vrai, l'autre très-faux; puiſqu'il eſt même impoſſible qu'un homme qui eſt, & veut être ſeul, puiſſe & veuille nuire à perſonne, & par conſéquent qu'il ſoit un méchant. La ſentence en elle-même exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur, qui, lorſqu'il imprimoit cette ſentence, avoit un ami retiré dans une ſolitude. Il me paroiſſoit choquant & malhonnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami ſolitaire, ou s'il s'en étoit ſouvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable & juſte exception qu'il devoit, non-ſeulement à cet ami, mais à tant de ſages reſpectés, qui dans tous les tems ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont, pour la première fois depuis que le monde exiſte, un écrivain s'aviſe, avec un trait de plume, de faire indiſtinctement autant de ſcélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'eſtimois ſincèrement, & je comptois avec une entière confiance ſur les mêmes ſentimens de ſa part. Mais excédé de ſon

infatigable obſtination à me contrarier éternellement ſur mes goûts, mes penchans, ma manière de vivre, ſur tout ce qui n'intéreſſoit que moi ſeul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de ſa facilité à promettre, & de ſa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés & manqués de ſa part, & de ſa fantaiſie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, & de dîner ſeul le ſoir, après être allé au-devant de lui juſqu'à St. Denis, & l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ſes torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave & me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur & un attendriſſement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, & ma lettre étoit aſſez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut ſa réponſe ſur cet article; la voici mot pour mot. « Je

» suis bien aise que mon ouvrage vous
„ ait plû, qu'il vous ait touché. Vous
„ n'êtes pas de mon avis sur les hermi-
„ tes; dites-en tant de bien qu'il vous
„ plaira, vous serez le seul au monde
„ dont j'en penserai : encore y auroit-il
„ bien à dire là-dessus si on pouvoit
„ vous parler sans vous fâcher. Une
„ femme de quatre-vingt ans! &c. On
„ m'a dit une phrase d'une lettre du fils
„ de Mde. D'..... y qui a dû vous peiner
„ beaucoup, ou je connois mal le fond
„ de votre ame. „

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage, Mde. le Vasseur parut s'y déplaire & trouver l'habitation trop seule. Ses propos là-dessus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris si elle s'y plaisoit davantage, d'y payer son loyer, & d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faisoit du bien; & l'on voyoit que cela étoit vrai, car elle y

rajeunissoit, pour ainsi dire, & s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eût été dans le fond très-fâchée que nous quittassions l'Hermitage, qui réellement étoit un séjour charmant ; aimant fort le petit tripotage du jardin & des fruits dont elle avoit le maniement, mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, & me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; sans songer qu'elle & beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays prolongeoit la vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avois à ma porte, & comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, & que par-tout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Mde. le Vasseur, qui mangeoit beaucoup & avec une extrême voracité, étoit sujette à des débordemens de bile & à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques

jours & lui fervoient de remède. A Paris, elle n'y faifoit jamais rien, & laiffoit agir la nature. Elle en ufoit de même à l'Hermitage, fachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe, parce qu'il n'y avoit pas des médecins & des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir fa mort que de l'y laiffer, quoiqu'elle s'y portât très-bien. Diderot auroit dû déterminer à quel âge il n'eft plus permis, fous peine d'homicide, de laiffer vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accufations atroces fur lefquelles il ne m'exceptoit pas de fa fentence : qu'il n'y avoit que le méchant qui fût feul, & c'étoit ce que fignifioit fon exclamation pathétique & l'*et cætera* qu'il y avoit bénignement ajouté : *Une femme de quatre-vingt ans ! &c.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche qu'en m'en rapportant à Mde. le Vaffeur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement fon fentiment à Mde. D'.....y. Pour la mettre plus à fon aife, je ne voulus point voir fa lettre, & je lui montrai celle que je vais tranfcrire, & que j'écrivis à Mde. D'.....y au

sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, & qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le Jeudi.

« Mde. le Vasseur doit vous écrire, „ ma bonne amie ; je l'ai priée de vous „ dire sincèrement ce qu'elle pense. Pour „ la mettre bien à son aise, je lui ai dit „ que je ne voulois point voir sa lettre, „ & je vous prie de ne me rien dire de „ ce qu'elle contient.

„ Je n'enverrai pas ma lettre, puisque „ vous vous y opposez ; mais me sentant „ très-grièvement offensé, il y auroit à „ convenir que j'ai tort une bassesse & „ une fausseté que je ne saurois me per- „ mettre. L'Evangile ordonne bien à celui „ qui reçoit un soufflet d'offrir l'autre „ joue, mais non pas de demander par- „ don. Vous souvenez-vous de cet homme „ de la comédie, qui crie en donnant „ des coups de bâton ? Voilà le rôle du „ philosophe.

„ Ne vous flattez pas de l'empêcher „ de venir par le mauvais temps qu'il „ fait. Sa colère lui donnera le temps &

„ les forces que l'amitié lui refuse, & ce
„ sera la première fois de sa vie qu'il
„ sera venu le jour qu'il avoit promis.

„ Il s'excèdera pour venir me répéter
„ de bouche les injures qu'il me dit dans
„ ses lettres; je ne les endurerai rien
„ moins que patiemment. Il s'en retour-
„ nera être malade à Paris, & moi je
„ ferai, selon l'usage, un homme fort
„ odieux. Que faire? Il faut souffrir.

“ Mais n'admirez-vous pas la sagesse
„ de cet homme qui vouloit me venir
„ prendre à St. Denis en fiacre, y dîner,
„ me ramener en fiacre, & à qui, huit jours
„ après, sa fortune ne permet plus d'aller
„ à l'Hermitage autrement qu'à pied? Il
„ n'est pas absolument impossible, pour
„ parler son langage, que ce soit là le
„ ton de la bonne foi; mais en ce cas il
„ faut qu'en huit jours il soit arrivé d'é-
„ tranges changemens dans sa fortune.

„ Je prends part au chagrin que vous
„ donne la maladie de Mde. votre mère;
„ mais vous voyez que votre peine n'ap-
„ proche pas de la mienne. On souf-
„ fre encore moins à voir malades, les
„ personnes qu'on aime, qu'injustes &
„ cruelles.

„ Adieu, ma bonne amie, voici la „ dernière fois que je vous parlerai de „ cette malheureuſe affaire. Vous me „ parlez d'aller à Paris avec un ſang-„ froid, qui me réjouiroit dans un autre „ temps. „

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au ſujet de Mde. le Vaſſeur ſur la propoſition de Mde. D'.....y elle-même, & Mde. le Vaſſeur ayant choiſi comme on peut bien croire, de reſter à l'Hermitage, où elle ſe portoit très-bien, où elle avoit toujours compagnie, & où elle vivoit très-agréablement; Diderot ne ſachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, & ne laiſſa pas de m'en faire un autre, de la continuation du ſéjour de Mde. le Vaſſeur a l'Hermitage, quoique cette continuation fût de ſon choix, & qu'il n'eût tenu & ne tînt toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes ſecours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot. Celle du ſecond eſt dans la lettre ſuivante. " Le

„ Lettré (c'étoit un nom de plaisanterie „ donné par G.... au fils de Mde. D'.....y) „ a dû vous écrire qu'il y avoit sur le „ rempart vingt pauvres qui mouroient „ de faim & de froid, & qui attendoient „ le liard que vous leur donniez. C'est „ un échantillon de notre petit babil..... „ & si vous entendiez le reste, il vous „ amuseroit comme cela. „

Voici ma réponse à ce terrible argument dont Diderot paroissoit si fier.

“ Je crois avoir répondu au *lettré*, c'est-„ à-dire, au fermier-général, que je ne „ plaignois pas les pauvres qu'il avoit ap-„ perçus sur le rempart en attendant mon „ liard ; qu'apparemment il les en avoit „ amplement dédommagés ; que je l'éta-„ blissois mon substitut : que les pauvres „ de Paris n'auroient pas à se plaindre de „ cet échange ; que je n'en trouverois pas „ aisément un aussi bon pour ceux de „ Montmorenci qui en avoient beaucoup „ plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard „ respectable qui, après avoir passé sa vie „ à travailler, ne le pouvant plus, meurt „ de faim sur ses vieux jours. Ma cons-„ cience est plus contente des deux sols

„ que

„ que je lui donne tous les lundis, que
„ de cent liards que j'aurois distribués à
„ tous les gueux du rempart. Vous êtes
„ plaisans, vous autres philosophes,
„ quand vous regardez tous les habitans
„ des villes comme les seuls hommes aux-
„ quels vos devoirs vous lient. C'est à la
„ campagne qu'on apprend à aimer &
„ servir l'humanité; on n'apprend qu'à
„ la mépriser dans les villes „.

Tels étoient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, & prétendoit me prouver par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre, & de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de Mde. D'.....y & les clameurs de la cotterie H........e avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, & que Mde. d'H....... elle-même, grande enthousiaste de Dide-

rot, voulut que j'allasse le voir à Paris, & que je fisse toutes les avances d'un raccommodement, qui, tout sincère & entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie, il en essuyoit alors un très-violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Mde. de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice & de la générosité de prouver publiquement le contraire, & j'allai passer deux jours, non-seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, & durant

laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fut hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire, savoir, de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains, du moins qui fussent à ma connoissance: ce n'étoit pas comme avec Mde. D'.....y. Il me montra le plan du Père de famille. Voilà, lui dis-je, la meilleure défense du Fils naturel. Gardez le silence, travaillez cette pièce avec soin, & puis jetez-là tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit & s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la Julie, pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut son terme; c'est-à dire, chargé de paroles & redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même: mais c'étoit le bavar-

dage de la fièvre ; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième surtout, & la sixième sont des chef-d'œuvres de diction.

Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'H.....k. Nous étions loin de compte ; car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chymie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'H.....k m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, & dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, & que ce refus pourroit même être mésinterprêté, comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'H.....k tous les jours, ajouta-t-il ; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être

content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse? Bref, avec ma foiblesse ordinaire je me laissai subjuguer, & nous allâmes souper chez le baron, qui me reçut à son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, & presque malhonnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès longtemps auparavant, que depuis que G.... fréquentoit la maison d'A..e, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, St. L.....t y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la C........e, & ensuite à l'Hermitage, où il vint avec Mde d'H....... me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même, & je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter Mde. d'H....... je ne l'aurois pas

voulu faire, & je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant St. L.....t, que je m'imaginois à peine qu'elle eut pu l'être autant en m'aimant moi-même, & sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle, dans mon délire, étoit qu'elle se laisfât aimer. Enfin de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, & je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour: soit, mais c'étoit donc plus.

Pour St. L... .t, il se conduisit en honnête homme & judicieux: comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni & même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement, & je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, & qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire & paf-

ſagère avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit paſſé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché ſa maîtreſſe? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché? Pouvois-je éviter de la recevoir? Que pouvois-je faire? Eux ſeuls avoient fait le mal, & c'étoit moi qui l'avois ſouffert. A ma place il en eut fait autant que moi, peut-être pis: car enfin quelque fidelle, quelque eſtimable que fut Mde. d'H......., elle étoit femme; il étoit abſent; les occaſions étoient fréquentes; les tentations étoient vives, & il lui eut été bien difficile de ſe défendre toujours avec le même ſuccès contre un homme plus entreprenant. C'étoit aſſurément beaucoup pour elle & pour moi dans une pareille ſituation, d'avoir pu poſer des limites que nous ne nous ſoyons jamais permis de paſſer.

Quoique je me rendiſſe au fond de mon cœur un témoignage aſſez honorable, tant d'apparences étoient contre-moi, que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui

tout l'air d'un coupable, & il en abusoit pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, & dont lui St. L.....t avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture, & moi jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, & continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, & telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai Mde. d'H....... fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, & cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, & à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure & durable. J'avois fait pour cela les plus

beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de Mde. d'H....... Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée, je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, & je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, & que je n'ai jamais su. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres; je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment.

Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice; mais ce ne fut pas sur le champ: je compris que l'examen du paquet, que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort: je vis même qu'elle se le reprochoit, & cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter à mon tour, & j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareil.

les lettres. On a trouvé brûlantes celles de la Julie. Eh Dieu! qu'auroit-on donc dit de celles-là? Non, non, jamais celle qui peut inſpirer une pareille paſſion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abuſé: je ne l'en crois pas capable, & de plus, j'y avois mis bon ordre. La ſotte, mais vive crainte d'être perſifflé, m'avoit fait commencer cette correſpondance ſur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai juſqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivreſſe: mais quel tutoiement! elle n'en devoit ſûrement pas être offenſée. Cependant elle s'en plaignit pluſieurs fois, mais ſans ſuccès: ſes plaintes ne faiſoient que réveiller mes craintes, & d'ailleurs, je ne pouvois me réſoudre à rétrograder. Si ces lettres ſont encore en être, & qu'un jour elles ſoient vues, on connoîtra comment j'ai aimé.

La douleur que me cauſa le refroidiſſement de Mde. d'H......., & la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le ſingulier parti de m'en plain-

dre à St. L.....t même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce ſujet, je me jetai dans les diſtractions que j'aurois dû chercher plutôt. Il y eut des fêtes à la C........e pour leſquelles je fis de la muſique. Le plaiſir de me faire honneur auprès de Mde. d'H....... d'un talent qu'elle aimoit, excita ma verve, & un autre objet contribuoit encore à l'animer; ſavoir le déſir de montrer que l'auteur du Devin du village ſavoit la muſique; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en ſecret à rendre cela douteux, du moins quant à la compoſition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverſes fois, tant chez Mde. D...n que chez M. de la Poplinière; quantité de muſique que j'y avois compoſée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artiſtes, & ſous leurs yeux. Enfin l'opéra des Muſes galantes, celui même du Devin, un motet que j'avois fait pour Mlle. Fel, & qu'elle avoit chanté au concert ſpirituel; tant de conférences que j'avois eues ſur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout ſembloit devoir

prévenir ou diffiper un pareil doute. Il exiftoit, cependant, même à la C.......e, & je voyois que M. D'.....y n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui compofer un motet pour la dédicace de la chapelle de la C.......e, & je le priai de me fournir des paroles de fon choix. Il chargea De Linant, le gouverneur de fon fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au fujet, & huit jours après qu'elles m'eurent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit fut mon Apollon, & jamais mufique plus étoffée ne fortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots; *Ecce fedes hic tonantis.* (J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeuil, & que M. De Linant fe les étoit doucement appropriées). La pompe du début répond aux paroles, & toute la fuite du motet eft d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orcheftre. D'.....y raffembla les meilleurs fymphoniftes. Mde. Bruna, chanteufe Italienne, chanta le motet, & fut bien accompagnée. Le motet eut un

ſi grand ſuccès, qu'on l'a donné dans la ſuite au concert ſpirituel, où, malgré les ſourdes cabales & l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudiſſemens. Je donnai, pour la fête de M. D'.....y, l'idée d'une eſpèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que Mde. D'.....y compoſa, & dont je fis encore la muſique. G...., en arrivant, entendit parler de mes ſuccès harmoniques. Une heure après on n'en parla plus: mais du moins on ne mit plus en queſtion, que je ſache, ſi je ſavois la compoſition.

A peine G.... fut-il à la C.......e, où déjà je ne me plaiſois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le ſéjour inſupportable par des airs que je ne vis jamais à perſonne, & dont je n'avois pas même l'idée. La veille de ſon arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contiguë à celle de Mde. D'.....y; on la prépara pour M. G...., & on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je, en riant à Mde. D'.....y, comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embar-

rassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre & celle que je quittois une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec G.... n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importoient beaucoup davantage, & dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très-fortement. Je compris que cette réserve venoit de G...., qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le susse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens qui n'étoient pas éteints, & le mérite réel de cet homme-là me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le salut ; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, & me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passoit partout le premier,

prenoit partout la première place, ſans jamais faire aucune attention à moi. Paſſe pour cela, s'il n'y eut pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un ſeul trait pris entre mille. Un ſoir Mde. D'.....y ſe trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans ſa chambre, & elle monta pour ſouper au coin de ſon feu. Elle me propoſa de monter avec elle; je le fis. G.... vint enſuite. La petite table étoit déjà miſe, il n'y avoit que deux couverts. On ſert: Mde. D'.....y prend ſa place à l'un des coins du feu. M. G.... prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entr'eux deux, déplie ſa ſerviette, & ſe met en devoir de manger ſans me dire un ſeul mot. Mde. D'.....y rougit, & pour l'engager à réparer ſa groſſièreté, m'offre ſa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laiſſa ſouper au bout de la table, loin du feu, ſans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, ſon aîné, ſon ancien

dans la maison, qui l'y avoit introduit, & à qui même comme favori de la Dame il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là le G...., qui chez le P..... de S... G.... se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence, & cette morgue insultante, avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il savoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guères que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triste sort, dont j'étois content, & pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misantropie, & qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui, & un malheureux tel que moi, que des liai-

ſons de bienfaits d'une part & d'obligations de l'autre, ſans y ſuppoſer, même dans les poſſibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans ſa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des ſiens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir: & lui, s'il m'a prôné, c'eſt moins publiquement, & c'eſt d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun ſervice d'aucune eſpèce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étois-je ſon protégé? Cela me paſſoit, & me paſſe encore.

Il eſt vrai que du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec perſonne auſſi brutalement qu'avec moi. Je me ſouviens qu'une fois St. L.....t faillit à lui jeter ſon aſſiette à la tête, ſur une eſpèce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui diſant groſſièrement: *cela n'eſt pas vrai.* A ſon ton naturellement tranchant, il ajouta la ſuffi-

ſance d'un parvenu, & devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit ſéduit au point de ſe donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins ſenſés d'entr'eux. Il n'appeloit jamais ſon laquais que par *Eh!* comme ſi, ſur le nombre de ſes gens, Monſeigneur n'eut pas ſu lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commiſſions, il lui jetoit l'argent par terre au lieu de le lui donner dans la main. Enfin, oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris ſi choquant, avec un dédain ſi dur en toute choſe, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon ſujet que Mde. D'.....y lui avoit donné, quitta ſon ſervice ſans autre grief que l'impoſſibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le la Fleur de ce nouveau Glorieux.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre ſuſpect le ſien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon, put conſerver un cœur bien placé. Il ne ſe piquoit de rien tant que de ſenſibilité

d'ame & d'énergie de ſentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui ſont propres aux petites ames ? Comment les vifs & continuels élans que fait hors de lui-même un cœur ſenſible peuvent-ils le laiſſer s'occuper ſans ceſſe de tant de petits ſoins pour ſa petite perſonne, Eh mon Dieu ! celui qui ſent embraſer ſon cœur de ce feu céleſte, cherche à l'exhaler, & veut montrer le dedans. Il voudroit mettre ſon cœur ſur ſon viſage ; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le ſommaire de ſa morale, que Mde. D'.....y m'avoit dit, & qu'elle avoit adopté. Ce ſommaire conſiſtoit en un ſeul article ; ſavoir, que l'unique devoir de l'homme eſt de ſuivre en tout les penchans de ſon cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penſer, quoique je ne la priſſe alors que pour un jeu d'eſprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la règle de ſa conduite, & je n'en eus que trop dans la ſuite la preuve à mes dépens. C'eſt la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plufieurs années que cet homme étoit faux, qu'il jouoit le fentiment, & furtout qu'il ne m'aimoit pas. Je me fouvins de plufieurs petites anecdotes que m'avoient là-deffus racontées M. de F.......l & Mde. de C.........x, qui ne l'eftimoient ni l'un ni l'autre, & qui devoient le connoître, puifque Mde. de C.........x étoit fille de Mde. de R...........t, intime amie du feu comte de F....e, & que M. de F.......l, très-lié alors avec le vicomte de P......c, avoit beaucoup vécu au palais royal, précifément quand G.... commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut inftruit de fon défefpoir après la mort du comte de F....e. Il s'agiffoit de foutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de Mlle. Fel, & dont j'aurois vu la forfanterie mieux que perfonne, fi j'euffe alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Caftries, où il joua dignement fon rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à fon aife, tenant fur fes yeux fon mouchoir bai-

gné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne ſongeoit pas le virent mettre à l'inſtant le mouchoir dans ſa poche & tirer un livre. Cette obſervation qu'on répéta fut bientôt publique dans tout Paris, & preſqu'auſſitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même; un fait qui me regardoit ſervit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne, il vint un matin me voir tout eſſoufflé, diſant qu'il venoit d'arriver à l'inſtant même; je ſus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, & qu'on l'avoit vu au ſpectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette eſpèce; mais une obſervation que je fus ſurpris de faire ſi tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à G.... tous mes amis ſans exception; ils étoient tous devenus les ſiens. Je pouvois ſi peu me ſéparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conſerver l'entrée d'une maiſon où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que Mde. de Créqui qui refuſa de l'admettre, &

qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. G...., de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de F...e. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien : jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance, & de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de F....e, chez lequel il demeuroit, & avec lequel il m'eut par conséquent été très-agréable de former quelque liaison, ni le comte de S.......g son parent, avec lequel G.... étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis dont je fis les siens, & qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changèrent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens, je lui ai donné tous les miens, & il a fini par me les tous ôter. Si ce sont-là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine ?

Diderot même, au commencement,

m'avertit plusieurs fois que G...., à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois : Diderot, G...., Mde. D'.....y. Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la sut cependant ; par qui ? Je l'ignore. Il n'est guères probable que cette infidélité soit venue de Mde. D'.....y, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent G.... & Diderot, alors si unis en tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, & qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

G.... & Diderot', dans leur projet de m'ôter les gouverneuſes, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues: il s'y refuſa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la ſuite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux à cet égard; mais j'en appris dès-lors aſſez par Thèrèſe pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque deſſein ſecret, & qu'on vouloit diſpoſer de moi, ſinon contre mon gré, du moins à mon inſçu, ou bien qu'on vouloit faire ſervir ces deux perſonnes d'inſtrument à quelque deſſein caché. Tout cela n'étoit aſſurément pas de la droiture. L'oppoſition de Duclos le prouve ſans replique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit auſſi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs & fréquens entretiens avec Mde. le Vaſſeur, depuis pluſieurs années, avoient changé ſenſiblement cette femme à mon égard, & ce changement ne m'étoit aſſurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces ſinguliers tête-à-tètes? Pourquoi ce profond myſtère? La converſation de cette vieille femme étoit-elle

donc

donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune, & assez importante pour en faire un si grand secret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eut été jusqu'à l'inquiétude, si j'avois su dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi dont G.... se targuoit au-dehors, & difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fut à mon avantage, & la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier que je m'étois choisi, en me décriant comme un mauvais copiste, & je conviens qu'il disoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie, en se servant d'un autre copiste, & en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ô-

ter. On eut dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui & de son crédit pour ma subsistance, & d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit-là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire mon ancienne prévention qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très-suspect, & quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis Mde. D'.....y, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très-adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, & par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par son caractère concentré, & me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, & où je la trou-

vai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laiffer vaincre, je vins à croire que je pouvois avoir mal jugé ; qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer. Bref, comme j'avois déjà fait plufieurs fois avec Diderot, avec le baron d'H.....k, moitié gré, moitié foibleffe, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger, j'allai chez M. G.... comme un autre George Dandin, lui faire excufe des offenfes qu'il m'avoit faites ; toujours dans cette fauffe perfuafion qui m'a fait faire en ma vie mille baffeffes auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne défarme à force de douceur & de bons procédés ; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impoffibilité de trouver fur quoi la fonder, & le fentiment de leur propre injuftice n'eft qu'un grief de plus contre celui qui en eft l'objet. J'ai, fans fortir de ma propre hiftoire, une preuve bien forte de cette maxime dans G.... & dans T......., devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaifir, par fan-

taiſie, ſans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune eſpèce que j'aie eu jamais avec aucun des deux (*) & dont la rage s'accroît de jour en jour comme celle des tigres par la facilité qu'ils trouvent à l'aſſouvir.

Je m'attendois que confus de ma condeſcendance & de mes avances, G.... me recevroit les bras ouverts avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur Romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à perſonne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle ſi peu fait pour moi, j'eus rempli en peu de mots & d'un air timide l'objet qui m'amenoit près de lui; avant de me recevoir en grâce, il prononça avec beaucoup de majeſté une longue harangue qu'il avoit préparée, & qui contenoit la nombreuſe énumération de ſes rares ver-

(*) Je n'ai donné dans la ſuite au dernier le ſurnom de J....... que long-temps après ſon inimitié déclarée & les ſanglantes perſécutions qu'il m'a ſuſcitées à Genève & ailleurs. J'ai même bientôt ſupprimé ce nom quand je me ſuis vu tout-à-fait ſa victime. Les baſſes vengeances ſont indignes de mon cœur, & la haine n'y prend jamais pied.

tus, & furtout dans l'amitié. Il appuya long-temps fur une chofe qui d'abord me frappa beaucoup; c'eft qu'on lui voyoit toujours conferver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me difois tout bas qu'il feroit bien cruel pour moi de faire feul exception à cette règle. Il y revint fi fouvent & avec tant d'affectation, qu'il me fit penfer que s'il ne fuivoit en cela que les fentimens de fon cœur, il feroit moins frappé de cette maxime, & qu'il s'en faifoit un art utile à fes vues dans les moyens de parvenir. Jufqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois confervé toujours tous mes amis, depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un feul, fi ce n'eft par la mort, & cependant je n'en avois pas fait jufqu'alors la réflexion; ce n'étoit pas une maxime que je me fuffe prefcrite. Puifque c'étoit un avantage alors commun à l'un & à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, fi ce n'eft qu'il fongeoit d'avance à me l'ôter? Il s'attacha enfuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient

fur moi. Je connoiffois auffi bien que lui cette préférence ; la queftion étoit à quel titre il l'avoit obtenue ; fi c'étoit à force de mérite ou d'adreffe ; en s'élevant lui-même ou en cherchant à me rabaiffer. Enfin, quand il eut mis à fon gré entre lui & moi toute la diftance qui pouvoit donner du prix à la grâce qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baifer de paix dans un léger embraffement qui reffembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne favois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette fcène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à fon difciple, en lui faifant grâce du fouet. Je n'y penfe jamais fans fentir combien font trompeurs les jugemens fondés fur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, & combien fouvent l'audace & la fierté font du côté du coupable, la honte & l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés ; c'étoit toujours un foulagement pour mon cœur que toute querelle jette dans des angoif-

ſes mortelles. On ſe doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ſes manières, elle m'ôta ſeulement le droit de m'en plaindre. Auſſi pris-je le parti d'endurer tout & de ne dire plus rien.

Fin du premier Volume.

